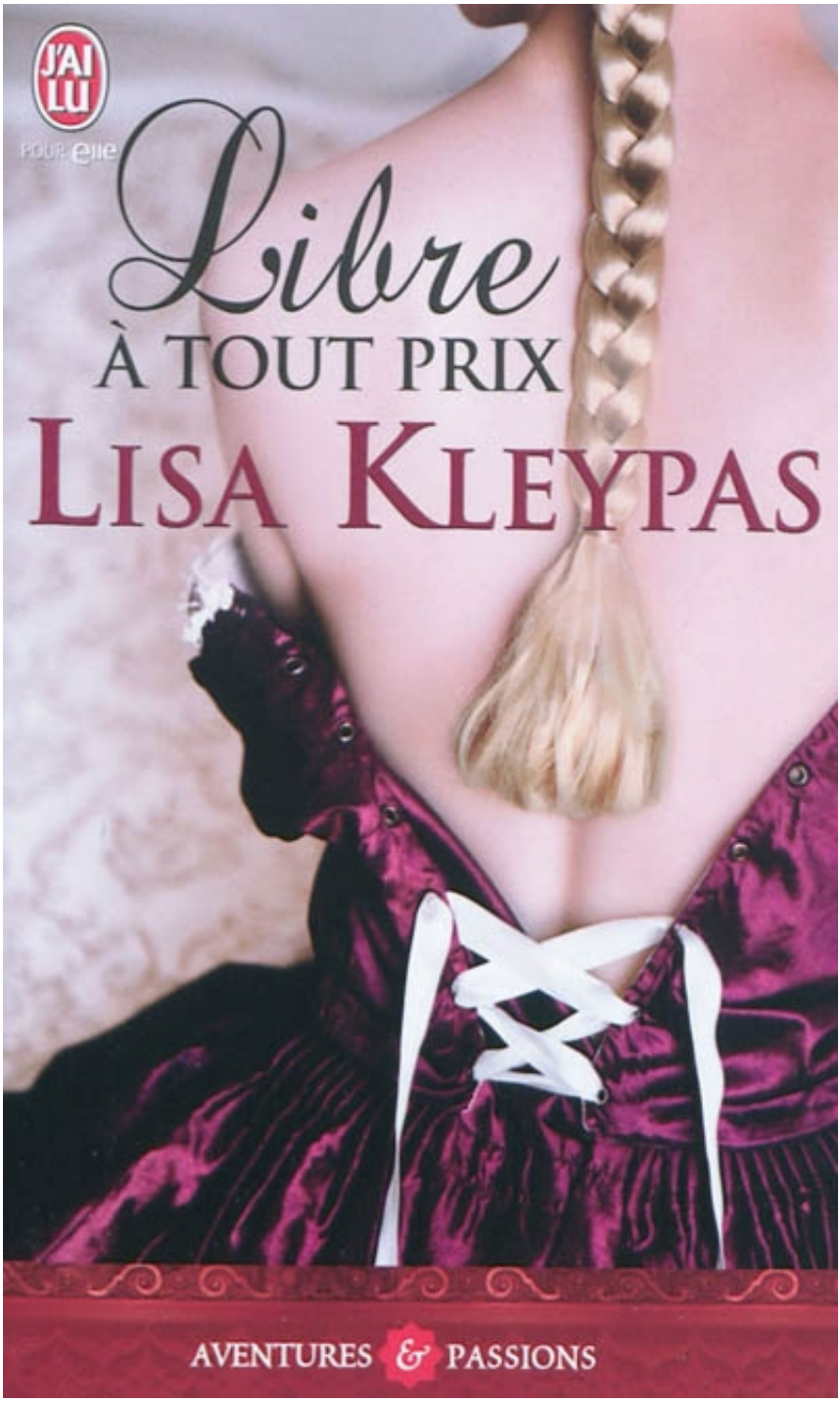
J'AI LU
POUR elle
Libre
À TOUT PRIX
LISA KLEYPAS
AVENTURES & PASSIONS

Titre original :

WORTH ANY PRICE

Avon Books, an imprint of HarperCollins*Publishers*, N.Y.

© 2003 by Lisa Kleypas

Pour la traduction française :
Anne Benjamin

© Éditions J'ai lu, 2004

Libre à tout prix ~ Lisa Kleypas

Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Épilogue

PROLOGUE

Londres, 1839

Il avait vingt-quatre ans, et c'était la première fois qu'il se rendait dans une maison de tolérance. Nick Gentry était furieux de sentir cette sueur glacée qui lui inondait le visage. Il brûlait de désir tout en mourant de peur. Durant des années, il s'était débrouillé pour éviter ce genre de situation. Mais le désir l'avait finalement emporté sur la peur.

Sans ralentir le pas, il se força à gravir les marches qui menaient à l'établissement de brique rouge destiné à une clientèle huppée. Tout le monde savait qu'une nuit avec l'une des filles de Mme Bradshaw coûtait une fortune.

Nick pouvait facilement payer le prix exigé, quel qu'il soit. Il avait gagné beaucoup d'argent comme détective indépendant, et s'était constitué un joli pactole en trafiquant avec les milieux interlopes. Dans la foulée, il s'était aussi acquis une grande notoriété. Si la plupart des gens l'appréciaient, il était craint par la pègre et détesté par les agents de Bow Street qui le considéraient comme un rival sans scrupule. Des scrupules, certes, il n'en avait aucun, car ils ne faisaient pas bon ménage avec les affaires.

Un flot de musique jaillissait des fenêtres. À l'intérieur, Nick apercevait des couples élégants qui semblaient appartenir au meilleur monde. En réalité, il s'agissait des pensionnaires en pleine transaction avec leurs clients. Rien à voir avec le bar à filles qu'il possédait près de Fleet Ditch, où les prostituées s'occupaient des clients dans les ruelles pour quelques shillings.

Redressant les épaules, Nick laissa retomber brutalement le heurtoir de cuivre à tête de lion. Un majordome au visage impénétrable apparut et demanda ce qui l'amenait.

N'était-ce pas évident ? songea Nick avec irritation.

— Je voudrais rencontrer l'une des jeunes femmes.

— Je crains que Mme Bradshaw ne prenne plus de clients à cette heure, monsieur…

— Dites-lui que Nick Gentry est ici.

Nick enfonça les mains dans les poches de son manteau et toisa le maître d'hôtel.

L'homme roula des yeux stupéfaits à l'annonce du nom fameux. Il ouvrit la porte et s'inclina avec déférence.

— Certainement, monsieur. Veuillez patienter un instant. Je vais prévenir Mme Bradshaw.

Un mélange de parfum et de tabac imprégnait l'atmosphère. Nick prit une profonde inspiration et jeta un coup d'œil autour de lui. Le hall était dallé de marbre et orné de hauts pilastres blancs. Au mur, l'unique tableau représentant une jeune femme nue qui se contemplait dans une glace, la main posée sur la hanche, le fascina. Le reflet dans le miroir était légèrement flou, le triangle entre ses jambes, une ombre délicate. Un serveur traversa le hall avec un plateau et Nick détourna rapidement les yeux du tableau.

Il était conscient de la porte derrière lui, et du fait qu'il pouvait tourner les talons et sortir. Mais il s'était montré lâche trop longtemps. Quoi qu'il arrive ce soir, il irait jusqu'au bout. Les poings serrés dans ses poches, il fixait le sol à damiers blancs et gris qui reflétait la lumière des chandeliers.

Une voix de femme rompit brusquement le silence.

— C'est un honneur de recevoir le célèbre Nick Gentry. Vous êtes le bienvenu.

Le regard de Nick remonta du bas de la robe de velours bleu jusqu'aux yeux rieurs. Mme Bradshaw était grande et remarquablement bien proportionnée. Quelques taches de rousseur rehaussaient la blancheur de son teint, et des boucles auburn encadraient un visage un peu trop anguleux, au nez trop long pour qu'on puisse la considérer comme belle au sens classique du terme. Cependant, elle possédait une élégance innée, beaucoup d'allure, et un je ne sais quoi de si attirant que la beauté en devenait superflue.

Elle sourit, et Nick se détendit malgré lui. Plus tard, il découvrirait que tous les hommes réagissaient ainsi en sa présence. Il suffisait de la regarder pour deviner qu'elle aimait les bons mots, et n'était jamais timide ou méprisante. Les hommes adoraient Gemma parce qu'elle le leur rendait bien.

Elle prit un air conspirateur et s'inclina juste assez pour dévoiler son superbe décolleté.

— Vous n'êtes pas ici pour affaires, n'est-ce pas ?

Comme il acquiesçait d'un signe de tête, un nouveau sourire éclaira son visage.

— Venez donc faire un tour au salon avec moi, que nous puissions déterminer ce qui vous conviendrait le mieux.

Elle s'approcha pour glisser le bras sous le sien. Nick sursauta légèrement et se retint de repousser sa main. Gemma était bien trop fine pour ne pas remarquer sa raideur. Elle laissa retomber sa main et continua à papoter comme si de rien n'était.

— Par ici, s'il vous plaît. Mes invités aiment à jouer aux cartes ou au billard dans le fumoir. Vous pouvez bavarder avec autant de mes jeunes pensionnaires que

vous le désirez avant d'arrêter votre choix. Ensuite, l'élue vous emmènera dans l'une des chambres du haut, et vous serez facturé sur une base horaire. Je me suis occupée personnellement de chacune d'entre elles, et elles ont toutes leur spécialité.

Comme ils pénétraient dans le salon, quelques jeunes femmes jetèrent des regards langoureux à Nick. Elles semblaient aussi à l'aise que Mme Bradshaw.

— Je serais ravie de vous en présenter quelques-unes, chuchota la voix douce à son oreille. Y en a-t-il une qui retient votre attention ?

Nick secoua la tête. Lui qui était réputé pour son arrogance, son aisance et son sens de la repartie ne trouvait rien à répondre dans cette situation nouvelle.

— Désirez-vous quelques suggestions ? Cette fille brune vêtue d'une robe verte remporte un franc succès. Elle s'appelle Lorraine. Elle a beaucoup d'esprit et de vitalité. La blonde, juste à côté, se prénomme Mercia. Si elle est moins vive, elle fait preuve d'une grande douceur. Cela plaît énormément à nos clients. Et c'est Netty qui est près du miroir. Elle est experte dans les techniques exotiques…

Notant l'expression tendue de Nick, Mme Bradshaw s'interrompit un instant.

— Si vous cherchez l'illusion de l'innocence, reprit-elle, je peux vous proposer une fille de la campagne qui fera une vierge tout à fait convaincante.

Nick voulait bien être pendu s'il connaissait ses préférences. Il les regarda toutes, les unes après les autres : brunes, blondes, rousses, minces, voluptueuses. Il essaya de s'imaginer au lit avec l'une d'elles, et une fine sueur perla à son front.

Son regard revint sur Mme Bradshaw. Ses yeux étaient d'un brun chaud. Son corps splendide invitait à tous les jeux érotiques, et sa bouche généreuse semblait douce. Mais ce furent les taches de rousseur qui le décidèrent. Elles illuminaient son visage tel un feu d'artifice.

— Vous êtes la seule ici qui en vaille la peine.

Elle baissa les yeux, mais il perçut sa surprise.

— Mon cher monsieur Gentry, fit-elle tandis que ses lèvres s'incurvaient en un charmant sourire, c'est un merveilleux compliment. Cependant, je ne couche pas avec les clients de mon établissement. Aussi va-t-il falloir que vous vous décidiez pour l'une de mes filles et…

— C'est *vous* que je veux !

La sincérité qu'elle lut dans son regard colora ses joues de rose.

— Dieu du ciel ! s'exclama-t-elle. Il y a bien longtemps que personne ne m'avait fait rougir. À trente-huit ans…

Nick ne lui retourna pas son sourire.

— Je suis prêt à payer le prix qu'il faudra.

Mme Bradshaw secoua la tête d'un air étonné, puis fixa la chemise de Nick comme si elle se débattait avec une question difficile.

— Je ne fais jamais rien sur un coup de tête. C'est une règle chez moi.

Nick s'empara de sa main avec douceur et laissa courir ses doigts sur sa paume, s'attardant au niveau des jointures dans une caresse sensuelle.

— Les règles sont faites pour être enfreintes, au moins de temps en temps.

Elle leva les yeux. Quelque chose chez cet homme revenu de tout parut la

fasciner, et elle jeta abruptement :

— Venez avec moi !

Nick la suivit hors du salon, traversa l'entrée et gravit derrière elle l'escalier qui menait à ses appartements. L'ameublement en était recherché mais confortable. Les murs étaient tapissés de papier français et un bon feu brûlait dans la cheminée. Une collection de carafes et de verres en cristal était disposée sur le buffet, dans le salon.

— Un peu de cognac ?

Nick hocha la tête.

Elle versa le liquide ambré dans un verre, alluma une bougie, puis, tenant le verre par le pied, elle le chauffa au-dessus de la flamme avant de le lui tendre. Jamais aucune femme ne s'était occupée ainsi de lui. Le cognac exhalait un subtil parfum qui emplit ses narines tandis qu'il portait le verre à ses lèvres.

Une bibliothèque occupait tout un panneau. Il s'approcha et, bien qu'il ne puisse déchiffrer tous les titres, il comprit que la plupart de ces volumes traitaient de sexe et d'anatomie.

— C'est l'un de mes hobbies, expliqua-t-elle avec une lueur de défi amicale dans le regard. Je collectionne les livres sur les techniques et habitudes sexuelles dans les différentes cultures. Certains d'entre eux sont très rares. En dix ans, j'ai accumulé un bon nombre de connaissances sur mon sujet favori.

— C'est certainement plus intéressant que de collectionner les tabatières, répliqua-t-il, à quoi elle répondit d'un rire léger.

— Restez là. J'en ai pour une minute. En attendant, jetez donc un coup d'œil à mes livres.

Elle passa dans la pièce contiguë où l'on apercevait le pied d'un lit à baldaquin.

De nouveau, un nœud se forma au creux de l'estomac de Nick. Il vida son verre, le posa et s'approcha de la bibliothèque. Un gros volume relié de cuir rouge attira son attention. La vieille reliure craqua quand il l'ouvrit, découvrant une série de dessins peints à la main fort explicites. Les positions amoureuses qui se succédaient dépassaient tout ce qu'il aurait pu imaginer. Son cœur s'emballa, et le désir gonfla son sexe. Il referma vivement le livre, le remit en place, puis se versa un autre verre de cognac qu'il avala d'un trait.

Comme promis, Mme Bradshaw réapparut bientôt. Elle se tint dans l'encadrement de la porte, vêtue d'un déshabillé orné de dentelle. La soie blanche laissait deviner la pointe de ses seins et le triangle plus sombre entre ses cuisses. Elle avait un corps magnifique et le savait. Sa chevelure luxuriante ondulait librement sur ses épaules, la faisant paraître plus jeune et plus douce.

Nick fut parcouru d'un long frisson et sa respiration se fit haletante.

— Je vous préviens, je suis très difficile sur le choix de mes amants, déclara-t-elle en lui faisant signe d'approcher. Un talent comme le mien ne devrait pas être dilapidé.

— Pourquoi moi ? demanda Nick d'une voix rauque tout en s'avançant vers elle.

Elle n'était pas parfumée, mais l'odeur du savon qui imprégnait son corps était plus troublante que celle de la rose ou du jasmin.

— À cause de la façon dont vous m'avez touchée, tout à l'heure. Vous avez instinctivement repéré les endroits sensibles… le centre de la paume et l'intérieur des phalanges. Peu d'hommes sont aussi experts.

Loin de se sentir flatté, Nick ressentit une bouffée de panique. Elle fondait sur lui des espérances qu'il était certain de décevoir. Bien qu'il affichât un visage impassible, il était malade d'inquiétude en pénétrant dans la chambre éclairée par des bougies.

— Madame Bradshaw, commença-t-il, mal à l'aise, je dois vous dire…

— Gemma, murmura-t-elle.

— Gemma, répéta-t-il, et toute pensée cohérente le déserta comme elle repoussait son manteau de ses épaules et l'aidait à s'en débarrasser.

Elle dénoua sa cravate humide de sueur et sourit devant son visage empourpré.

— Vous tremblez comme un garçon de treize ans. Le célèbre M. Gentry serait-il intimidé à la perspective de coucher avec la fameuse Mme Bradshaw ? Je ne m'attendais pas à une telle réaction de la part d'un homme comme vous. Vous n'êtes certainement pas puceau à… vingt-trois ans, c'est cela ?

— Vingt-quatre.

Jamais il ne pourrait lui faire croire qu'il avait de l'expérience. Il déglutit avec difficulté et lâcha d'une voix enrouée :

— C'est la première fois.

Elle haussa les sourcils.

— Vous n'êtes jamais entré dans une maison de tolérance ?

— Je n'ai jamais fait l'amour à une femme, avoua-t-il, la gorge sèche.

Gemma ne manifesta aucune émotion, mais il sentit son étonnement. Après un long silence diplomatique, elle s'enquit avec tact :

— Vous avez été intime avec des hommes, alors ?

Nick secoua la tête, les yeux rivés sur les motifs du papier peint, les oreilles bourdonnantes.

La curiosité de Gemma était presque palpable. Elle gravit le petit escabeau de bois près du lit, qui était fort haut, et s'allongea sur le flanc, totalement détendue. Puis, dans son infinie compréhension du sexe opposé, elle garda le silence et attendit patiemment.

Nick s'efforça de parler d'un ton neutre, mais ne put réprimer le tremblement de sa voix.

— À quatorze ans, j'ai été condamné à dix mois de prison sur un ponton.

Il vit à son expression qu'elle avait compris. Les horribles conditions d'incarcération, les hommes enchaînés avec de jeunes garçons dans une seule cellule, n'étaient un secret pour personne.

— Des hommes ont essayé de vous violer, n'est-ce pas ? dit-elle calmement. Sont-ils parvenus à leurs fins ?

— Non. Mais depuis lors…

Nick marqua une longue pause. Il n'avait jamais parlé à personne de ce passé qui le hantait. Pas facile de mettre sa peur en mots…

— Je ne supporte pas qu'on me touche. Personne. D'aucune manière, dit-il lentement, avant de s'interrompre. Parfois, reprit-il, je désire une femme si violemment que j'en deviens presque fou. Mais je ne peux…

Il s'arrêta, incapable de poursuivre. Le sexe, la douleur et la culpabilité étaient si inextricablement liés qu'il ne pouvait pas plus faire l'amour à une femme que se jeter du haut d'une falaise. Au moindre contact physique, il éprouvait le besoin de se défendre.

Si Gemma avait manifesté quelque réaction que ce fût – horreur ou sympathie –, il aurait filé sans attendre. Mais elle se contenta de le contempler pensivement. Puis, d'un mouvement gracieux, elle descendit du lit, s'approcha de lui et entreprit de déboutonner sa veste. Nick se raidit, mais ne s'écarta pas.

— Vous devez avoir des fantasmes, remarqua-t-elle. Des images ou des pensées qui vous excitent.

Sa respiration devint saccadée tandis qu'il ôtait sa veste. Des visions fugitives tourbillonnaient dans sa tête. Oui, il avait des fantasmes… des images de femmes attachées, les jambes écartées et gémissant sous ses assauts répétés. Mais il ne pouvait décemment confesser des pensées aussi honteuses. Cependant, l'invite qu'il lisait dans les yeux de Gemma était presque irrésistible.

— Je vais vous confier les miens, si vous voulez, offrit-elle.

Il acquiesça avec circonspection.

— Eh bien, je m'imagine nue au milieu d'une assemblée d'hommes, commença-t-elle d'une voix chuchotante. J'en désigne un qui me plaît. Il me rejoint sur l'estrade et se plie à tous mes désirs. Ensuite, j'en choisis un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que je sois totalement satisfaite.

Elle sortit sa chemise de son pantalon. Nick la passa par-dessus sa tête et la jeta au loin. Son sexe palpitait douloureusement tandis que Gemma contemplait son torse. Elle le caressa et eut un petit bruit de gorge appréciateur.

— Vous êtes très musclé. J'aime cela.

Ses doigts se promenèrent sur la peau lisse et chaude. Nick recula d'un pas, mais Gemma lui fit signe de revenir d'un geste paresseux.

— Si vous voulez faire l'amour, je crains que vous ne puissiez éviter tout contact. Restez immobile, ordonna-t-elle tout en s'attaquant à son pantalon. À présent, dites-moi quels sont *vos* fantasmes.

Nick fixa le plafond, le mur, les fenêtres drapées de velours, n'importe quoi plutôt que ses mains posées sur son bas-ventre.

— Je… je veux garder le contrôle, fit-il d'une voix enrouée. J'imagine que j'attache une femme sur un lit. Elle ne peut ni bouger ni me toucher… ni m'empêcher de faire ce que je veux.

— Beaucoup d'hommes ont ce fantasme.

Les doigts de Gemma effleurèrent son sexe en érection tandis qu'elle faisait sauter les derniers boutons. Nick cessa de respirer.

— Et que faites-vous à cette femme, une fois qu'elle est attachée ? murmura-

t-elle.

Elle se tenait si près de lui qu'il sentait son souffle sur son torse.

Il rougit, à la fois excité et embarrassé.

— Je la caresse partout. J'utilise à la fois mes mains et ma bouche… Elle me supplie de la prendre. Je la fais crier.

Il étouffa un gémissement lorsque les doigts de Gemma s'enroulèrent autour de son sexe pour le libérer de l'étau du pantalon.

— Eh bien, ronronna-t-elle tandis que sa main allait et venait de haut en bas, la nature vous a généreusement doté, jeune homme.

Nick ferma les yeux, vacillant sous la vague de sensations qui l'assaillaient.

— Cela plaît-il aux femmes ? s'enquit-il d'une voix mal assurée.

— Pas à toutes, avoua Gemma sans cesser de le caresser. Certaines ont des difficultés à accueillir un homme de votre taille. Mais on peut y arriver.

Elle le lâcha en douceur et se dirigea vers la table de chevet. Là, elle souleva le couvercle d'une boîte en acajou et fouilla à l'intérieur.

— Enlevez le reste de vos vêtements, lança-t-elle sans se retourner.

La peur et le désir s'affrontèrent violemment en lui. Et ce dernier finit par avoir le dessus. Il ôta ses vêtements avec un sentiment de vulnérabilité et d'exaltation douloureuse. Ayant trouvé ce qu'elle cherchait, Gemma lui fit face et lui jeta quelque chose.

Nick l'attrapa. C'était une cordelette de soie rouge. Perplexe, il regarda Gemma. Lentement, celle-ci dénoua la ceinture de son déshabillé et le laissa glisser à ses pieds, dévoilant son corps souple aux courbes généreuses. Puis elle gratifia Nick d'un sourire provocant et grimpa sur le lit avec un balancement de hanches étudié. Appuyée sur les coudes, elle indiqua du menton la cordelette qu'il serrait dans son poing.

— Vous savez ce qu'il vous reste à faire, je crois.

Nick était stupéfait qu'elle se livre ainsi, sans défense, à un étranger.

— Vous me faites suffisamment confiance ?

Elle répondit d'une voix presque tendre :

— Cela réclame de la confiance des deux côtés, non ?

Nick la rejoignit sur le lit. Ses mains tremblaient quand il lia ses poignets ensemble et les fixa à la tête du lit. Gemma était totalement à sa merci, à présent. Il s'allongea sur elle et déposa un baiser sur ses lèvres.

— Comment puis-je vous être agréable ?

Elle dessina le contour de sa lèvre inférieure du bout de la langue.

— Songez à vous, cette fois. Vous vous occuperez de moi plus tard.

Nick explora son corps lentement, et ses appréhensions s'évaporèrent à mesure qu'il la sentait frémir sous ses caresses et découvrait ses points sensibles : le creux de la gorge, l'intérieur des coudes, les seins. Il caressa, goûta, mordilla chaque centimètre carré de sa peau jusqu'à ce que sa saveur lui monte à la tête tel un alcool fort. Lorsque la violence de son désir devint intolérable, il se glissa entre ses cuisses ouvertes, dans ces profondeurs humides et brûlantes dont il avait tant rêvé. Pour sa plus grande humiliation, il atteignit l'extase dès le premier coup de

reins, avant même de l'avoir satisfaite. Le corps secoué de spasmes, il enfouit le visage dans sa chevelure sans pouvoir retenir une plainte rauque.

En tâtonnant, il lui délia les poignets, puis il bascula sur le flanc et fixa le mur sans le voir. Il était presque étourdi de soulagement. Pour quelque raison inconnue, il sentit un picotement au coin des yeux et il les ferma de crainte de pleurer.

Gemma se cala derrière lui, une main légère posée sur sa hanche. Nick tressaillit, mais ne la repoussa pas. Elle pressa la bouche contre sa nuque, et un flot de désir l'envahit de nouveau.

— Vous êtes plein de promesses, murmura-t-elle. Ce serait une honte de laisser de tels talents en friche. Je vais vous faire une proposition exceptionnelle, Nick. Venez me voir de temps en temps, et je partagerai mes connaissances avec vous. J'ai beaucoup de choses à vous apprendre. Je ne vous demande pas de me payer… vous m'offrirez un cadeau de temps à autre.

Comme il ne répondait pas, elle lui mordilla doucement la nuque.

— Quand j'en aurai fini avec vous, aucune femme ne vous résistera. Qu'en dites-vous ?

Nick roula sur lui-même et la cloua sur le lit, en contemplant son visage souriant.

— Je suis prêt pour la première leçon, souffla-t-il avant de s'emparer de ses lèvres.

CHAPITRE 1

Trois ans plus tard…

Selon sa vieille habitude, Nick entra chez Gemma sans frapper. C'était un dimanche après-midi, l'heure à laquelle ils se retrouvaient presque chaque semaine. Depuis longtemps maintenant, l'odeur familière des lieux – un mélange de cuir, d'alcool et de parfum de fleurs fraîches – suffisait à éveiller son désir. Il était particulièrement fort aujourd'hui, car ses affaires l'avaient tenu à l'écart de Gemma pendant une quinzaine de jours.

Dès leur rencontre, Nick avait accepté les règles imposées par Gemma. Ils étaient amis, en quelque sorte, mais leurs rapports étaient exclusivement physiques. Les rares fois où Nick avait tenté d'aborder des sujets plus personnels, elle l'avait gentiment arrêté. Et il s'était rendu compte que c'était aussi bien ainsi. Il n'avait aucune envie de lui révéler son passé si laid ni d'exposer au grand jour le fouillis complexe d'émotions enfouies en lui.

Et c'est ainsi que, une fois par semaine, la maîtresse et son élève ardent se retrouvaient au lit, leurs secrets intacts… Nick en avait appris davantage sur l'art d'aimer qu'il ne l'aurait cru possible. Il possédait à présent une connaissance de la sexualité féminine dont peu d'hommes pouvaient se vanter.

Lors de leur dernière rencontre, Gemma l'avait mis au défi de la mener à l'extase sans la toucher. Il lui avait chuchoté à l'oreille tout ce qu'il projetait de lui faire subir et, au bout de dix minutes, elle tremblait de la tête aux pieds.

À la pensée de son corps voluptueux, une chaleur insidieuse l'envahit. Il entra à grands pas dans le salon et s'arrêta net. Un jeune homme, enveloppé dans le peignoir de soie rouge que lui-même utilisait lors de ses visites, était assis dans un fauteuil.

Gemma ne lui avait jamais juré fidélité, et il savait bien qu'il n'était pas son seul amant depuis trois ans. Pourtant, la présence d'un autre homme dans son salon le stupéfia.

L'avisant, l'inconnu se redressa en rougissant. C'était un jeune homme blond

et trapu, encore suffisamment innocent pour éprouver de la gêne.

Gemma sortit de la chambre, vêtue d'un négligé vert qui couvrait à peine ses seins. Elle sourit en découvrant Nick, pas le moins du monde embarrassée.

— Oh, bonjour, mon ange ! lança-t-elle, aussi amicale et détendue que d'ordinaire, puis, se tournant vers l'inconnu, elle ajouta d'une voix douce : attendez-moi dans la chambre.

Il lui adressa un regard d'adoration avant de disparaître, et Nick se souvint de l'homme qu'il était trois ans auparavant.

Levant la main d'un geste gracieux, Gemma caressa la chevelure sombre de Nick.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous terminiez votre enquête aussi vite, avoua-t-elle sans manifester le moindre chagrin. Comme vous l'avez constaté, j'ai un nouveau protégé.

— Qui est aussi mon remplaçant, observa Nick, en proie à un froid sentiment d'abandon.

— En effet, acquiesça doucement Gemma. Vous n'avez plus besoin de mes leçons. Maintenant que je n'ai plus rien à vous apprendre, ce n'est plus qu'une question de temps avant que notre amitié ne s'étiole. Je préférerais y mettre fin pendant qu'elle est encore pleine d'agrément.

— Mais je vous désire toujours, insista-t-il d'une voix curieusement étranglée.

— Uniquement parce que je vous suis familière, et que vous vous sentez en sécurité avec moi, assura Gemma.

Avec un sourire affectueux, elle déposa un baiser sur sa joue.

— Ne soyez pas poltron, mon ange. Il est temps pour vous de trouver quelqu'un d'autre.

— Personne ne pourra vous égaler, rétorqua-t-il d'un ton brusque.

Cela méritait un rire tendre et un autre baiser.

— Voilà qui prouve que vous avez encore beaucoup à apprendre. Dénichez-vous une femme qui mérite vos talents, mettez-la dans votre lit, et débrouillez-vous pour qu'elle tombe amoureuse de vous. Tout le monde doit faire l'expérience d'une liaison au moins une fois dans sa vie.

Nick lui jeta un regard maussade.

— C'est bien la *dernière* chose dont j'ai besoin, répliqua-t-il.

Gemma ne put s'empêcher de rire, puis elle s'écarta tout en libérant tranquillement ses cheveux.

— Pas d'adieu, fit-elle en déposant les épingles sur une table. Je préfère de beaucoup les au revoir. À présent, si vous voulez bien m'excuser, mon élève m'attend. Prenez donc un verre avant de partir.

Assommé, Nick demeura immobile tandis qu'elle regagnait sa chambre et fermait soigneusement la porte derrière elle. Un rire incrédule lui échappa devant la manière dont il avait été congédié après tout ce qu'ils avaient partagé. Et cependant, il ne parvenait pas à lui en vouloir. Gemma s'était montrée trop généreuse, trop bonne pour qu'il ressente autre chose que de la gratitude.

Trouver une autre femme. Cela semblait une tâche impossible. Bien sûr, il y en avait des quantités, et chacune possédait ses qualités. Mais Gemma était la seule avec laquelle il avait osé se laisser aller sur le plan physique.

Rendre quelqu'un amoureux de lui ? Nick sourit avec amertume en songeant pour la première fois que Gemma ne savait pas de quoi elle parlait. Aucune femme ne pouvait l'aimer… Et si jamais l'une d'entre elles s'y risquait, il faudrait qu'elle fût complètement folle.

CHAPITRE 2

Elle était là, il en était certain.

Nick surveillait attentivement les invités qui déambulaient dans les jardins, derrière Stony Cross Park. Il glissa la main dans la poche de son manteau et serra l'écrin minuscule qui contenait le portrait de Charlotte Howard. Il caressa doucement du pouce la surface émaillée tout en continuant à parcourir la foule du regard.

Ses deux mois de recherche l'avaient mené dans le Hampshire. Une région de collines couvertes de fougères, de forêts et de marécages. L'ouest du comté était prospère et ne comptait pas moins de vingt bourgs généreusement pourvus en laine, bois, produits frais, miel et lard. Et de tous les domaines du Hampshire, Stony Cross Park était considéré comme le plus beau. Le manoir et son lac privé étaient situés dans la vallée fertile de l'Itchen River. L'endroit idéal pour se cacher. Si les soupçons de Nick se confirmaient, Charlotte travaillait ici comme dame de compagnie de la mère du comte de Westcliff.

Au cours de son enquête, il avait rassemblé tous les renseignements possibles et imaginables sur Charlotte. Il voulait comprendre ce qu'elle pensait et ressentait, et comment les gens la percevaient. Le plus étonnant dans cette histoire, c'est que les informations glanées auprès de sa famille et de ses amis étaient si contradictoires qu'il se demandait parfois s'il s'agissait de la même personne.

Ses parents considéraient Charlotte comme une jeune fille obéissante, soucieuse de plaire et craignant de s'attirer des reproches. Sa disparition leur avait fait l'effet d'un coup de tonnerre, d'autant qu'ils la croyaient résignée à son sort et prête à épouser lord Radnor. Elle avait toujours su que le bien-être de sa famille dépendait de ce mariage. Les Howard avaient conclu un pacte avec le diable, troquant l'avenir de leur fille contre des avantages financiers. Depuis plus d'une décennie, ils bénéficiaient de l'appui de Radnor. Et juste au moment où le diable réclamait son dû, Charlotte s'était volatilisée. Sans tourner autour du pot, ses parents avaient exigé de Nick qu'il remette Charlotte au plus vite entre les mains de lord Radnor, persuadés qu'elle ne pourrait jamais faire mieux que de devenir lady Radnor.

Apparemment, Charlotte ne partageait pas leur point de vue. Ses amies de

Maidstone, la pension chic qu'elle avait fréquentée, se rappelaient qu'elle supportait de plus en plus difficilement la manière dont lord Radnor supervisait son existence. La direction, encouragée par de généreux dons, était heureuse de combler tous les désirs de cet homme autoritaire. Charlotte avait un emploi du temps différent de ses camarades et suivait les cours que Radnor avait sélectionnés. Il s'occupait de tous les détails de sa vie. Ainsi, ayant remarqué, lors d'une visite à ses parents, qu'elle avait pris du poids, il avait donné des consignes pour son alimentation. De même devait-elle se coucher une heure plus tôt.

Même si Nick comprenait la rébellion de Charlotte, il n'éprouvait aucune compassion à son égard. Pas plus que pour quiconque, d'ailleurs. Il savait depuis longtemps que la vie était injuste, et que les cruels coups du destin n'épargnaient personne. Les tribulations d'une écolière n'étaient rien comparées à toutes les horreurs qu'il avait vues ou vécues. Il n'aurait aucun scrupule à ramener Charlotte chez Radnor, à empocher ses honoraires et à abandonner la malheureuse à son triste sort.

Il avait beau scruter l'assemblée, il ne décelait toujours aucune trace de Charlotte. Il est vrai que les invités étaient fort nombreux. Pas moins de trois douzaines de familles participaient durant un bon mois aux réjouissances offertes par lord Westcliff. C'était un événement annuel fort couru. Chasse, tir et différentes activités de plein air remplissaient les journées, concerts et bals, les soirées.

Bien qu'il fût pratiquement impossible d'obtenir l'une de ces invitations si recherchées à Stony Cross Park, Nick comptait parmi les heureux élus grâce à son beau-frère, sir Ross Cannon. Il avait décidé de camper le personnage d'un aristocrate blasé ayant besoin de se ressourcer à la campagne. Sur la demande de sir Ross, le comte de Westcliff avait consenti à inviter Nick sans savoir qu'il était l'un de ces fameux enquêteurs de Bow Street à la recherche d'une jeune fille en rupture de ban.

La multitude de lampions accrochés aux branches des chênes donnait un éclat particulier aux bijoux des femmes. Un sourire ironique joua sur les lèvres de Nick tandis qu'il songeait combien il serait facile de dépouiller ces malheureuses de leurs parures. Il y avait encore peu de temps, il ne s'en serait pas privé. Il était certainement encore plus doué pour voler que pour attraper les voleurs. Mais maintenant qu'il était lui-même inspecteur, il était censé se conduire honorablement.

— Lord Sydney.

Une voix masculine interrompit ses réflexions. Nick se retourna et reconnut son hôte. De taille moyenne, mais doté d'une musculature impressionnante, l'homme avait de la prestance. Ses traits étaient taillés à la serpe, et ses yeux noirs rusés dans son visage au teint mat.

On ne pouvait être plus éloigné que lui, par l'apparence physique, du reste de ses pairs. S'il n'avait porté une élégante tenue de soirée, on aurait pu le prendre pour un docker. Et pourtant, le sang qui coulait dans ses veines était indubitablement bleu. Il avait hérité de l'un des plus anciens comtés de la pairie. Mais, convaincu qu'aucun homme ne devrait être dispensé des soucis de la vie

ordinaire, ce n'était ni un partisan de la monarchie ni même de la pairie héréditaire.

— Bienvenue à Stony Cross, Sydney, poursuivit Westcliff de son inimitable voix rocailleuse.

Nick s'inclina légèrement.

— Merci, milord.

Le comte le considéra d'un regard ouvertement sceptique.

— Sir Ross m'indique dans sa lettre que vous souffrez d'ennui, dit-il sur un ton qui laissait clairement entendre le peu de sympathie qu'il éprouvait pour un homme riche qui se plaignait de s'ennuyer.

Nick partageait en tout point son avis. Aussi bouillait-il intérieurement à la perspective de devoir affecter l'ennui, mais cela faisait partie de son personnage.

— En effet, acquiesça-t-il avec un sourire las. Je suis devenu terriblement mélancolique. C'est pourquoi on m'a conseillé de changer d'air.

Le comte fit entendre un grognement peu amène.

— Je connais un excellent traitement pour ce genre d'état, déclara-t-il sèchement. Attelez-vous à quelque activité utile.

— Me suggéreriez-vous de *travailler* ? s'enquit Nick en affichant une expression de suprême dégoût. Peut-être cela conviendrait-il à quelqu'un d'autre. Mais *ma* forme de spleen requiert un subtil équilibre entre le repos et le divertissement.

Une lueur de mépris s'alluma dans les yeux noirs de Westcliff.

— Nous devrions être en mesure de vous procurer l'un et l'autre.

— Je m'en réjouis, murmura Nick qui s'appliquait à conserver un accent distingué, car bien que fils de vicomte, trop d'années passées dans les bas-fonds de Londres avaient affecté la pureté de sa prononciation. Ce que je désire le plus en ce moment, Westcliff, c'est un verre et la compagnie d'une jolie femme.

— J'ai un armagnac exceptionnel, marmonna le comte, visiblement pressé de s'éclipser.

— Il serait le bienvenu.

— Parfait. J'envoie un domestique vous en chercher un verre.

Westcliff pivota sur lui-même et s'éloigna.

— Et la jolie femme ? insista Nick, étouffant un rire quand il vit le dos de Westcliff se raidir.

— Je crains que vous ne soyez obligé de la chercher tout seul, Sydney !

Comme le comte quittait la terrasse, Nick s'autorisa un rapide sourire. Jusqu'à présent, il avait joué son rôle de blasé à la perfection. Il s'était débrouillé pour exaspérer le comte au-delà du supportable, alors que l'homme lui plaisait plutôt. Il le sentait aussi pugnace que lui-même, et peut-être aussi cynique.

Nick quitta la terrasse d'un air songeur et erra dans les jardins admirablement dessinés. L'air embaumait la bruyère et le myrte des marais. Des oiseaux enfermés dans une volière se mirent à pépier sur son passage. Il s'arrêta sur le terre-plein qui surplombait la rivière Itchen et contempla les flots sombres où se reflétaient les rayons de lune qui filtraient à travers les branches des saules.

Il était tard. Charlotte se trouvait peut-être à l'intérieur. Tout en explorant les

alentours, il s'approcha du manoir. L'imposante demeure était flanquée de quatre hautes tours. Sur le devant s'étendait une large cour bordée de communs. La façade des écuries était symétrique de celle de la chapelle, juste en face.

Nick était fasciné par la splendeur des écuries. Il entra par l'un des porches et se retrouva dans une cour couverte. Une agréable odeur de cheval, de foin, de cuir et d'encaustique flottait dans l'air. Un imposant abreuvoir de marbre se dressait dans le fond, encadré par les deux entrées qui menaient aux stalles. Comme tous les gens de sa profession, Nick traversa la cour dallée sans le moindre bruit. Les chevaux n'en raclèrent pas moins le sol de leurs sabots et s'ébrouèrent nerveusement à son approche. Il jeta un coup d'œil par la porte : des rangées de stalles se succédaient et il dénombra une soixantaine de chevaux.

Sans croiser âme qui vive, il quitta les lieux par l'entrée ouest. Un vieux mur de pierre s'élevait juste devant lui. Il avait sans doute été construit pour éviter au visiteur imprudent une chute fatale du haut de la falaise qui dominait la rivière. Il s'immobilisa soudain en apercevant une silhouette gracile juchée sur le sommet. Il crut un instant qu'il s'agissait d'une statue. Mais le vent agitait le bas de sa jupe ainsi qu'une mèche de cheveux blonds échappée de sa coiffure.

Il se remit en marche sans la quitter des yeux.

Il fallait être stupide pour se tenir en équilibre sur ce mur où le moindre faux pas risquait d'être mortel. Cette femme paraissait totalement inconsciente du danger. À l'inclinaison de sa tête, il comprit que son regard était fixé sur l'horizon. Que diable faisait-elle là ? Deux ans plus tôt, Nick avait vu un homme se tenir avec la même raideur sur un pont, au-dessus de la Tamise, avant de se jeter dans le vide.

Soudain, il remarqua que l'ourlet de sa jupe était pris dans son talon, et cela le poussa à agir rapidement. En quelques enjambées silencieuses, il atteignit le mur et l'escalada sans bruit.

Elle ne se rendit compte de sa présence qu'à l'instant où il arriva près d'elle. Elle tourna la tête. Un éclair brilla dans ses yeux sombres juste avant qu'elle perde l'équilibre. Nick la rattrapa d'une main ferme et la ramena contre sa poitrine. Le seul fait de la tenir serrée contre lui avait quelque chose d'exaltant, comme lorsqu'on réussit à placer la dernière pièce d'un puzzle. Elle poussa un cri et s'accrocha à lui spontanément. Une mèche blonde caressa le visage de Nick tandis que l'odeur de sa peau emplissait ses narines. Nick fut stupéfait par la brutalité de sa réaction. Son seul désir était de bondir du mur et de l'emporter dans un endroit bien tranquille pour la dévorer à son aise, tels les loups qui hantaient autrefois ces forêts.

Complètement rigide dans ses bras, elle respirait à petits coups rapides.

— Lâchez-moi, ordonna-t-elle en se débattant. Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Vous alliez tomber.

— Certainement pas ! Tout allait bien jusqu'à ce que vous vous précipitiez sur moi…

— Votre talon est pris dans l'ourlet de votre jupe.

Elle leva prudemment le pied et s'aperçut qu'il avait raison.

— C'est exact.

Ayant tiré nombre de personnes de toutes sortes de mauvais pas, Nick avait l'habitude qu'on lui manifeste une certaine gratitude, au moins pour la forme.

— Je viens de vous sauver la vie et je n'ai même pas droit à un merci ?

— J'ai d'excellents réflexes. J'aurais pu me sauver toute seule.

Nick laissa échapper un rire incrédule, à la fois agacé et fasciné par son entêtement.

— Sans moi, vous auriez brisé votre joli petit cou.

— Je vous assure, monsieur, que ce soi-disant sauvetage était tout à fait inutile. Mais comme il est évident que vous allez insister… merci. Maintenant, s'il vous plaît, veuillez me lâcher.

Son ton vidait le mot merci de son sens.

Nick sourit. Il appréciait son audace même si son cœur qui battait à tout rompre la trahissait. Il la relâcha doucement et l'aida à pivoter sur elle-même. Elle oscilla un peu et agrippa son bras avec inquiétude.

— Je vous tiens, dit-il fermement.

Elle se retourna enfin et ils s'immobilisèrent face à face. Nick oublia le mur sous ses pieds. Il lui sembla qu'ils étaient suspendus entre ciel et terre, dans un rayon de lune qui rendait tout irréel. C'est alors qu'il la reconnut. Stupéfait, il fixa les traits qui lui étaient devenus plus familiers que les siens.

Charlotte.

— Je vous tiens, répéta-t-il avec un sourire.

CHAPITRE 3

— Asseyez-vous ! lui ordonna l'inconnu en appuyant sur ses frêles épaules de ses larges mains.

Elle obéit, se laissa glisser prudemment sur le mur, les jambes pendant dans le vide. L'homme sauta à terre d'un bond léger malgré la hauteur, puis lui tendit les bras. Charlotte hésita. Son instinct l'avertissait de se méfier. Il ressemblait à un prédateur sur le point de ne faire d'elle qu'une bouchée.

— Venez, murmura-t-il.

Un rayon de lune accrocha des éclats bleus dans son regard.

À contrecœur Charlotte se pencha en avant. Au moment où elle quittait le mur, elle posa les mains sur ses épaules et il la saisit par la taille, accompagnant sa descente avec une aisance qui dénotait une force peu commune. Il s'assura de son équilibre avant de la relâcher.

Une fois à côté de lui, elle fut frappée par sa taille. Il était étonnamment grand avec de puissantes épaules. S'il portait un manteau à large revers et un pantalon peu ajusté à la dernière mode, il n'avait ni favoris ni moustache, et ses cheveux noirs étaient coupés court, contrairement aux autres invités de Stony Cross Park qui laissaient leurs cheveux recouvrir leur col.

Il indiqua le mur d'un signe de tête.

— Que faisiez-vous là ?

Le souffle coupé, Charlotte fixait son visage altier aux traits incroyablement réguliers. Le cynisme qu'elle lisait dans ses yeux bleus offrait un fascinant contraste avec la touche d'humour qui relevait les coins de sa bouche généreuse. Il devait avoir dans les trente ans. L'époque où un homme perd les derniers vestiges de sa jeunesse et entre dans la maturité. Toutes les femmes devaient être folles de lui.

Retrouvant ses esprits, elle réussit enfin à lui répondre.

— J'admirais la vue.

— Vous auriez pu jouir de la même vue en lieu sûr. D'une fenêtre, par exemple.

Un léger sourire joua sur les lèvres de Charlotte.

— Une jolie vue est bien plus gratifiante quand on prend des risques.

Il salua sa réplique d'un rire franc, comme s'il comprenait exactement ce qu'elle entendait par là. Le cœur battant, Charlotte ne pouvait détacher les yeux de ce visage qui irradiait un charme diabolique. On aurait dit que quelque chose d'important, de tacite flottait dans l'air. Comme s'ils s'étaient déjà rencontrés, mais qu'elle avait oublié à quelle occasion.

— Qui êtes-vous, monsieur ? s'enquit-elle. Je ne vous ai encore jamais vu ici.

— Votre ange gardien, peut-être.

— Vous ne me paraissez pas du tout angélique, répliqua-t-elle d'un air sceptique qui le fit rire.

Il s'inclina et se présenta :

— Lord Sydney, pour vous servir.

Charlotte répondit par une petite révérence.

— Mlle Miller. Je suis la demoiselle de compagnie de la comtesse douairière, précisa-t-elle avant d'ajouter avec un regard étonné : La liste des invités de lord Westcliff est très sélective. Comment avez-vous fait pour obtenir une invitation ?

— Le comte a été assez aimable pour m'offrir l'hospitalité sur la recommandation d'un ami commun.

— Êtes-vous venu pour chasser ?

— En effet, répondit-il avec une pointe d'ironie qui la surprit. Je chasse.

Un flot de musique leur parvint, porté par la brise, et tous deux se tournèrent vers les jardins.

— Je suis allé jeter un coup d'œil aux chevaux, expliqua Sydney. Excusez-moi d'avoir fait irruption dans votre vie privée.

— Avez-vous l'intention de rejoindre les autres invités ?

Il haussa les sourcils avec une pointe de défi taquin.

— Avez-vous l'intention de grimper de nouveau sur ce mur dès que j'aurai le dos tourné ?

Seigneur, autant de charme chez un seul homme, c'était absolument révoltant !

— Pas ce soir, milord, dit-elle sans pouvoir réprimer un sourire.

— Dans ce cas, autorisez-moi à vous raccompagner.

Charlotte ne protesta pas quand il lui emboîta le pas.

C'était plutôt inhabituel de rencontrer ce genre d'homme à Stony Cross Park. La plupart du temps, elle ne pouvait pas faire deux pas sans tomber sur quelque mâle vigoureux en quête de divertissements. Ces deux dernières années, elle en avait vu défiler un bon nombre. Mais celui-là était différent. Elle devinait la nature impitoyable qui affleurait sous la surface. Près de lui, on ne se sentait pas tout à fait en sécurité. Et cependant, elle se sentait étrangement attirée vers lui.

— Vous ne paraissez pas craindre l'altitude, mademoiselle Miller.

— Je n'ai peur de rien, déclara-t-elle avec assurance.

— Tout le monde a peur de quelque chose.

— Oh ? se gaussa-t-elle en lui jetant un regard provocant. Qu'est-ce qu'un homme comme vous pourrait bien craindre ?

À sa grande surprise, il lui répondit sans sourire :

— Je n'aime pas les lieux clos.

Son ton grave lui fit battre le cœur. Seigneur, quelle voix ! Profonde, légèrement rauque.

— Moi non plus, reconnut-elle.

Ils s'arrêtèrent devant la porte de la tour sud où le gratin du personnel avait ses quartiers. À la lumière des fenêtres qui inondait l'allée gravillonnée, Charlotte remarqua que ses cheveux n'étaient pas tout à fait noirs, mais d'une riche teinte qui alliait toutes les nuances de l'acajou à l'ébène. Une envie irrépressible d'enfouir les doigts dans leur masse soyeuse la saisit, et elle en fut stupéfaite.

Elle s'écarta et lui adressa un sourire plein de regret.

— Au revoir, milord, et merci de m'avoir aussi aimablement raccompagnée.

— Attendez ! s'exclama-t-il d'une voix pressante. Vous reverrai-je, mademoiselle Miller ?

— Non, milord. Je crains que mon temps ne soit entièrement occupé par la comtesse douairière.

Il ne se laissa pas dissuader aussi facilement.

— Mademoiselle Miller…

— Au revoir, répéta-t-elle chaleureusement. Je vous souhaite un très agréable séjour, milord.

Elle s'éloigna en hâte, consciente de son regard qui la suivait.

Dès qu'elle eut regagné sa chambre, elle s'enferma et laissa échapper un soupir. Depuis son arrivée au château, nombreux étaient les hommes qui lui avaient fait des avances. Mais jusqu'à ce soir, aucun n'avait retenu son attention. Après son expérience avec lord Radnor, elle préférait garder ses distances.

Si Radnor s'était montré gentil au lieu d'être calculateur, conciliant au lieu d'agir comme un despote, Charlotte aurait peut-être pu envisager de l'épouser. Mais les intentions de Radnor étaient évidentes depuis le début. Il voulait contrôler tous les aspects de son existence, détruire chaque facette de sa personnalité pour en faire un être créé de toutes pièces par lui. Dans ces conditions, l'épouser, c'était signer son arrêt de mort.

Incapables de se passer de l'aide financière de Radnor, ses parents avaient refusé de se rendre à l'évidence. Et c'est avec beaucoup de peine que Charlotte avait pris la décision de les quitter. Souvent, la culpabilité la rongeait, et elle s'en voulait de ne pas s'être sacrifiée pour eux. Mais l'instinct de conservation avait été le plus fort. Et la providence l'avait conduite dans le Hampshire.

Comme elle s'y attendait, la liberté avait un prix. Souvent, elle se réveillait en sueur après d'horribles cauchemars où on la traînait jusque chez Radnor. Il lui était impossible d'oublier – même un instant – qu'il avait lancé ses sbires à ses trousses. Même si elle appréciait la vie à Stony Cross Park, elle était piégée aussi sûrement que les oiseaux aux ailes rognées dans leur cage. Un jour ou l'autre, il la rattraperait. Aussi était-elle incapable de faire confiance à qui que ce soit. Y compris à un beau jeune homme aux yeux bleus envoûtants.

Plutôt que de rejoindre les invités, Nick gagna sa chambre. Les domestiques avaient vidé ses malles, et ses affaires étaient soigneusement pliées dans la

commode d'acajou ou pendues dans l'armoire qui sentait le clou de girofle.

D'un geste impatient, il se débarrassa de son manteau, de sa veste et de sa cravate. Puis il arracha sa chemise dont il se servit pour essuyer la sueur de son visage et de son torse avant de la jeter sur le sol. Il s'assit sur le lit installé dans une alcôve en face de la porte, retira ses chaussures et ses bas, et s'allongea seulement vêtu de son pantalon, les yeux fixés sur le plafond.

Il commençait à comprendre l'obsession de Radnor.

Charlotte Howard était la femme la plus fascinante qu'il ait jamais rencontrée. Il émanait d'elle une extraordinaire force de caractère qui donnait en quelque sorte une impression de mouvement même quand elle était immobile. Son corps, son visage, tout en elle était un subtil mélange de délicatesse et de force. Il voulait plonger dans cette chaleur vibrante, enfouir son visage dans les courbes douces de sa poitrine. Il l'imaginait détendue et souriante, sa peau brûlante sous ses caresses.

Rien d'étonnant à ce que Radnor la désire. Pourtant, dans sa volonté de la posséder, le comte détruirait tout ce qui la rendait si désirable.

Il lui serait relativement facile d'enlever Charlotte avant que les Westcliff ne se rendent compte de quoi que ce soit. Il devrait agir de préférence le matin, profitant de l'élément de surprise. Préoccupé, il croisa les mains derrière la nuque. « Je n'ai peur de rien », avait assuré Charlotte. Même s'il ne la croyait pas, il ne l'en admirait pas moins d'oser l'affirmer. Évidemment, elle avait peur – elle savait ce que Radnor lui ferait quand il la retrouverait. Sapristi ! Ce n'était pas son problème à *lui.* Son seul devoir était de faire ce pour quoi il était payé.

D'un autre côté…

Il n'y avait aucune raison de se précipiter. Pourquoi ne pas rester quelques jours encore à Stony Cross Park ? Il n'était pas tenu de faire un rapport à Bow Street avant deux semaines, et les bois du Hampshire l'attiraient davantage que les miasmes de la capitale. S'il restait un jour ou deux de plus, il en apprendrait un peu plus sur Charlotte. Et en particulier, si elle était bien ce qu'elle semblait être.

Roulant sur le côté, Nick considéra la question. Il n'avait jamais enfreint ses propres règles jusqu'à présent, l'une d'entre elles étant de ne jamais entretenir de liens personnels avec sa proie. Mais il n'était pas homme à respecter les règles, fussent-elles les siennes.

La pensée de Charlotte l'échauffait et le rendait irritable. Cela faisait six mois que Gemma avait mis fin à leur arrangement et, depuis, il était resté célibataire. Ce n'était pas par manque de désir… en fait, il brûlait de passion inassouvie, et il avait rencontré nombre de femmes consentantes. Mais elles ne l'intéressaient pas. Il cherchait quelqu'un à même de s'investir dans une relation physique intense. Cet oiseau rare aurait soit une expérience peu commune dans ce domaine… soit pas d'expérience du tout.

Il tendit la main vers le petit tas de vêtements qui gisaient par terre et tâtonna jusqu'à ce qu'il trouve la miniature. Il pressa le bouton qui ouvrait le couvercle et contempla l'exquis visage de Charlotte.

« Est-ce vous ? » demanda-t-il en silence.

Comme tous les jours, Charlotte alla faire sa promenade matinale. Lady Westcliff, de même que la plupart des hôtes du manoir, prenait son petit-déjeuner à 10 heures. Mais Charlotte n'avait jamais pu s'adapter à ces horaires. Elle avait besoin d'exercice pour venir à bout de son trop-plein d'énergie, et quand il faisait trop froid pour sortir, elle trépignait tant et si bien que lady Westcliff finissait par exploser.

Charlotte s'était concocté trois ou quatre itinéraires d'une heure chacun. Ce matin, elle choisit celui qui partait de Hill Road et remontait jusqu'à la source d'un petit ruisseau appelé le Wishing Well. C'était un matin frais typique du début mai, et Charlotte inspira profondément l'air qui sentait la terre humide. Vêtue d'une jupe ample qui s'arrêtait au-dessus de la cheville, les pieds chaussés de robustes bottines, elle emprunta d'un pas résolu le chemin sablonneux qui menait dans les bois. Les arbres bruissaient au-dessus de sa tête et le vent apportait le chant des grisettes et des passereaux. Une énorme buse se dirigea vers les marais à la recherche de son petit-déjeuner.

Soudain, Charlotte aperçut une silhouette sombre qui se déplaçait dans la brume, à quelque distance. Il s'agissait à coup sûr d'un homme. Sans doute, un braconnier. Il devait posséder une ouïe particulièrement fine, car il tourna la tête en entendant une brindille craquer sous sa chaussure lorsqu'elle s'immobilisa.

Sans bouger, Charlotte attendit qu'il s'approche. Elle reconnut immédiatement la grâce presque féline de ses mouvements. Il portait une veste et une chemise noires avec un vieux pantalon et des bottes. Lord Sydney… l'air peu recommandable et indécemment beau. Si elle fut surprise de le rencontrer à une heure aussi matinale, elle le fut encore davantage devant le mélange d'excitation et de joie qui la saisit à sa vue.

— Bonjour ! lança-t-il, un petit sourire au coin des lèvres.

Ses cheveux étaient en bataille et sa cravate nouée à la hâte.

— Je n'aurais jamais imaginé que vous sortiez de si bon matin, remarqua-t-elle avec entrain.

— Je ne dors jamais après le lever du soleil.

Charlotte indiqua de la tête le chemin sur lequel il allait s'engager.

— Vous aviez l'intention d'aller par là ? Je ne vous le conseille pas.

— Pourquoi ?

— Ce sentier mène dans des marais. Un faux pas, et vous risquez de vous enliser dans la boue – si les serpents ou les araignées ne vous ont pas déjà fait un sort, ajouta-t-elle en secouant la tête d'un air faussement désolé. Nous avons déjà perdu de charmants invités de cette manière.

— Auriez-vous, par hasard, un itinéraire de rechange à me proposer ?

— Si vous passez par l'autre côté, vous atteindrez un sentier encaissé. Suivez-le jusqu'à la maison du gardien, puis franchissez l'ouverture dans la haie, de là un chemin vous mènera au sommet de la colline où la vue est superbe…

— Est-ce par là que vous vous dirigiez ?

Elle secoua la tête et répliqua avec impudence :

— Je vais dans la direction opposée.

— Alors qui va me sauver des marais ?

Elle éclata de rire.

— Vous ne pouvez pas m'accompagner, milord. Ce ne serait ni convenable ni prudent.

Si on les voyait ensemble, les commérages iraient bon train. Et cela indisposerait très certainement lady Westcliff qui l'avait avertie de ne pas prendre un « amoureux », selon la formule consacrée.

— Vous désirez être seule ? s'enquit lord Sydney, et une curieuse expression traversa son visage, si rapidement qu'elle en fut presque imperceptible. Pardonnez-moi. Je me suis une fois de plus imposé.

Charlotte était encore sous le choc de cette solitude si profonde qu'elle avait surprise dans son regard durant une fraction de seconde. Pourquoi ? Il avait tout ce qu'un homme pouvait désirer… la liberté, la richesse, la position sociale, l'allure. Et pourtant, il était malheureux, et elle éprouva aussitôt le besoin de le consoler.

— Je suis trop habituée à la solitude, remarqua-t-elle d'une voix douce. Peut-être qu'un peu de compagnie me changerait agréablement.

— Si vous êtes certaine…

— Mais oui, venez donc, fit-elle en parcourant son corps athlétique d'un regard de défi. J'espère seulement que vous parviendrez à me suivre.

— J'essayerai, la rassura-t-il avec une pointe d'ironie tout en lui emboîtant le pas.

Ils approchaient d'un gigantesque chêne couché en travers du chemin. Des insectes bourdonnaient paresseusement dans les rayons de soleil qui perçaient les feuillages.

— Regardez, dit Charlotte en indiquant du doigt une libellule qui voletait devant eux. Il existe plus d'une douzaine de variétés de libellules dans cette forêt, et au moins une centaine de papillons différents. Si vous venez au crépuscule, vous pourrez voir des lycènes. Ils se rassemblent juste là, au sommet de…

— Mademoiselle Miller, l'interrompit-il, j'habite Londres. Nous ne nous soucions pas des insectes là-bas, si ce n'est pour réfléchir à la meilleure manière de les exterminer.

Charlotte poussa un profond soupir, feignant d'être excédée par son peu d'intérêt pour le sujet.

— Très bien. Dans ce cas, je vous épargnerai la description des nombreuses variétés de scarabées aquatiques qui vivent dans les parages.

— Merci, fit-il, soulagé. Permettez-moi de vous aider à escalader ce chêne…

— C'est inutile.

Charlotte sauta avec légèreté sur le tronc et suivit sans aucun effort la surface noueuse. Comme aucun bravo n'accueillait sa performance, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, et découvrit Sydney qui la suivait d'un pas aussi sûr que celui d'un chat. Elle laissa échapper un rire étonné tout en finissant de parcourir le tronc.

— Vous êtes très agile pour un homme de votre taille.

Sydney ne releva pas le compliment, soulignant par le pli de sa bouche que son agilité était sans intérêt.

— Pourquoi êtes-vous devenue demoiselle de compagnie ? demanda-t-il à brûle-pourpoint, alors qu'elle sautait du tronc d'arbre.

Il l'imita, touchant le sol au même endroit qu'elle mais moins bruyamment. Charlotte en fut réellement surprise.

Elle choisit ses mots avec soin. Elle n'aimait pas évoquer le passé. Non seulement le sujet était dangereux, mais il la remplissait de mélancolie.

— Ma famille est pauvre, je n'avais pas d'autre choix.

— Vous auriez pu vous marier.

— Je n'ai pas encore rencontré de candidats qui me plaisent.

— Même pas lord Westcliff ?

— Lord Westcliff ? répéta-t-elle, étonnée. Pourquoi aurais-je des vues sur lui ?

— Il est riche et titré, et cela fait deux ans que vous résidez sous son toit, répliqua-t-il. Pourquoi pas ?

Charlotte fronça pensivement les sourcils. Ce n'était pas comme si le comte n'était pas attirant, au contraire. Westcliff était un homme séduisant qui faisait face à ses responsabilités et aurait considéré comme une lâcheté de s'en plaindre. Il avait un esprit mordant et dissimulait avec soin son sens de la compassion. Et, comme Charlotte l'avait discrètement observé, il utilisait ses manières courtoises comme une arme. Il plaisait aux femmes, mais pas à elle. Elle était incapable de percer sa réserve naturelle… De même qu'elle n'avait jamais été tentée de lui confier les raisons de sa solitude.

— Voyons, jamais un homme dans la position de Westcliff ne manifesterait d'intérêt pour une demoiselle de compagnie, déclara-t-elle en réponse à la question de lord Sydney. Mais même si nous étions égaux sur ce plan, je suis sûre que le comte n'éprouverait aucune attirance pour moi, ni moi pour lui. Nos relations – si l'on peut les appeler ainsi – ne possèdent pas cette…

Elle s'interrompit, cherchant les termes exacts et lâcha :

— Alchimie particulière.

Les mots restèrent suspendus dans l'air jusqu'à ce que la voix de lord Sydney brise le silence :

— L'alchimie perd de son importance quand on songe à la sécurité qu'une telle union pourrait vous apporter.

La sécurité. La chose qu'elle désirait le plus au monde et qu'elle était incapable d'obtenir. Elle le fixa droit dans les yeux.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai besoin de sécurité ?

— Vous êtes seule. Une femme a besoin de quelqu'un pour la protéger.

— Je n'ai aucun besoin de protection Je mène une vie très agréable à Stony Cross Park. Lady Westcliff est très gentille.

— Lady Westcliff n'est pas éternelle, souligna Sydney – remarque brutale que son expression compréhensive démentait. Que ferez-vous quand elle ne sera

plus là ?

La question prit Charlotte par surprise. Personne ne lui avait jamais demandé une telle chose. Perturbée, elle réfléchit.

— Je l'ignore, finit-elle par répondre honnêtement. Je suppose que je ne m'autorise jamais à penser à l'avenir.

Le regard de Sydney capta le sien.

— Moi non plus.

Charlotte ne savait que penser de son compagnon. Au début, elle l'avait considéré comme un jeune aristocrate gâté, avec ses vêtements bien coupés et son physique avantageux. Mais à y regarder de plus près, certains signes démentaient cette première impression. Les ombres sous ses yeux trahissaient de nombreuses nuits sans sommeil. Les sillons de chaque côté de sa bouche lui donnaient un air cynique qui paraissait étrange chez un homme si jeune. Et lorsqu'il n'était pas sur ses gardes, elle discernait dans son regard quelque chose qui ressemblait à de la souffrance.

Son expression changea du tout au tout. De nouveau, il se transforma en séducteur aux yeux moqueurs.

— C'est vraiment trop ennuyeux de songer au futur, lâcha-t-il d'un ton léger. Si nous continuions, mademoiselle Miller ?

Surprise par ce brusque changement d'humeur, Charlotte l'entraîna hors des bois par un chemin creux. Le soleil continuait son ascension dans le ciel qui peu à peu perdait sa teinte rosée. Les champs qu'ils traversaient étaient couverts de bruyères et de mousses.

— Vous n'avez pas d'aussi jolis paysages à Londres, n'est-ce pas ? remarqua-t-elle.

— Non, concéda-t-il, bien qu'il ne parût pas apprécier particulièrement ce paysage champêtre.

— J'imagine que vous préférez la vie urbaine, hasarda Charlotte avec un sourire. Les immeubles, les rues pavées, les usines, la fumée et tout ce bruit. Comment peut-on préférer cela à *ici ?*

Le soleil accrochait des éclats dorés dans les cheveux de lord Sydney.

— Gardez vos scarabées et vos marais, mademoiselle Miller, je choisis Londres.

— Je vais vous montrer quelque chose qu'on ne trouve pas à Londres.

Charlotte lui fit traverser triomphalement le sentier et ils se retrouvèrent devant un profond bassin boueux que remplissait l'eau jaillie d'une des berges.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit lord Sydney en observant d'un air surpris le trou où l'eau clapotait.

— C'est le puits des Soupirs. Un puits très particulier qui sert à faire des vœux. Tous les gens du village viennent ici, expliqua Charlotte en fouillant dans ses poches. Oh, zut, je n'ai pas d'épingles à cheveux !

— Pourquoi avez-vous besoin d'épingles à cheveux ?

— Pour jeter dans le puits ! Je croyais que tout le monde savait qu'on ne peut pas faire de vœux sans épingle.

— Que souhaitez-vous faire comme vœu ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Il ne s'agit pas de moi. J'en ai fait des douzaines. C'est pour vous.

Abandonnant ses recherches, Charlotte leva les yeux vers lui. Il semblait à la fois interdit et douloureusement surpris, un peu comme quelqu'un qui vient de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Il la fixait sans ciller, comme si le sens de ses paroles lui échappait. Un lourd silence tomba entre eux. Détournant le regard, il le porta au loin, sur les champs de bruyères.

— Faites un vœu ! dit Charlotte impulsivement. Je jetterai une épingle dans le puits pour vous la prochaine fois que je viendrai.

Lord Sydney secoua négativement la tête et sa voix était étrangement voilée quand il déclara :

— Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais souhaiter.

Ils se remirent en marche en silence, empruntèrent un petit pont de bois au-dessus d'un ruisselet. En face s'étalait une immense prairie couverte de hautes touffes de reines-des-prés jaunes.

— Par ici, fit Charlotte en empoignant ses jupes pour courir jusqu'à une haie. De l'autre côté, il y a un chemin qui traverse la forêt et rejoint Stony Cross Park.

Elle désigna l'ouverture en forme de voûte percée dans la haie. Elle était si étroite que deux personnes ne pouvaient pas passer de front. Elle se tourna vers Sydney et fut soulagée de constater qu'il s'était ressaisi.

— C'est le seul endroit où nous pouvons passer. On l'appelle « la charmille d'amour ».

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit Charlotte en fixant l'ouverture d'un air songeur. Sans doute parce que deux personnes ne peuvent la franchir ensemble sans échanger un baiser.

— Voilà une théorie intéressante, déclara Sydney qui s'arrêta juste au milieu de l'ouverture et s'appuya contre l'un des côtés, sachant parfaitement qu'elle ne pourrait faire autrement que de le frôler si elle voulait aller de l'autre côté.

Elle haussa les sourcils.

— Est-ce que par hasard vous comptez sur moi pour la tester ?

Lord Sydney haussa nonchalamment les épaules. Un charme irrésistible émanait de lui.

— Si vous y tenez, je ne vous en empêcherai pas.

À l'évidence, il ne s'attendait pas à ce qu'elle relève le défi, et Charlotte savait qu'il aurait suffi d'un seul regard noir pour qu'il s'écarte. Cependant, à son contact elle avait pris conscience du grand vide douloureux en elle. Depuis deux ans, elle n'avait eu aucun contact physique avec personne. Finies les étreintes impulsives de ses compagnes de pension, les caresses de sa mère, les baisers intempestifs de ses jeunes frères et sœurs. Pourquoi cet homme avait-il produit un tel effet sur elle ? Elle avait envie de lui confier ses secrets – ce qui était, bien entendu, impensable. Impossible de faire confiance à quiconque quand sa propre vie était en jeu.

Elle remarqua soudain que lord Sydney ne souriait plus. Sans même s'en

apercevoir, elle s'était approchée de lui. Son regard se posa sur sa belle bouche si masculine, et son pouls s'emballa sauvagement, tandis qu'un désir irrépressible s'emparait d'elle.

— Ne bougez pas, s'entendit-elle lui murmurer.

Prudemment, elle posa la main sur son torse.

À ce contact, la poitrine de lord Sydney se souleva brutalement, et une curieuse tendresse envahit Charlotte lorsqu'elle sentit son cœur battre à un rythme précipité sous sa paume. Du bout des doigts, elle effleura sa lèvre inférieure.

— Comment vous appelez-vous ? souffla-t-elle. Votre prénom ?

Il mit un temps infini à répondre.

— John.

Il était si grand qu'elle dut se mettre sur la pointe des pieds pour atteindre sa bouche, et encore n'y arrivait-elle pas tout à fait. Il la prit par la taille et l'attira doucement contre lui. L'espace d'un instant, il eut un regard un peu perdu, comme un homme qui se noie. Après une hésitation, elle glissa la main derrière sa nuque.

Il baissa la tête sous la pression des doigts de Charlotte, lentement, jusqu'à ce que leurs souffles se mélangent, que leurs lèvres se touchent dans un baiser léger. Quand il commença à caresser ses lèvres des siennes, elle vacilla entre ses bras, et il resserra son étreinte. Instinctivement, elle se blottit contre lui, se haussant sur la pointe des pieds pour accentuer la tendre pression. Mais il faisait attention de garder le contrôle, refusant de prendre plus.

Elle s'écarta peu à peu de lui et reposa les talons par terre. Elle se risqua à lui caresser la joue, savourant la chaleur de sa peau contre sa paume.

— J'ai payé le droit de passage, chuchota-t-elle. Puis-je traverser ?

Il acquiesça gravement et s'effaça.

Charlotte franchit l'ouverture, étonnée de sentir ses jambes toutes flageolantes, et prit le chemin qui menait à Stony Cross Park. Son compagnon lui emboîta le pas en silence. Quand ils arrivèrent en vue du manoir, ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un chêne.

— Je dois vous laisser, annonça Charlotte. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

— Bien entendu.

Une brusque et poignante mélancolie la saisit.

— Quand partez-vous, milord ?

— Bientôt.

— Pas avant demain soir, j'espère. Le village célèbre la fête de Mai. Tous les invités vont s'y rendre.

— Et vous ?

Charlotte secoua la tête.

— Non, j'y suis déjà allée. Je vais sans doute rester dans ma chambre avec un livre. Mais pour ceux qui ne connaissent pas, c'est très amusant.

— Je vais y réfléchir, murmura-t-il. Merci pour cette promenade, mademoiselle Miller.

Il s'inclina poliment avant de la quitter.

Charlotte poussait la chaise roulante de lady Westcliff dans les jardins. Nick l'observait d'une porte-fenêtre du rez-de-chaussée d'où il pouvait entendre les consignes de la vieille dame.

— Personne ne doit vous remplacer pour l'inspection journalière, déclarait lady Westcliff en agitant sa main couverte de bagues. Il faut arracher les mauvaises herbes dès qu'elles apparaissent, et ne pas laisser les plantes déborder de leurs emplacements sinon elles gâchent l'harmonie d'un jardin…

Charlotte écoutait respectueusement tout en guidant le fauteuil le long de l'allée avec une habileté qui, compte tenu de la lourdeur du siège, dénotait une force surprenante.

Nick la regardait intensément, essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées. Lui qui avait d'ordinaire bon appétit n'avait pas pris de petit-déjeuner après sa promenade matinale. Il s'était contenté d'errer dans le parc dans un état de confusion qui l'épouvantait. Il se savait un homme dur, sans honneur et incapable de réprimer ses bas instincts. La plus grande partie de sa vie n'avait été qu'une lutte acharnée pour survivre, si bien qu'il n'avait pas eu l'occasion de se consacrer à des occupations plus élevées. Il connaissait mal la littérature et l'histoire, et ses notions en mathématiques se limitaient aux questions d'argent et de paris. Pour lui, la philosophie se résumait à une poignée de principes cyniques que lui avait enseignés son expérience avec la lie de l'humanité. Jusqu'à maintenant, rien n'avait pu le surprendre ou l'intimider. Il ne craignait ni la perte, ni la souffrance, ni même la mort.

Mais avec quelques mots, et un innocent et maladroit baiser, Charlotte Howard l'avait anéanti.

Charlotte n'était plus la jeune fille que ses parents, ses amis et Radnor lui-même avaient connue. Elle s'était accoutumée à vivre dans l'instant sans penser à l'avenir. Savoir que les jours à jouir de cette précieuse liberté lui étaient comptés aurait dû la rendre amère et sans illusion. Et tout au contraire, elle jetait des épingles à cheveux dans un puits avant de faire des vœux. Un vœu. L'étincelle d'espoir que cela impliquait l'avait touché au plus profond de son âme alors même qu'il croyait ne plus en avoir.

Il ne pouvait la ramener à Radnor.

Il devait la garder pour lui.

Pris de vertige devant l'énormité de sa découverte, il dut s'accrocher au montant de la fenêtre.

— Sydney.

La voix de lord Westcliff le fit sursauter. Nick était si absorbé dans la contemplation de Charlotte qu'il s'était laissé surprendre. Cette révélation le stupéfia. Lorsqu'il se retourna pour faire face au comte, il afficha cependant un visage sans expression.

Les traits de lord Westcliff étaient plus durs encore que d'habitude, et son expression plus intransigeante. Ses yeux noirs brillaient d'un éclat froid.

— Je vois que vous avez remarqué la compagne de ma mère, reprit-il d'une voix égale. Une jeune fille attirante et, bien sûr, vulnérable. Par le passé, il m'a paru parfois nécessaire de décourager l'intérêt de certains de mes invités pour Mlle Miller, car jamais je ne permettrai à quiconque d'abuser les gens de ma maison.

L'avertissement était on ne peut plus clair. Nick rendit son regard à Westcliff sans ciller.

— Est-ce que je chasserais sur vos terres, milord ?

Le comte sourcilla devant l'insolence de la question.

— Je vous ai offert l'hospitalité sous certaines conditions, Sydney. L'une d'elles est que vous laissiez Mlle Miller tranquille. Je ne tolérerai aucun écart dans ce domaine.

— Je vois.

Les soupçons le brûlaient d'un feu intérieur. Charlotte s'était-elle confiée à son employeur ? Il n'avait jamais imaginé qu'elle pût faire confiance à qui que ce soit, même à un homme d'honneur tel que Westcliff. Si elle avait pris ce risque, le comte s'opposerait violemment à ce qu'on l'emmène de Stony Cross Park. Il était aussi possible que Charlotte ait gagné sa protection en couchant avec lui.

À l'idée de la jeune fille nue dans les bras d'un autre, un goût amer emplit sa bouche, et il se sentit pris d'une soudaine soif de sang. Ce devait être cela la jalousie, songea-t-il avec incrédulité.

— Je laisserai Mlle Miller choisir elle-même si elle désire ma présence ou pas, répondit-il, impassible. C'est *elle* qui dictera ma conduite. Pas vous.

À la lueur qui brilla dans les yeux du comte, Nick comprit que cet homme ne lui faisait aucune confiance. Et il ne pouvait que s'incliner devant son instinct.

CHAPITRE 4

La célébration du jour de Mai variait selon les villages. Elle tenait son origine d'une fête romaine honorant la déesse du printemps. Au cours des siècles, chaque région avait ajouté certaines coutumes qui lui étaient propres aux chants traditionnels et à la danse autour du mât enrubanné. Des célébrations de son enfance dans le Worcestershire, Nick ne se souvenait que de ce bonhomme vert qui gambadait dans le village habillé de feuillages, et qui l'avait terrifié au point qu'il s'était caché dans les jupes de Sophia, sa sœur aînée.

Cela faisait fort longtemps qu'il n'avait pas participé à cette fête. Aujourd'hui, avec son regard d'adulte, les connotations sexuelles de la manifestation lui semblaient évidentes… depuis les bâtons phalliques portés par les danseurs, le Roi et la Reine de Mai qui allaient de porte en porte en aspergeant les habitants « d'eau primitive », jusqu'aux guirlandes qui ornaient les rues et dont les méandres suggestifs éveillaient l'imagination.

Nick observait les festivités du haut d'une colline, non loin du manoir, en compagnie des autres invités. Des centaines de lampions et de torches illuminaient les rues d'un halo doré. Une cacophonie de rires, de musique et de chants emplissait l'air tandis que les femmes allaient à tour de rôle danser autour du mât de Mai.

— Je m'attends à une chasse fructueuse, cette nuit, commenta une voix masculine non loin.

Il s'agissait du vicomte Stepney, jeune homme vigoureux et coureur de jupons notoire dont la déclaration fut saluée par le rire bruyant de ses deux compagnons, lord Woodsome et lord Kendal. Remarquant le regard interrogateur de Nick, Stepney expliqua avec un gloussement :

— Les villageoises fêtent l'événement jusqu'à demain matin. Attrapez-en une dans les bois, elle vous laissera faire tout ce que vous voulez. Même celles qui sont mariées. Elles ont le droit de retirer leurs alliances pour la nuit.

— Et leurs maris ne protestent pas ? demanda Nick.

La question souleva les rires.

— Oh, que non, expliqua Stepney, ils sont bien trop occupés à chasser de la chair fraîche eux-mêmes pour s'inquiéter de ce que font leurs femmes. Une fête

plaisante, non ?

Un sourire fugitif passa sur les lèvres de Nick qui ne répondit rien. Apparemment, Stepney et ses compagnons considéraient comme très divertissant de s'accoupler pendant quelques minutes avec des paysannes. Gemma Bradshaw n'était pas tendre avec les habitudes de la plupart de ses clients, qui ressemblaient tout à fait à celles de ces jeunes lords. Ils ignoraient tout de la sexualité, et leurs exigences envers une femme se limitaient à ce qu'elle écarte les jambes. Certes, un accouplement rapide entre étrangers procurait un certain soulagement. Mais cela n'intéressait pas Nick. Grâce aux leçons de Gemma, il n'en était plus là.

Le visage de Charlotte avec ses yeux sombres, son menton dressé et sa bouche si douce flottait en permanence dans son esprit. Que Stepney et ses compagnons aillent donc chasser leurs paysannes, il avait d'autres projets.

— Venez, Sydney ! On va choisir la fiancée de Mai, et ensuite, les filles seront disponibles, le pressa le vicomte qui, remarquant que Nick semblait tout ignorer de cette coutume, expliqua : un jeune garçon en âge de se marier s'allonge dans l'herbe et feint de dormir. Les filles qui veulent l'épouser se précipitent vers lui, et la première à l'embrasser devient sa fiancée. Quant aux autres, qui ont grand besoin de consolation, ajouta-t-il en se frottant les mains, elles s'éparpillent dans la forêt en attendant d'être attrapées par des hommes entreprenants. Vous auriez dû voir celle que j'ai capturée l'année dernière… une vraie tigresse… Venez, Sydney ! Si vous êtes assez rapide, vous ferez une belle prise.

Nick s'apprêtait à refuser quand son regard s'arrêta sur un groupe de jeunes filles qui s'efforçaient de s'emparer des rubans du mât de Mai. L'une d'elles retint son attention. Comme les autres, elle portait une jupe de toile et une blouse paysanne blanches ainsi qu'un fichu rouge sur la tête. Malgré la distance, Nick la reconnut immédiatement. Un sourire ironique se peignit sur son visage tandis qu'il se rappelait les propos de Charlotte, prétendant qu'elle resterait dans sa chambre avec un livre. Les Westcliff désapprouveraient certainement son initiative, d'où son déguisement. Un flot de désir le submergea tandis qu'il suivait du regard la fine silhouette.

— Je crois que je vais me joindre à vous, murmura Nick en descendant la colline avec les jeunes noceurs.

Sans cesser de rire, Charlotte rejoignit les filles qui attendaient de courir jusqu'à la place du village. D'après ce qu'elle avait pu déduire, le fiancé de Mai était un parti particulièrement intéressant cette année. Il s'agissait du fils du boucher, un beau blond aux yeux bleus. Bien entendu, Charlotte n'avait pas l'intention d'entrer dans la course, mais cela l'amusait de partager l'excitation des autres filles.

On donna le signal, et elle se mit à courir avec les autres. L'enthousiasme, le bruit, tout cela la changeait tellement de son existence tranquille à Stony Cross Park qu'elle se sentait grisée. Prise par l'euphorie du moment, elle se mit à rire et à

crier avec les jeunes fiancées potentielles, et traversa la place avec autant d'énergie que les autres. Soudain une exclamation de jubilation retentit. Une robuste rousse se hissait sur les larges épaules de son nouveau fiancé en agitant un bouquet de fleurs sauvages.

— J'ai réussi ! pavoisait-elle. Je l'ai eu. Il est à moi !

Les villageois acclamèrent les nouveaux fiancés tandis que les autres jeunes filles se dispersaient dans la forêt où les poursuivirent une horde de jeunes galants.

Charlotte ralentit le pas. Dans quelques instants, les couples seraient formés et elle pourrait se glisser jusqu'à Stony Cross Park sans se faire remarquer. Elle s'arrêta à la lisière de la forêt et, s'appuyant contre un sycomore, elle poussa un soupir de soulagement. Elle sentait ses genoux se dérober agréablement sous elle à force d'avoir dansé et bu du vin. C'était la première fois qu'elle participait à la fête au lieu de se contenter de regarder, et elle y avait pris encore plus de plaisir qu'elle ne s'y attendait. Quelques bribes d'une chanson lui revinrent à l'esprit et elle se mit à la fredonner les yeux clos :

— Ne te précipite pas, jeune fille, en mai… ne te précipite pas…

Bien que tout fût silencieux autour d'elle, une sorte d'instinct l'avertit qu'elle n'était pas seule. Elle se tut, leva les yeux, et eut un mouvement de recul en apercevant une forme noire juste à côté d'elle.

— Seigneur ! s'écria-t-elle en trébuchant.

Deux mains la saisirent aux épaules, l'empêchant de tomber. Elle se débattit pour essayer d'échapper à son ravisseur.

— Hé, doucement ! s'exclama une voix masculine au bord du rire. C'est moi.

Le souffle coupé, elle s'immobilisa en fixant le visage noyé d'ombres.

— Lord S… Sydney ?

— Oui.

— J'ai failli mourir de peur !

— J'en suis désolé, s'excusa-t-il avec un sourire qui dévoila la blancheur de ses dents. Je ne voulais pas vous interrompre.

Charlotte rit et le repoussa, mortifiée d'avoir été surprise en train de chanter toute seule, comme une sotte.

— Comment m'avez-vous trouvée ?

— Il semblerait que ce soit l'un de mes talents.

Sydney la relâcha et appuya l'épaule contre le sycomore. Son sourire insouciant contredisait son regard aux aguets.

Charlotte chercha son fichu qui était tombé pendant la bataille.

— J'avais dissimulé mes cheveux… Je ne vois pas comment vous avez pu me reconnaître.

— À la façon dont vous bougez.

Elle ne répliqua rien, éprouvant un mélange de plaisir et de doute. Cette réflexion était un compliment implicite. Pourtant, il lui était totalement inconnu… Il ne la connaissait pas encore assez pour repérer des choses aussi subtiles.

— Les festivités de Mai vous ont-elles plu, milord ? demanda-t-elle en remettant son fichu en place.

— Cela m'a beaucoup plu de vous regarder.

Les yeux de Charlotte se plissèrent, faussement menaçants.

— Avez-vous l'intention de répéter partout que vous m'avez vue ici ?

Lord Sydney se pencha légèrement vers elle, comme s'il était sur le point de lui confier un secret de la plus haute importance.

— Non, même si ma vie en dépendait.

Charlotte appuya l'épaule contre le tronc, imitant sa posture, et sourit.

— Avez-vous l'intention de chasser, comme les autres jeunes gens ?

— Cela dépend, fit-il avec un regard complice. Avez-vous l'intention de courir dans la forêt dans l'espoir d'être capturée ?

— Certainement pas.

— Alors autorisez-moi à vous raccompagner au manoir. Je ne voudrais pas que vous soyez accostée par l'un de ces mâles en rut.

— Oh, je distancerais n'importe lequel d'entre eux sans difficulté, déclara Charlotte avec assurance. Je connais bien ces bois, et je suis assez petite pour me faufiler et disparaître entre les arbres. Personne ne pourra m'attraper.

— Si, moi !

— Vu votre taille, cela m'étonnerait. Avec toutes ces broussailles, vous feriez autant de bruit qu'un éléphant.

Sydney se tendit. Visiblement, le défi le tentait.

— Vous risqueriez d'être surprise… commença-t-il, puis il s'arrêta, distrait par un gloussement de femme fort suggestif sur leur gauche.

Quand il se retourna, Charlotte avait disparu.

Riant silencieusement, elle avait relevé sa jupe, puis s'était frayé un chemin parmi le dédale de troncs jusqu'à ce que le silence l'entoure. Elle s'arrêta pour reprendre haleine et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Personne. Aucun bruit, sinon les rumeurs de la fête.

Ou lord Sydney avait décidé de ne pas la poursuivre, ou il l'avait bel et bien perdue. Un sourire triomphant lui incurva les lèvres. Elle avait prouvé sa supériorité. Se retournant, elle poursuivit sa route vers Stony Cross Park, et poussa un cri quand elle buta contre quelqu'un.

Elle se retrouva immobilisée contre un large torse par une paire de bras solides. Le rire de lord Sydney résonna à ses oreilles. Stupéfaite, elle s'appuya contre lui le temps de retrouver son équilibre.

— Comment avez-vous réussi à passer devant moi ? s'étonna-t-elle, le souffle court.

— C'est cela la vitesse, que voulez-vous ! railla-t-il tout en tentant de remettre en place son fichu, qui glissa et tomba à terre, dévoilant la natte enroulée sur sa nuque. Vous ne pouvez pas m'échapper, vous savez, ajouta-t-il, et en dépit du ton moqueur, elle perçut comme une nuance d'avertissement.

À l'abri de son corps, Charlotte en absorbait la chaleur, se repaissait de son odeur épicée si masculine. Comment en était-elle arrivée à se retrouver seule avec lui, au beau milieu de la nuit ? Elle ne croyait pas aux événements fortuits. Si elle était là, ce ne pouvait être que le résultat de l'irrésistible attirance qu'elle ressentait

pour lui… une attirance qu'il semblait entièrement partager. Comme ils se taisaient tous deux, Charlotte aperçut un couple enlacé, non loin. Elle s'empourpra violemment tandis que leurs gémissements inarticulés leur parvenaient.

— Ramenez-moi à la maison, s'il vous plaît.

Lord Sydney la lâcha et elle recula, se cognant presque contre l'arbre qui se trouvait derrière elle. Il suivit le mouvement et la pressa contre le tronc, la protégeant de ses bras de l'écorce rugueuse. Retenant son souffle, elle posa les mains sur ses avant-bras musclés. Elle savait qu'il allait l'embrasser, qu'il la désirait. Et, le ciel lui vienne en aide, elle le désirait elle aussi.

Il caressa la courbe de sa joue de l'index, avec précaution, comme si elle était une créature sauvage prête à s'enfuir au moindre signe de hâte. Charlotte sentit sa respiration s'accélérer quand il prit son menton et lui inclina la tête en arrière.

La bouche de Sydney se posa doucement sur la sienne, puis se fit plus insistante jusqu'à ce que ses lèvres s'entrouvrent avec un hoquet de plaisir. Il caressa ses dents du bout de la langue, puis s'aventura plus loin en une délicate exploration. Elle enroula les bras autour de son cou pour ne pas perdre pied. Il la laissa prendre appui sur lui tout en la plaquant subtilement contre le chêne derrière elle. Elle se tortilla alors, tel un chaton cherchant une place confortable, jusqu'à ce qu'il émette un petit bruit pour la calmer et laisse courir ses mains le long de son dos. Sa caresse ne fit qu'aviver son désir et elle se cambra contre lui, le cherchant instinctivement, aveuglément. Elle sentit quelque chose contre la toile grossièrement tissée de sa jupe… le renflement de son sexe. Il se logeait parfaitement entre ses cuisses.

Il se pressa contre elle, prit sa bouche avec une redoutable adresse tandis que ses bras resserraient leur étreinte. Elle enfouit les doigts dans ses cheveux qui brillaient comme de la soie au clair de lune. Il gémit sourdement, et ses lèvres suivirent le tracé de son cou. Si innocente qu'elle fût, elle était consciente de la richesse de son expérience à la manière dont il la touchait et dont il tempérait son ardeur.

Sa blouse de paysanne avait glissé, découvrant la blancheur de son épaule. Il saisit le ruban qui en retenait l'encolure et le dénoua adroitement, puis sa main continua sa progression sous la chemise. Le bout de ses seins se dressa au contact de ses doigts. Leur pointe se durcit sous ses caresses.

Charlotte pressa le visage au creux de son épaule. Elle devait l'arrêter maintenant, avant d'en être incapable.

— Non ! Cessez, je vous en prie. Je suis désolée.

Il obéit aussitôt, puis caressa ses lèvres humides du doigt.

— Je vous ai effrayée ? murmura-t-il.

Charlotte secoua la tête, résistant à l'envie de se blottir entre ses bras et de ronronner.

— Non… je me suis effrayée moi-même.

Pour quelque raison inconnue, cette constatation le fit sourire. Il laissa ses doigts descendre le long de sa gorge avec une délicatesse qui lui arracha des petits soupirs. Puis, remontant sa blouse, il rattacha le ruban de l'encolure.

— Dans ce cas, je vais m'arrêter, dit-il. Venez… je vous raccompagne.

Il demeura près d'elle tandis qu'ils rebroussaient chemin, écartant une branche, lui prenant la main pour l'aider à franchir un passage difficile. Elle connaissait ces bois comme sa poche et n'avait nul besoin d'aide, mais elle le laissa faire. Et elle ne protesta pas lorsqu'il s'arrêta pour reprendre ses lèvres dans l'obscurité. Sa bouche était chaude et il l'embrassait compulsivement… des baisers légers, d'autres langoureux, des baisers nés d'un désir intense, d'autres à ranger dans la catégorie du flirt. Lorsque la tension devint insoutenable, lord Sydney gémit doucement :

— Charlotte…

Il pressa les lèvres contre sa tempe, la câlina comme si elle était infiniment fragile.

— Jamais je n'aurais imaginé que je rencontrerais quelqu'un comme vous, chuchota-t-il. Cela fait si longtemps que je vous cherche… que j'ai besoin de vous…

Charlotte frissonna et posa la tête sur son épaule.

— Ce n'est pas réel, dit-elle d'une voix faible.

Il effleura son cou de ses lèvres et elle frissonna involontairement.

— Qu'est-ce qui est réel, alors ?

Elle indiqua la haie qui longeait le parc.

— Ce qui est autour de nous.

Il resserra son étreinte et dit d'une voix étouffée :

— Laissez-moi monter dans votre chambre. Juste un petit moment.

Un rire tremblant lui répondit. Charlotte savait très bien ce qui se passerait si elle l'y autorisait.

— Certainement pas.

Une pluie de baisers brûlants s'abattit sur sa peau.

— Vous êtes en sécurité avec moi. Je ne vous demanderai jamais plus que vous ne voulez donner.

Charlotte ferma les yeux. La tête lui tournait.

— Le problème, avoua-t-elle d'un air piteux, c'est que je désire vous donner beaucoup trop.

Elle le sentit sourire contre sa joue.

— C'est un problème ?

— Oh, oui ! fit-elle en s'écartant de lui avant de porter les mains à son visage brûlant et de soupirer : Nous devons arrêter. Je ne me fais pas confiance avec vous.

— Vous avez raison, approuva-t-il d'une voix enrouée.

Le bruit de leur respiration se mêla dans la nuit. Une telle chaleur et une telle force émanaient de lui que Charlotte devait lutter pour ne pas se jeter à sa tête. Elle se força à réfléchir rationnellement. Lord Sydney partirait bientôt et le souvenir de cette nuit se dissiperait. Elle n'était pas stupide et ne manquait pas à ce point de volonté pour se laisser séduire aussi facilement.

— Laissez-moi au moins vous reconduire au château, la pressa-t-il. Si on nous voit ensemble, nous pourrons toujours prétendre que nous nous sommes

rencontrés par hasard.

Charlotte hésita, puis acquiesça.

— Et nous nous séparerons devant la terrasse, à l'arrière ?

— D'accord.

Lui offrant le bras, lord Sydney l'accompagna jusqu'à l'escalier à double révolution qu'ils gravirent en silence. Un flot de lumière jaillissait des portes-fenêtres. La terrasse qui surplombait les jardins servait souvent de fumoir, ou bien quelques invités s'y attardaient pour boire un dernier verre de porto. Mais ce soir, la plupart étaient partis assister aux festivités.

Cependant, un homme solitaire était assis non loin de la balustrade. Il tirait paresseusement sur son cigare et exhalait de fines volutes de fumées qui flottaient dans l'air, tels des spectres. L'odeur du tabac chatouilla les narines de Charlotte au moment où elle posait le pied sur la dernière marche, et son estomac se noua quand elle identifia la silhouette.

— Lord Westcliff, murmura-t-elle en s'inclinant spontanément.

Qu'allait-il déduire de la présence de lord Sydney à ses côtés, se demanda-t-elle aussitôt.

Le comte demeura assis à les observer. La lumière jouait dans ses cheveux noirs et jetait des ombres sur son visage aux traits rudes.

— Mademoiselle Miller, la salua-t-il de sa voix grave, avant de hocher brièvement la tête à l'adresse de son compagnon. Sydney. Quel heureux hasard. Je souhaitais justement discuter d'une question avec vous.

Certaine que son employeur était contrarié, Charlotte baissa les yeux.

— Pardonnez-moi, milord. Je suis allée regarder la fête au village, et…

— Il semblerait que vous ne vous soyez pas contentée de regarder, observa doucement lord Westcliff en s'attardant sur sa tenue.

— C'est vrai, j'ai participé aux danses autour du mât, et lord Sydney a proposé de me raccompagner…

— Évidemment, l'interrompit le comte sur un ton sardonique en tirant de nouveau sur son cigare. Il n'y a aucune raison pour que vous ayez un air aussi affligé, mademoiselle Miller. En ce qui me concerne, je ne vous ai jamais défendu de chercher des distractions au village, bien que je ne vous conseille pas d'en parler à la comtesse douairière. À présent, vous pouvez vous retirer, je dois discuter avec lord Sydney.

Charlotte s'inclina avec soulagement.

— Bien, monsieur.

Alors qu'elle se détournait pour partir, la main de lord Sydney se posa sur son bras.

— Attendez !

Charlotte s'immobilisa en rougissant. Elle n'arrivait pas à croire qu'il avait osé la toucher devant le comte.

— Milord ! protesta-t-elle.

Sydney ne lui retourna pas son regard ; il fixait le comte d'un regard intense.

— Vous feriez mieux de me dire de quoi il s'agit avant que mademoiselle

Miller ne s'en aille.

— Il s'agit de votre soi-disant famille, répondit tranquillement lord Westcliff. Et de votre soi-disant passé.

Les mots sonnaient comme une condamnation. Et Charlotte comprit à l'expression du comte que l'heure était grave. S'il restait en elle un peu de cette chaleur que les moments enchanteurs qu'elle venait de vivre lui avaient procurée, elle s'évapora instantanément.

Elle dévisagea lord Sydney sans comprendre. Son visage n'était plus le même, il paraissait soudain dur et froid. À le voir à présent, n'importe qui aurait jugé cet homme capable de tout. Elle avait de la peine à imaginer que, quelques minutes plus tôt, elle avait embrassé cette bouche sévère, et que ses mains l'avaient caressée aussi intimement. Quand il parla, sa voix même était différente, son accent plus commun. Le vernis aristocratique avait disparu, révélant sa véritable personnalité.

— Je préférerais discuter de cette question dans un endroit plus intime, dit-il au comte.

Westcliff acquiesça d'un signe de tête glacial.

— J'ai un bureau dans l'aile occupée par la famille, cela vous ira ?

— Ce sera parfait, dit Sydney, qui ajouta après une pause délibérée : Mlle Miller nous accompagnera.

Charlotte le fixa d'un air interdit. Sa requête lui paraissait insensée. Puis, tout à coup, un grand froid l'envahit.

— Pourquoi ? risqua-t-elle, la bouche sèche.

— Elle n'a rien à voir là-dedans, déclara lord Westcliff d'un ton sec en se levant.

L'expression de lord Sydney était sombre et déterminée.

— Au contraire, elle est totalement impliquée dans cette affaire.

Charlotte se sentit blêmir. Elle avait la chair de poule, était incapable de parler ou de bouger tandis que d'horribles soupçons s'insinuaient en elle.

Le comte laissa tomber son cigare et l'écrasa du bout du pied.

— Mademoiselle Miller, serez-vous assez aimable pour vous joindre à nous ? s'enquit-il d'un ton qui trahissait une impatience inhabituelle. Il semble que nous ayons un petit mystère à résoudre.

Après s'être inclinée, tel un automate, Charlotte le suivit à contrecœur, luttant contre une irrésistible envie de s'enfuir. Tous trois pénétrèrent dans un bureau dont les panneaux de bois de rose luisaient d'un éclat doux à la lumière de la lampe.

Comme le comte fermait la porte, Charlotte prit soin de mettre le plus de distance possible entre Sydney et elle. De sombres pressentiments l'assaillaient. Elle ne pouvait se résoudre à le regarder bien qu'elle fût intensément consciente de sa présence.

— Voulez-vous vous asseoir, mademoiselle Miller, proposa lord Westcliff.

Charlotte secoua la tête, craignant de s'évanouir si elle faisait le moindre mouvement.

— Comme vous voudrez, murmura le comte avant de reporter son attention

sur lord Sydney. Commençons par les informations que j'ai reçues ce matin. Peu après votre arrivée, j'ai décidé d'entreprendre quelques recherches à votre sujet. Je nourrissais des soupçons, quoique très vagues.

L'air attentif mais détendu, lord Sydney s'enquit :

— Et quel est le résultat de votre enquête, monsieur ?

— Il n'y a pas de vicomte Sydney, déclara sans ambages Westcliff, et, ignorant l'exclamation stupéfaite de Charlotte, il poursuivit : La lignée s'est éteinte il y a à peu près vingt ans quand le véritable lord Sydney est mort sans descendance mâle pour reprendre le titre. Ce qui soulève une question : Qui diable êtes-vous ? Et que faites-vous ici ?

— Je suis Nick Gentry.

Bien que Charlotte n'ait jamais entendu ce nom, il paraissait visiblement familier à lord Westcliff.

— Je vois, fit-il. Ce qui explique la participation de sir Ross. Vous êtes en mission pour Bow Street, alors.

Charlotte étouffa un cri de surprise en découvrant que cet homme était un inspecteur de Bow Street. Tout le monde connaissait ce corps d'élite qui était appelé aussi bien à résoudre des meurtres qu'à servir de gardes du corps aux membres de la famille royale. Ils étaient réputés pour leur impitoyable efficacité et leur courage, et étaient célèbres jusque dans les plus hautes sphères de la société. « Je chasse », lui avait affirmé Gentry, se gardant de préciser que ses proies étaient des bipèdes.

— Pas toujours, répondit Gentry à la question de Westcliff. J'accepte parfois des missions privées. Il y a deux mois, continua-t-il en se tournant vers Charlotte, j'ai été engagé par lord Radnor pour retrouver sa fiancée, Charlotte Howard, qui s'était enfuie deux ans auparavant.

Charlotte resta clouée sur place tandis qu'une douleur brutale explosait dans sa poitrine. Elle voulut nier, mais ses lèvres se mirent à trembler, et un son inarticulé et strident sortit de sa bouche sans même qu'elle s'en rende compte. Elle ne s'aperçut pas non plus qu'elle traversait la pièce, et se retrouva en train de tenter de griffer Gentry au visage, tandis qu'un mélange de rage et de terreur la submergeait.

Elle entendit un juron, et un étau se referma autour de ses poignets, mais elle était incapable de se maîtriser. La sueur inondait son visage et les sanglots l'étouffaient tandis qu'elle se débattait avec l'énergie du désespoir.

— Arrêtez, Charlotte, gronda Gentry en lui donnant une secousse brutale. Calmez-vous… pour l'amour du ciel.

— Je ne retournerai pas là-bas, hoquetait-elle. Je vous tuerai avant. Seigneur, je vous déteste… je…

— Charlotte !

La voix froide et détachée du comte toucha ce qui lui restait de raison. Il glissa le bras autour de sa taille et l'écarta de Gentry.

— Cela suffit, lui chuchota-t-il à l'oreille en resserrant son étreinte. Il ne vous emmènera pas, Charlotte. Je vous le promets. Vous savez que je tiens toujours

parole. À présent, respirez profondément.

Il l'emmena jusqu'à un fauteuil et la força à s'asseoir, puis il s'accroupit près d'elle et la regarda droit dans les yeux.

— Là… Continuez à respirer.

Charlotte hocha la tête en tremblant, le visage sillonné de larmes.

— Ne le laissez pas s'approcher de moi, chuchota-t-elle.

Se relevant, Westcliff lança au détective un regard peu amène.

— Gardez vos distances, Gentry. Je me fiche éperdument de celui qui vous a payé pour faire cela. Vous êtes sur mes terres, et vous ne ferez rien sans mon consentement.

— Vous n'avez aucun droit légal sur elle, remarqua Gentry tranquillement. Vous ne pouvez la garder ici.

Westcliff haussa les épaules d'un air de défi. Puis il alla jusqu'au buffet et versa un peu de cognac dans un verre. Il revint vers Charlotte et la força à refermer les doigts autour du verre.

— Buvez, ordonna-t-il.

— Je ne… commença-t-elle.

— Buvez, la coupa-t-il d'un ton sans réplique. Jusqu'à la dernière goutte.

Elle s'exécuta en grimaçant, puis se mit à tousser, la poitrine en feu. La tête lui tournait, et elle leva des yeux noyés de larmes vers le comte. Il sortit un mouchoir de sa veste et le lui tendit. Elle s'essuya le visage et soupira.

— Merci, murmura-t-elle d'une voix enrouée.

Elle ne quittait pas Westcliff du regard, incapable qu'elle était de regarder Gentry.

Dire que c'était le premier homme qui l'avait embrassée… Elle se sentait si douloureusement trahie, si humiliée que c'en était intolérable.

— Bien, dit Westcliff d'un ton égal en prenant un siège près d'elle. La manière dont vous avez réagi devant les révélations de M. Gentry semble confirmer que vous êtes bien Charlotte Howard. Est-ce aussi exact, poursuivit-il après qu'elle eut acquiescé, que vous soyez fiancée à lord Radnor ?

Elle fixa le visage honnête de lord Westcliff et, rassurée, elle chercha les mots qui lui feraient comprendre sa situation. Sentant son agitation, il s'empara de sa main. Il émanait de lui une telle force tranquille que Charlotte finit par se calmer. Sa gentillesse à son égard la surprenait au plus haut point. Jusqu'à présent, jamais il ne lui avait manifesté ce genre d'attentions. En fait, il ne semblait même pas remarquer sa présence.

— Ce n'est pas moi qui l'ai choisi, commença-t-elle. Ce mariage a été arrangé quand j'étais enfant. Mes parents ont promis ma main à lord Radnor en échange de son soutien financier. J'ai essayé de toutes mes forces d'accepter la situation. Mais selon moi, Radnor ne jouit pas de toute sa raison. Il n'a caché à personne ses intentions. Il me considère comme une espèce d'animal qu'il veut dresser comme il l'entend. Je me contenterai de dire que je préférerais la mort à un tel mariage. Vous devez me croire. Jamais je n'aurais agi ainsi si…

— Je vous crois, assura-t-il en gardant sa main dans la sienne, puis il se

tourna vers Nick Gentry. Connaissant Mlle Miller depuis un certain temps, je suis persuadé que ses objections à son mariage avec Radnor sont valables.

— Elles le sont, admit Gentry.

Il était paresseusement appuyé contre le manteau de la cheminée. Les flammes jetaient des ombres rougeoyantes sur son visage.

— Radnor est un porc. Mais là n'est pas le problème. Ses parents ont accepté ce mariage. Et ils ont reçu de l'argent, beaucoup d'argent. Si je ne la lui rends pas, il enverra une bonne douzaine de types comme moi à ses trousses.

— Ils ne me trouveront pas, intervint Charlotte, osant croiser son regard pour la première fois. Je partirai à l'étranger. Je disparaîtrai…

— Vous vous faites des illusions, l'interrompit Gentry. Avez-vous l'intention de passer le reste de votre vie à fuir ? Il lancera quelqu'un d'autre à votre poursuite. Et puis un autre, et encore un autre. Vous n'aurez plus un seul instant de paix. Jamais vous n'irez assez vite, ni assez loin…

— Cela suffit, coupa le comte, remarquant qu'elle tremblait. Non, Charlotte n'ira pas à l'étranger, pas plus qu'elle ne continuera à fuir lord Radnor. Nous allons trouver une solution afin qu'elle puisse de nouveau mener une vie normale.

— Ah, oui ? fit Gentry en haussant un sourcil moqueur. Voilà qui promet d'être intéressant. Que proposez-vous, Westcliff ?

Le comte demeura un moment silencieux, réfléchissant à la question.

Charlotte gardait les yeux rivés sur Nick Gentry. Elle s'efforçait de juguler le flot d'émotions qui faisaient rage en elle, de se persuader qu'elle trouverait un moyen. Plutôt être damnée que de se laisser conduire chez Radnor telle une brebis à l'abattoir ! Gentry avait dû lire dans ses pensées, car une lueur d'admiration traversa son regard.

— À mon avis, vous n'avez que deux possibilités, fit-il d'une voix douce.

Sa voix trembla insensiblement lorsqu'elle demanda :

— Lesquelles ?

— Avec quelques encouragements, il y a de fortes chances pour que je vous laisse partir. Auquel cas, vous devrez continuer à vous cacher jusqu'à ce qu'il vous rattrape de nouveau. Ou alors… il existe un moyen de vous mettre définitivement hors de sa portée.

— Que voulez-vous dire ?

Lord Westcliff brisa le silence tendu qui s'était installé.

— Il songe au mariage. Une fois que vous serez mariée et légalement sous la protection d'un autre homme, Radnor cessera de vous poursuivre.

Charlotte baissa les yeux sur la forte main qui enveloppait toujours la sienne.

— Mais c'est impossible. Je ne connais aucun homme qui voudrait…

Elle se tut brusquement, envahie par l'amertume.

— C'est tout à fait possible, riposta le comte calmement.

Comme Charlotte fixait sur lui un regard interrogateur, Nick Gentry lança d'un ton sarcastique :

— Vous avez l'intention d'en faire votre comtesse, milord ?

Le visage du comte demeura indéchiffrable.

— Si c'est nécessaire.

Stupéfaite, Charlotte étreignit sa main un instant avant de la lâcher. C'était inconcevable qu'il fût prêt à faire un tel sacrifice. Sa gentillesse la réconciliait presque avec l'idée de faire un mariage sans amour. Tout était préférable à la perspective de devenir lady Radnor. Cependant, le comte était un homme bon et honorable, et elle ne voulait pas profiter ainsi de lui.

— Vous faites preuve d'une bonté rare, milord. Mais jamais je ne vous épouserai, car vous méritez mieux qu'un mariage de convenance. Ce serait vous demander un trop gros sacrifice.

— Ce serait loin d'être un sacrifice, répliqua-t-il avec flegme. Et c'est la solution idéale à votre dilemme.

Charlotte secoua la tête, puis fronça les sourcils tandis qu'une autre idée lui traversait l'esprit.

— Il existe une troisième possibilité.

— Laquelle ?

Un grand calme enveloppa Charlotte, comme si elle n'était plus partie prenante de cet échange, mais une simple spectatrice.

— Je ne peux pas m'avancer encore. Si cela ne vous ennuie pas, milord, je souhaiterais passer quelques instants seule avec M. Gentry.

CHAPITRE 5

Nick se doutait que Charlotte ne resterait pas passive en apprenant qu'il travaillait pour le compte de lord Radnor, mais la violence de sa réaction l'avait surpris. Maintenant qu'elle avait repris ses esprits, elle le fixait d'un regard désespérément calculateur qu'il ne comprenait que trop bien. Jamais il ne l'avait trouvée aussi belle.

Bien que lord Westcliff ne fût clairement pas d'accord avec la requête de Charlotte, il s'y plia d'un air désapprobateur.

— Je resterai dans la pièce voisine, déclara-t-il comme s'il craignait que Nick ne se jette sur elle dès qu'il aurait fermé la porte. Appelez-moi si vous avez besoin d'aide.

— Merci, milord, murmura Charlotte en lui adressant un sourire reconnaissant qui fit bouillir Nick de jalousie.

Il s'en était fallu de peu qu'il n'abatte son poing sur le visage aristocratique de lord Westcliff, surtout quand ce dernier avait saisi la main de Charlotte pour la réconforter. Jamais Nick ne s'était montré possessif, mais il ne supportait pas qu'un autre homme touche Charlotte. Quelque chose s'était produit… il avait perdu le contrôle de la situation et ne savait plus très bien comment le récupérer. Ce dont il était sûr, c'est qu'il avait besoin de Charlotte… sans elle, ce sentiment permanent d'insatisfaction ne le quitterait jamais.

Debout, près de la cheminée, il arborait un air détendu, en dépit de son poing crispé posé sur le manteau. Il maudissait silencieusement Westcliff pour le tour qu'avaient pris les événements. Il avait prévu d'avouer la vérité à Charlotte avec ménagement, en dosant ses révélations afin qu'elle ne s'affole pas. Mais Westcliff avait considérablement envenimé la situation, et elle était devenue hostile, à juste titre.

Elle tourna vers lui un visage pâle aux yeux rougis par les larmes. Son expression était cependant décidée, et elle le dévisagea avec une intensité qui le mit mal à l'aise, comme si elle cherchait à percer ses pensées.

— C'était de la comédie ? demanda-t-elle d'une voix calme.

Nick accusa le coup. Lui qui avait enduré des interrogatoires sans fin, et même la torture, fut complètement désarçonné par sa question.

— Je sais qu'il y en avait une bonne part, poursuivit-elle. Gagner ma confiance faisait partie de votre travail. Mais vous êtes allé un peu plus loin que nécessaire, ajouta-t-elle en s'approchant de lui avec une lenteur calculée. Pourquoi m'avoir dit tout cela, ce soir ?

Sapristi, il était incapable de répondre. Pire, il ne pouvait détourner les yeux alors qu'elle semblait lire en lui à livre ouvert.

— La vérité, monsieur Gentry, insista-t-elle. Si j'ai réussi à vous poser la question, vous devriez réussir à répondre. Pensiez-vous ce que vous disiez ?

Nick sentit la sueur perler à son front. Il essaya de repousser mentalement Charlotte, de nier sa présence. Sans succès.

— Oui, répondit-il d'une voix enrouée, et il se mordit la lèvre, décidé à ne pas ajouter un mot.

Cet aveu parut la soulager, et il se demanda bien pourquoi. Ayant enfin réussi à détacher les yeux de Charlotte, il regarda sans les voir les flammes qui dansaient dans la cheminée.

— À présent, vous pouvez peut-être m'expliquer quelle est la troisième possibilité ?

— J'ai besoin d'une protection contre lord Radnor, dit-elle sans détour. Peu d'hommes peuvent me l'offrir, mais je vous en crois capable.

C'était simplement une constatation… il n'y avait rien de particulièrement élogieux dans son ton. Mais le fait qu'elle reconnaisse ses talents emplit Nick de fierté.

— En effet, j'en suis capable.

— Eh bien, en échange de votre protection et de votre soutien financier, je suis prête à devenir votre maîtresse. Je signerai un contrat légal. Je pense que cela suffira à tenir lord Radnor à distance… et ainsi, je ne serai plus obligée de me cacher.

Sa maîtresse. Jamais Nick n'aurait imaginé qu'elle pût s'abaisser à ce point. Mais Charlotte semblait être quelqu'un de pragmatique, capable de passer outre à ses principes quand cela s'avérait nécessaire.

— Vous m'autoriserez à coucher avec vous en échange de ma protection et d'une compensation financière, dit-il, comme si le mot *maîtresse* nécessitait d'être défini, et il ajouta en la regardant d'un air prudent : Vous accepterez de vivre avec moi, de m'accompagner en public, malgré la honte que vous en éprouverez. C'est bien cela que vous me proposez.

— Oui, acquiesça-t-elle, rouge comme une pivoine, mais sans baisser les yeux.

Un désir brutal l'envahit. À l'idée qu'elle était prête à se donner à lui, il était pris de vertige. Sa maîtresse… cela ne lui suffisait pas. Il la voulait tout entière pour lui.

Il alla s'asseoir sur le canapé de cuir et étendit les jambes devant lui. Puis il la détailla de la tête aux pieds comme s'il évaluait une marchandise.

— Avant de prendre une décision, il me faut un échantillon de vos possibilités.

Elle se raidit.

— Je crois que vous avez déjà eu un large échantillon.

— Vous voulez parler de notre intermède dans les bois, ce soir ? interrogea-t-il d'une voix neutre alors que son cœur battait à tout rompre. Ce n'était rien, Charlotte. Je veux davantage que quelques innocents baisers. Prendre une maîtresse peut engager de gros frais… vous devez d'abord me prouver que vous en valez la peine.

Elle s'approcha lentement de lui, sa silhouette se découpait contre le feu. Elle savait qu'il jouait avec elle, mais elle n'avait pas encore bien compris quel était l'enjeu.

— Que voulez-vous de moi ?

Ce que Gemma lui avait donné. Pas davantage. Il voulait quelqu'un qui lui appartienne, qui se soucie de lui, qui ait besoin de lui en quelque sorte. Il ignorait si cela était possible… mais il était prêt à tout miser sur Charlotte. Elle était sa seule chance.

— Je vais vous montrer.

Nick l'attrapa par le poignet et la tira jusqu'à ce qu'elle bascule près de lui. Glissant la main derrière sa nuque, il se pencha sur elle et trouva son pouls du bout de la langue. En même temps, il lui prit la main et la posa sur son sexe dont il lui fit tâter les contours. Elle sursauta, et laissa échapper un hoquet de surprise, puis chavira contre son torse comme si toute force l'avait désertée. Doucement, il guida ses doigts sur toute la longueur de son érection.

Il lâcha une plainte sourde et tira sur son corsage, plein de reconnaissance pour celui qui avait conçu ce vêtement qui rendait le corps de la femme aussi accessible. La lueur des flammes enveloppait sa poitrine d'un halo doré. Les paupières closes, Charlotte se détourna. Nick l'attira sur ses genoux, tout contre le renflement dur de son bas-ventre. Ses doigts glissèrent sous l'un de ses seins nus, puis il baissa la tête et en saisit la pointe entre ses lèvres, la caressant jusqu'à ce qu'elle durcisse sous sa langue. Charlotte voulut le repousser, mais soudain, ses doigts agrippèrent les revers de sa veste et elle laissa échapper un gémissement. Galvanisé, il entreprit de tracer des cercles autour du petit bourgeon rose, la faisant se tortiller comme un chat.

Sans cesser de lui taquiner les seins, il insinua la main sous sa jupe et trouva facilement l'ourlet de son pantalon, puis les jarretières de coton qui retenaient ses bas. S'apercevant soudain de l'intrusion, Charlotte serra les cuisses, les joues en feu. Il la caressa à travers le tissu froissé, effleurant de sa paume ses hanches et son ventre, puis descendant lentement vers des endroits plus intimes.

— Non, murmura-t-elle, les yeux toujours clos.

Nick déposa une série de baisers sur sa gorge et le contour de son menton. Sa peau était si fine et satinée qu'elle en était presque translucide. Il aurait voulu l'embrasser de la tête aux pieds.

— Ce n'est pas ainsi que s'exprime une maîtresse, murmura-t-il. Reviendriez-vous sur votre proposition, Charlotte ?

Elle secoua la tête, incapable d'articuler un mot alors que sa main reposait sur

son bas-ventre.

— Dans ce cas, écartez les jambes.

Elle obéit en tremblant, la tête appuyée contre son bras. Il laissa courir ses doigts sur le fin tissu, allant et venant dans une caresse intime, jusqu'à ce qu'il devienne humide. Charlotte, le visage écarlate, les jambes raides, luttait désespérément pour rester immobile, ce qui excitait Nick au plus haut point.

— Cela suffit, hoqueta-t-elle.

Elle sentait le sexe de Nick palpiter contre sa cuisse.

— Vraiment ? chuchota-t-il en introduisant les doigts dans la fente de son pantalon. Je pense au contraire que vous en voulez davantage.

Elle tressaillit violemment quand il frôla sa toison.

— Douces petites boucles, souffla-t-il en lui mordillant l'oreille. De quelle couleur sont-elles, je me le demande ? Blondes comme vos cheveux ? Ou plus foncées ?

Choquée, Charlotte fixa sur lui un regard embrumé.

— Cela n'a pas d'importance, dit-il. Je le découvrirai moi-même… plus tard.

Il écarta doucement les replis soyeux de son intimité, et elle se cambra quand il effleura le point le plus sensible de son corps.

— Oh… oh, Seigneur…

— Chut, fit-il en suivant le contour de son oreille de la langue. Vous voulez que Westcliff nous entende ?

— Arrêtez ! ordonna-t-elle d'une voix mal assurée.

Mais rien n'aurait pu l'arrêter, à présent. Il la caressa adroitement, traçant des cercles autour du petit bourgeon en feu, et elle se souleva à la rencontre de sa main. Il continua à la torturer avec son pouce tandis qu'il introduisait le majeur dans les profondeurs accueillantes de sa chair.

Charlotte haletait, ses cuisses se serrèrent autour de sa main, et il sentit ses muscles se tétaniser tandis que tout son corps se tordait, cherchant instinctivement à se libérer de cette insupportable tension. Nick s'inclina de nouveau sur sa poitrine, dont les pointes roses se dressaient fièrement, et souffla sur l'une d'elles avant de la prendre dans sa bouche.

Charlotte se débattait sans parvenir à atteindre la jouissance, et un gémissement de frustration lui échappa. Nick retira lentement le doigt, et posa la main sur son ventre.

— Je m'occuperai de vous plus tard. Je vous le promets.

Elle gémit de nouveau en se cambrant désespérément. Il savait ce qu'elle voulait, et il mourait d'envie de le lui donner. L'odeur intime de Charlotte faillit le rendre fou et il éprouva l'envie irrésistible d'enfouir la tête entre ses cuisses…

Frissonnant, il se força à rabattre ses jupes. Westcliff attendait à côté, et ce n'était ni le moment ni l'endroit pour se laisser aller à la passion. Plus tard, il aurait tout le temps de faire l'amour à Charlotte. « Patience », se morigéna-t-il en respirant profondément.

Charlotte se glissa hors de ses bras et se rencogna à l'autre bout du canapé. Elle était superbement échevelée, le regard voilé, les joues rosies à la lueur du feu.

En tâtonnant, elle remonta son corsage sur sa poitrine.

Leurs regards se croisèrent. La honte habitait celui de Charlotte, tandis que celui de Nick était franchement calculateur. Il s'apprêtait à donner le coup de grâce.

— Je vous veux, annonça-t-il. Et je suis prêt à tout pour vous avoir. Mais faire de vous ma maîtresse ne me suffit pas. Je veux vous posséder d'une manière irrévocable… comme Radnor ou Westcliff l'auraient fait.

Comprenant ce que cela signifiait, Charlotte écarquilla les yeux de stupeur. Il lui fallut quelques secondes avant de retrouver l'usage de la parole.

— C'est un mariage que vous envisagez ? Quelle différence entre vous et lord Radnor ?

— Moi, je vous laisse le choix.

— Pourquoi vous enchaîner à vie ?

Nick n'était pas prêt à admettre la vérité devant elle.

— Parce que j'ai besoin d'une épouse, mentit-il. Et vous ferez aussi bien l'affaire qu'une autre.

Elle retint une exclamation indignée.

— À vous de choisir, reprit-il. Vous pouvez continuer à fuir, ou vous pouvez vous marier. Avec moi ou avec Radnor.

Elle lui adressa de nouveau l'un de ses regards pénétrants qui le hérissait. Une fois encore, il fut incapable de se détourner et elle parut lire en lui comme à livre ouvert.

— Avec vous, dit-elle avec raideur.

Il laissa échapper un imperceptible soupir de soulagement.

Charlotte se leva et remit de l'ordre dans ses vêtements. Puis elle se dirigea vers le buffet d'acajou et s'empara du carafon de cristal qui contenait un excellent cognac. Elle était étourdie et avait les jambes en coton. L'alcool était la dernière chose dont elle avait besoin. D'autant qu'elle était encore au service de lord Westcliff… Mais après les révélations stupéfiantes de la soirée, ce genre de distinctions s'estompait dans son esprit. Elle était encore sous le choc des deux propositions de mariage de la nuit.

Et les choses que Nick Gentry venait de lui faire… non, ne surtout pas y penser alors que son corps vibrait encore de ce honteux plaisir. Elle se versa un verre et en avala une généreuse rasade.

Gentry s'approcha et lui ôta le verre des mains.

— Dans une minute, vous serez complètement saoule.

— Quelle importance ? demanda-t-elle d'une voix sourde en le regardant finir le verre.

— Aucune, je suppose, dit-il, et comme elle vacillait devant lui, il posa le verre vide et la prit par la taille avec un sourire gentiment moqueur. Dieu sait qu'une femme qui vient d'accepter de m'épouser a bien besoin d'un remontant !

On frappa à la porte, et lord Westcliff entra. Son regard se posa sur le couple qu'ils formaient, debout l'un près de l'autre, et il fronça les sourcils d'un air perplexe.

Nick resserra son emprise sur la taille de Charlotte alors qu'elle essayait de s'écarter.

— Vous serez le premier à nous féliciter, annonça-t-il au comte en jouant les fiancés comblés. J'ai demandé sa main à Mlle Howard qui m'a fait l'honneur d'accepter.

Les yeux du comte s'étrécirent comme ils se posaient sur Charlotte.

— C'était donc cela la troisième possibilité ?

— En l'occurrence, oui, répondit-elle d'une voix mal assurée.

Elle savait que le comte ne comprenait pas pourquoi elle était prête à signer un pacte avec le diable. Elle lui retourna son regard, l'implorant silencieusement de ne pas lui demander une explication qu'elle serait incapable de lui fournir. Elle était fatiguée de se cacher et d'avoir peur. Nick Gentry lui avait offert un asile. Il était sans scrupule et sans pitié ; exactement le genre d'homme capable de tenir lord Radnor en échec. Mais cela n'aurait pas suffi pour la décider à accepter son offre de mariage. Un autre facteur avait fait pencher la balance en sa faveur : elle avait découvert qu'elle ne lui était pas indifférente en dépit de ses efforts pour le lui cacher. Et, en dehors de meilleurs arguments, elle-même désirait cet homme, ou du moins, l'homme qu'il avait prétendu être… celui qui l'avait regardée avec une intensité si désespérée devant le puits des Soupirs, celui qui l'avait embrassée dans la forêt en murmurant qu'il avait besoin d'elle.

Les sourcils froncés, le comte fit quelques pas dans leur direction.

— J'aimerais vous dire un mot, Charlotte.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Mais comme Gentry ne faisait pas mine de la lâcher, elle lui jeta un regard de défi et chuchota :

— Je ne vous ai pas encore épousé. Lâchez-moi !

Il s'exécuta. Charlotte s'approcha du comte qui la prit par le coude et l'entraîna dans un angle de la pièce. Il baissa les yeux sur elle, et la scruta un instant.

— Charlotte, dit-il doucement, vous ne pouvez prendre une décision pareille sans en savoir davantage sur l'homme que vous projetez d'épouser. Ne vous laissez pas abuser par le fait que Gentry est un inspecteur de Bow Street. Vous imaginez sans doute que sa profession implique un certain sens de l'honneur et même de l'héroïsme. Dans son cas, c'est tout le contraire. Il est et a toujours été le sujet d'une intense controverse.

— Comment cela ? s'enquit Charlotte en jetant un coup d'œil à la sombre silhouette de l'autre côté de la pièce.

Gentry buvait un autre cognac en feignant de s'intéresser aux livres dans la bibliothèque. Le pli maussade de sa bouche indiquait clairement qu'il n'ignorait pas la teneur des propos de Westcliff.

— Gentry n'est à Bow Street que depuis deux ou trois ans. Auparavant, c'était un roi de la pègre déguisé en détective privé. Il entretenait une infâme

corporation de voleurs et a été arrêté à de nombreuses reprises pour fraude, vol, recel et faux témoignage. Je peux vous garantir qu'il connaît tous les criminels dignes de ce nom en Angleterre. Malgré son apparente bonne conduite, nombreuses sont les personnes qui pensent qu'il trafique encore avec ses anciens amis du milieu. On ne peut pas lui faire confiance, Charlotte.

Bien que stupéfaite par ces révélations, elle s'efforça de rester impassible. Derrière l'épaule de Westcliff, elle apercevait Nick qui arpentait le bureau. Comment un homme qui n'avait pas trente ans pouvait-il avoir une telle carrière derrière lui ? Roi de la pègre, voleur… *Qui* était-il donc ?

— Mademoiselle Howard… Charlotte… murmura le comte, captant de nouveau son attention. Vous devez reconsidérer ma proposition. Je suis persuadé que cet arrangement nous serait profitable à tous deux. Je vous promets d'être un époux tendre, et que vous ne manquerez de rien…

— Milord, l'interrompit-elle avec ferveur, j'espère que vous ne considérerez pas mon refus autrement que comme une marque du grand respect que je vous porte. Vous êtes l'homme le plus honorable que j'aie jamais rencontré, et c'est pour cette raison que je refuse de vous imposer un mariage sans amour. Jamais l'idée de m'épouser ne vous aurait effleuré en d'autres circonstances, vous ne pouvez le nier. Et si je commettais l'injustice de vous épouser, nous le regretterions tous les deux, un jour ou l'autre. Nous sommes bien mieux assortis M. Gentry et moi dans la mesure où ni l'un ni l'autre ne considérons ce mariage autrement que comme une transaction… ou, plus exactement, un échange de services, se força-t-elle à terminer, les joues brûlantes.

— Vous n'êtes ni assez cynique ni assez endurcie pour tolérer un tel arrangement, rétorqua Westcliff, le visage sévère.

— Malheureusement, milord, étant promise à lord Radnor, je n'ai jamais nourri le moindre espoir de faire un mariage d'amour comme les autres jeunes filles.

— Vous méritez tout de même mieux que cela !

— Vous croyez ? Je n'en suis pas si sûre, murmura-t-elle avec un sourire triste.

Sur ces mots, elle tourna les talons, traversa la pièce et s'adressa à Gentry d'un ton brusque :

— Quand partons-nous ?

Il émergea de l'ombre, et elle lut dans ses yeux qu'il s'attendait à demi à ce qu'elle change d'avis après sa conversation avec Westcliff. Maintenant qu'elle réaffirmait son choix, il n'était plus question de revenir en arrière.

— Tout de suite, dit-il.

Charlotte ouvrit la bouche pour protester. Il ne lui laissait pas la moindre possibilité de dire au revoir à quiconque, ne serait-ce qu'à lady Westcliff. D'un autre côté, ce serait peut-être plus simple pour elle de disparaître sans devoir rien expliquer à personne.

— N'est-ce pas un peu dangereux de voyager la nuit ? demanda-t-elle, avant d'ajouter, ironique : Peu importe ! Si nous rencontrions un voleur de grand chemin,

je serais sans doute plus en sécurité avec lui qu'avec vous.

Un sourire inattendu éclaira le visage de Gentry.

— Vous avez sans doute raison.

L'intervention crispée de lord Westcliff balaya son amusement passager.

— Si je n'arrive pas à obtenir que Mlle Howard change d'avis, je voudrais au moins être certain que la cérémonie sera légale. Et j'exige la preuve que son avenir sera assuré.

Charlotte se rendit compte que ce genre de considérations ne lui étaient même pas venues à l'esprit. Combien pouvait bien gagner un inspecteur de Bow Street ? Avec les primes, il devait certainement avoir un salaire convenable. Elle n'en demandait pas davantage… une pièce ou deux dans un quartier sûr de Londres lui suffiraient amplement.

— Je veux bien être pendu si je dois justifier de ma capacité à assurer la vie matérielle de ma femme, déclara Gentry. Je peux vous promettre en tout cas qu'elle ne mourra pas de faim, et qu'elle aura un toit.

Le retour vers la capitale devrait prendre une douzaine d'heures. Ce qui signifiait qu'ils voyageraient toute la nuit et arriveraient en début d'après-midi. Charlotte était appuyée contre la banquette de velours brun du confortable véhicule. Quand ils démarrèrent, Gentry se pencha, prêt à éteindre les petites lampes à l'intérieur.

— Vous voulez dormir ? s'enquit-il. La nuit sera encore longue.

Charlotte secoua la tête. En dépit de sa lassitude, elle se savait trop énervée pour trouver le sommeil.

Haussant les épaules, Gentry laissa les bougies brûler. Il posa la jambe sur l'autre banquette avec une grimace. Vu sa taille, il devait se sentir un peu à l'étroit.

— Elle est à vous ? demanda-t-elle. Ou l'avez-vous louée pour renforcer votre supercherie.

— Elle est à moi, répliqua-t-il avec un sourire moqueur, comprenant soudain qu'elle parlait de la voiture.

— Je ne pensais pas qu'un homme qui gagne sa vie comme inspecteur puisse s'offrir une telle voiture.

Il jouait paresseusement avec la frange du rideau.

— Je voyage souvent pour mon travail, et j'aime le confort.

— Utilisez-vous régulièrement un nom d'emprunt pour vos enquêtes ?

— La plupart du temps, ce n'est pas nécessaire.

— Je me demande pourquoi vous n'avez pas choisi une meilleure couverture, déclara-t-elle. Lord Westcliff n'a pas mis longtemps à découvrir qu'il n'existait pas de vicomte Sydney.

Une étrange expression, à la fois amusée et ennuyée, se peignit sur son visage. Il semblait hésiter à lui révéler quelque secret. Finalement, il soupira et déclara :

— Westcliff s'est trompé. Il existe bien un vicomte Sydney. Ou du moins un légitime successeur au titre.

Charlotte le dévisagea d'un air sceptique.

— Qui est-ce ? Et si c'est vrai, pourquoi n'a-t-il pas revendiqué son titre ?

— Tout le monde ne souhaite pas être pair.

— Bien sûr que si ! D'autant qu'un pair n'a pas le choix. On l'est ou on ne l'est pas. Il n'est pas plus en mesure de nier sa naissance que de changer la couleur de ses yeux.

— Du diable s'il n'y parvient pas !

— Inutile de vous échauffer, riposta Charlotte. Et vous ne m'avez toujours pas dit qui est ce mystérieux vicomte ni où il se trouve, ce qui me laisse à penser que vous avez inventé toute cette histoire.

Gentry changea de position et s'agita, mal à l'aise, en évitant soigneusement son regard.

— C'est moi.

— *Comment ?* Vous voudriez me faire croire que vous êtes pair ? *Vous*, un criminel et un voleur, vous seriez vicomte ? Je ne vous crois pas un seul instant, dit-elle en secouant énergiquement la tête.

— Je me fiche éperdument que vous me croyiez ou non, répliqua Gentry sur un ton égal. D'autant que cela n'aura aucune incidence sur le futur, puisque je n'ai aucune intention de réclamer le titre.

Charlotte contempla son profil dur, l'air étonnée. Il semblait croire à cette histoire. Mais comment était-ce possible ? On ne commençait pas sa vie comme membre de l'aristocratie pour finir comme… le diable si elle savait ce qu'il était exactement. Elle ne put s'empêcher de le bombarder de questions.

— Vous êtes John, lord Sydney ? Le fils du vicomte Sydney qui est mort il y a vingt ans, apparemment sans héritier ? En avez-vous la preuve ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse confirmer ce que vous avancez ?

— Ma sœur, Sophia. Et son mari, sir Ross Cannon.

— Le magistrat ? L'ancien chef de Bow Street est votre *beau-frère* ?

Gentry hocha la tête. Charlotte était sidérée. Il ne mentait sans doute pas – c'était trop facile à vérifier. Mais cela semblait tellement insensé…

— J'avais environ sept ans, peut-être huit quand mes parents sont morts, commença-t-il d'un ton bourru. En dehors de moi, aucun cousin ne pouvait réclamer légitimement le titre ou les terres. Non qu'il y ait grand-chose à hériter, mon père avait des dettes et le domaine tombait en ruine. Sophia et moi avons traîné dans le village jusqu'à ce qu'une vague parente se charge d'elle. J'étais devenu une petite brute, et cette femme était plutôt réticente à me prendre sous son toit. Aussi, je me suis enfui à Londres et j'ai commencé à voler jusqu'à ce que je me retrouve emprisonné. Quand un autre garçon est mort en prison, je me suis fait passer pour lui pour être relâché plus rapidement.

— C'était lui le véritable Nick Gentry, c'est cela ?

— Oui.

— Et vous avez pris son identité et laissé croire à tout le monde que vous

étiez mort ?

Une nuance de défi passa dans son regard.

— Il n'avait plus besoin de son nom.

— Mais plus tard, vous avez certainement dû songer à reprendre votre vrai nom… et votre vraie place dans la société…

— J'ai exactement la place que je désire. Et Nick Gentry est devenu mon vrai nom, plus certainement qu'il n'a jamais été le sien. J'ai décidé de laisser Sydney reposer en paix, fit-il avec un sourire sardonique. Désolé pour cette perte de prestige, mais vous allez devenir Mme Nick Gentry, et personne en dehors de ma sœur et de son mari ne connaît la vérité. Est-ce clair ?

Charlotte acquiesça, le front plissé.

— Le prestige m'est bien égal. S'il en avait été autrement, j'aurais épousé lord Radnor.

— Alors cela vous est égal d'être la femme d'un roturier, fit Gentry sans la quitter des yeux. Un roturier aux moyens limités.

— J'ai l'habitude de vivre simplement. Ma famille est de bonne lignée, mais nous sommes pauvres.

Gentry étudia la pointe de ses bottines bien cirées.

— Lord Radnor est un sacré avare d'après ce que j'ai pu constater à Howard House.

Charlotte prit une brusque inspiration.

— Vous êtes allé chez moi ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Oui, je suis allé voir vos parents pour leur poser quelques questions. Ils savaient que j'étais à votre poursuite.

— Oh ! fit Charlotte avec consternation.

Elle n'ignorait pas que ses parents collaboreraient avec lord Radnor. Aussi cette nouvelle n'aurait-elle pas dû la surprendre. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir trahie. Sa gorge se serra et elle déglutit avec peine.

— Ils ont répondu avec précision à chacune de mes questions, poursuivit Gentry. J'ai vu vos poupées, vos livres préférés… je connais même votre pointure.

Se sentant soudain terriblement vulnérable, Charlotte referma les bras autour d'elle.

— Cela paraît si étrange que vous ayez rencontré ma famille quand cela fait deux ans que je ne l'ai pas vue moi-même. Comment vont mes frères et sœurs ? Et Ellie ?

— Celle qui a seize ans ? Calme. Joli visage. En bonne santé, on dirait.

— Seize ans, murmura-t-elle, songeuse, avant de secouer la tête. Quand mes parents parlaient de moi, semblaient-ils…

— Quoi ?

— Avaient-ils l'air de me détester ? demanda-t-elle distraitement. Je me suis si souvent demandé…

— Non, ils ne vous détestent pas, la rassura-t-il, et sa voix se fit étrangement douce quand il ajouta : C'est leur avenir qui est en jeu, et ils semblent croire

sincèrement que ce mariage vous serait profitable.

— Ils n'ont jamais compris qui était réellement cet homme.

— Ils ne le veulent surtout pas. Ils ont profité bien davantage de lui en se voilant la face.

Charlotte fut tentée de le rabrouer alors qu'elle-même avait pensé exactement la même chose des milliers de fois.

— Ils avaient besoin de l'argent de lord Radnor, conclut-elle d'un ton morne. Ils ont des goûts de luxe.

— C'est comme cela que votre père a perdu sa fortune ? En vivant au-dessus de ses moyens ?

— Je ne pense pas qu'il ait jamais eu de fortune. Mais mes parents n'ont jamais pu s'empêcher de dépenser. Quand j'étais petite, nous avions toujours ce qu'il y avait de mieux. Et quand il n'y a plus eu d'argent, nous avons failli littéralement crever de faim, jusqu'à ce que lord Radnor intervienne, dit-elle en se frottant les tempes, prise d'une brusque migraine. On pourrait aisément me rétorquer que j'ai bénéficié de son intérêt. Grâce à lui, j'ai fréquenté les meilleures écoles. Il achetait mes vêtements et m'a même fourni une domestique. Il voulait faire de moi une lady. Au début, je lui étais presque reconnaissante du soin qu'il prenait de moi.

— Mais la situation s'est compliquée, murmura Gentry.

Elle acquiesça.

— Il me traitait comme un animal de compagnie. Il décidait de mes lectures, de ma nourriture. Il donnait des instructions pour que mon bain soit glacé, car il était convaincu que c'était meilleur pour la santé. Il me mettait au régime quand il trouvait que j'avais besoin de maigrir. Je devais lui écrire chaque jour et lui décrire mes progrès dans les matières qu'il désirait que j'étudie. Il y avait des règles pour chaque chose… Je ne devais pas parler tant que je n'étais pas prête à exprimer mes pensées d'une manière claire. Je ne devais jamais donner mon opinion. Si je m'agitais sur ma chaise, on m'attachait les mains au dossier.

Elle poussa un soupir.

— Lord Radnor voulait me transformer en quelqu'un d'autre. Je n'arrivais pas à imaginer ce que cela pourrait être de vivre auprès de lui comme sa femme, ni ce qui arriverait quand il s'apercevrait enfin que je n'atteindrais jamais le niveau de perfection qu'il attendait de moi.

Perdue dans ses sombres souvenirs, Charlotte se triturait les doigts et parlait sans bien se rendre compte de ce qu'elle révélait.

— Comme je détestais revenir à la maison pour les vacances ! Il était toujours là à m'attendre. Il me laissait à peine le temps de voir mes frères et sœurs avant de m'emmener et…

Elle se tut brusquement. Elle était sur le point de lui confier le secret qui avait mis ses parents hors d'eux lorsqu'elle avait essayé de leur en parler. Pendant des années, la colère avait couvé comme un feu, au plus profond d'elle-même. Sans un mot, ils lui avaient fait comprendre que la survie de la famille dépendait de son silence. Refoulant les mots défendus, Charlotte ferma les yeux.

— Il vous emmenait et… répéta vivement Gentry.

Elle secoua la tête.

— Cela n'a plus d'importance, à présent.

— Dites-le-moi tout de même, insista-t-il d'une voix douce. Je vous assure que rien ne peut me choquer.

Charlotte le regarda avec circonspection, comprenant qu'il disait la vérité. Avec tout ce qu'il avait vu, entendu et fait lui-même, plus rien n'était en mesure de lui inspirer du dégoût.

— Allez, murmura-t-il d'une voix encourageante.

Et Charlotte se surprit à lui raconter ce que personne n'avait jamais voulu entendre.

— Chaque fois que je rentrais à la maison, je devais l'accompagner dans une chambre, lui parler de l'école et répondre à ses questions sur mes études et mes amies et…

Elle s'interrompit soudain incapable de poursuivre, mais le visage impénétrable de Gentry et son absence de réaction l'aidèrent à continuer.

— Il me faisait asseoir sur ses genoux pendant qu'il parlait. Il me touchait la poitrine et sous mes jupes… c'était répugnant de le laisser… mais je ne pouvais pas l'arrêter, et mes parents… ajouta-t-elle, et elle eut un haussement d'épaules impuissant. Ils refusaient de m'écouter quand j'essayais de leur raconter. Cela a duré des années. Ma mère m'a giflée, une fois, en rétorquant que j'appartenais à lord Radnor et que, de toute façon, je serais bientôt sa femme. Il fallait le laisser faire ce qu'il voulait. L'avenir de la famille dépendait de son bon plaisir. C'est alors que je me suis enfuie, et que je les ai abandonnés à leur sort, termina-t-elle, une note de honte dans la voix.

Gentry parla avec précaution comme s'il s'adressait à une petite fille et non à une jeune fille de vingt ans :

— A-t-il été plus loin que vous toucher, Charlotte ?

Elle le fixa sans comprendre.

Il inclina légèrement la tête, et précisa d'une voix douce :

— Avez-vous ou a-t-il ressenti un orgasme quand vous étiez assise sur ses genoux ?

Elle s'empourpra en comprenant à quoi il faisait allusion… ce mystérieux plaisir que certaines filles avaient décrit avec de vilains rires. Un plaisir physique qu'elle n'aurait certainement jamais pu ressentir avec lord Radnor.

— Je ne le pense pas.

— Croyez-moi, vous le sauriez si l'un de vous l'avait éprouvé !

Charlotte songea à la façon dont Nick l'avait touchée, et du feu qui l'avait envahie… de son corps qui se tordait sous ses caresses et de cet agréable et pénible sentiment de frustration… Était-ce cela l'orgasme ou y avait-il autre chose ? Elle n'osa demander à son compagnon de crainte qu'il ne se moque d'elle.

Le balancement régulier de la voiture la berçait, et elle étouffa un bâillement derrière sa main.

— Vous devriez vous reposer, suggéra Gentry.

Charlotte secoua la tête, peu disposée à s'abandonner au sommeil sous ses yeux. Elle chercha un nouveau sujet de conversation.

— Comment êtes-vous devenu inspecteur à Bow Street ? Je ne peux pas croire que vous ayez choisi cette profession de votre plein gré.

Un rire roula dans sa gorge.

— Oh, j'étais plutôt volontaire vu l'alternative proposée. J'ai conclu un marché avec mon beau-frère, sir Ross, il y a trois ans. À cette époque, il dirigeait Bow Street, et il avait en sa possession des preuves qui auraient pu m'envoyer danser dans le vent s'il les avait présentées devant une cour.

— Danser dans le vent, répéta Charlotte, étonnée par cette expression.

— Être pendu. Danser au bout d'une corde. Croyez-moi, j'aurais dû l'être pour certains délits que j'ai commis au cours de ma carrière dans la pègre, déclara Gentry qui marqua une pause pour observer l'effet produit par ses révélations, et sourit en notant combien elle était mal à l'aise. Afin de ne pas être contraint de faire exécuter le propre frère de sa femme, poursuivit-il, sir Ross a proposé d'enterrer ces maudites preuves si je doublais mes anciens associés et devenais inspecteur.

— Pendant combien de temps ?

— Indéfiniment. Évidemment, j'ai accepté. Je n'éprouvais aucune loyauté envers mes anciens compagnons, et je n'avais pas envie de me balancer au bout d'une corde.

— Pourquoi sir Ross voulait-il faire de vous un inspecteur ?

— Il avait l'impression erronée que quelques années de service feraient de moi un autre homme, expliqua-t-il avec un large sourire. Ce qui n'est pas encore le cas.

— N'est-ce pas un peu risqué de poursuivre les gens que vous avez trahis dans tous ces endroits mal famés ?

— Plus d'un voudrait ma tête sur un plateau, reconnut-il avec une téméraire assurance. En fait, vous n'aurez sans doute pas à supporter longtemps ma présence. Tous ceux qui me connaissent s'accordent sur le fait que je mourrai jeune.

— Je n'aurai probablement pas cette chance, se lamenta-t-elle non sans ironie. Mais je peux toujours espérer !

Aussitôt submergée par la honte, elle se reprit :

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû dire une chose pareille.

— Cela n'a aucune importance, fit-il avec le plus grand calme. J'ai entendu des choses bien pires, et souvent avec moins de motifs que vous n'en avez.

— Je vous crois volontiers, répliqua-t-elle, lui arrachant un rire.

— Je vais souffler les bougies, annonça-t-il. Il faut que je me repose quand j'en ai la possibilité. La journée de demain promet d'être chargée.

Curieusement, le silence qui suivit fut loin d'être désagréable. Charlotte se carra dans l'angle de la banquette, épuisée et encore sous le choc du cours inattendu qu'avait pris sa vie. Elle sombra bientôt dans un sommeil agité, se débattant contre les coussins pour trouver une position plus confortable. Soudain, des bras l'étreignirent, une main retira les quelques épingles qui retenaient encore

sa coiffure. Une odeur virile l'enveloppa, faite d'un mélange de savon à raser et de lotion de toilette.

Comprenant qu'elle reposait contre le torse de Gentry, elle le repoussa faiblement.

— Dormez, chuchota-t-il en caressant ses boucles éparses.

Malgré la fatigue et les raisons qu'elle avait, étant donné les circonstances, de rester bien au chaud contre lui, elle se libéra de son étreinte. Il n'essaya pas de la retenir. Ses yeux brillaient dans l'ombre.

— Je ne suis pas votre ennemi, Charlotte.

— Êtes-vous mon ami ? riposta-t-elle. Vous ne vous êtes pas conduit comme tel jusqu'à maintenant.

— Je ne vous ai jamais forcée à faire quoi que ce soit contre votre gré.

— Si vous n'étiez pas venu me chercher, je serais encore à Stony Cross Park… heureuse et…

— Vous n'étiez pas heureuse, là-bas. Je parie que vous ne l'avez jamais été depuis que vous avez rencontré lord Radnor.

Oh, comme elle aurait voulu pouvoir le contredire ! Mais cela ne rimait à rien de mentir quand l'évidence crevait les yeux.

— Vous aurez une vie beaucoup plus agréable avec moi, poursuivit Gentry. Vous ne serez plus au service de personne. Vous pourrez faire ce que vous voudrez, et vous n'aurez plus à craindre lord Radnor.

— Et en échange, vous me demanderez juste de coucher avec vous, marmonna-t-elle.

Un sourire incurva ses lèvres.

— Il se pourrait qu'un jour, ce soit la partie de notre marché que vous préférerez.

CHAPITRE 6

Quand Charlotte émergea de sa torpeur, le jour filtrait entre les rideaux. Les yeux bouffis, les cheveux en désordre, elle jeta un coup d'œil à son futur mari, qui semblait remarquablement alerte en dépit de ses vêtements froissés.

— Je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil, déclara-t-il comme s'il lisait dans ses pensées.

Il s'empara de sa main et y déposa ses épingles à cheveux. Les doigts de Charlotte se refermèrent sur les bouts de fer qui avaient gardé la chaleur de sa peau. Avec l'efficacité due à une longue expérience, elle entreprit de tresser puis d'enrouler ses cheveux en chignon.

Tirant les rideaux, Gentry regarda par la fenêtre. Un rayon de soleil le frappa en plein visage, et ses yeux prirent une teinte absolument stupéfiante. Même enfermé dans cette voiture, Charlotte sentait combien il était dans son élément ici, sa familiarité avec la ville, l'intrépidité qui lui permettait de s'aventurer dans n'importe quel bas-fond sans la moindre hésitation.

S'il appartenait vraiment à la pairie, songea-t-elle, il avait été bien inspiré de rejeter son héritage et de « laisser Sydney reposer en paix » selon son expression. Jamais il n'aurait pu se plier aux règles de la bonne société.

— À en croire lord Westcliff, vous étiez à la tête d'une bande de voleurs, commença-t-elle, et aussi…

— Je regrette de vous décevoir, mais je n'ai jamais été le personnage important que la rumeur assure, l'interrompit Gentry. Quelques malheureux chroniqueurs ont fait de leur mieux pour me dépeindre sous les traits d'Attila. Non que je sois innocent, bien entendu. J'ai mené un sacré paquet d'opérations de contrebande. Et même si mes méthodes n'étaient pas très orthodoxes, je coinçais plus de malfrats qu'aucun des inspecteurs de Cannon.

— Je ne comprends pas comment vous pouviez à la fois diriger des voleurs et des contrebandiers, et en livrer à la justice.

— J'avais des espions et des informateurs un peu partout à Londres et aux alentours. Je pouvais fournir des preuves sur n'importe qui, de Gin Alley à Dead Mans Lane. Et je n'hésitais pas à livrer ceux qui se mettaient en travers de mon chemin et à empocher la prime. Comme inspecteur, j'ai trouvé la chasse au voleur

un peu plus difficile, dans la mesure où le chef insiste pour que j'applique ses méthodes. Mais je suis quand même le meilleur de ses hommes.

— Rien que cela !

— Oh, je n'ai jamais été un champion de la fausse modestie ! Et il se trouve que c'est la vérité.

— Je n'en doute pas. Vous avez réussi à me retrouver, alors qu'en deux ans aucun des hommes de Radnor n'y était parvenu.

Il la dévisageait avec une troublante intensité.

— Plus je découvrais de choses sur vous, plus vous excitiez ma curiosité, expliqua-t-il. Je voulais savoir quel genre de fille avait eu le courage de se faire une autre vie sans l'aide de personne ?

— Le courage, répéta-t-elle d'un air dubitatif. C'est étrange que vous parliez de courage quand j'ai toujours considéré qu'il s'agissait de lâcheté.

Il s'apprêtait à répondre quand la voiture vira brusquement pour s'engager dans une rue bordée d'arbres. Avec ses maisons de brique de trois étages et ses jardins en façade, l'atmosphère presque pastorale de ce quartier offrait un étonnant contraste avec la ville bourdonnante d'activité à deux pas.

— Betterton, annonça Gentry. Bow Street est au sud et Covent Garden juste de l'autre côté.

— Y a-t-il un marché où l'on peut se rendre à pied ? s'enquit Charlotte, savourant à l'avance la perspective de découvrir son nouvel environnement.

— Oui, mais vous n'irez nulle part sans moi.

— J'ai l'habitude de sortir tous les matins, insista-t-elle, inquiète à l'idée de se voir supprimer ce plaisir qui lui était nécessaire.

— Je viendrai avec vous, dans ce cas. Ou bien un valet vous accompagnera. Mais je ne laisserai pas ma femme se promener seule.

Ma femme. Ces deux mots lui coupèrent le souffle. D'un coup, l'idée de l'épouser… d'accepter son autorité devint bien réelle, alors qu'elle était demeurée abstraite jusqu'à présent. Gentry lui-même semblait surpris, car il regarda soudain par la fenêtre, le front soucieux.

La voiture s'arrêta devant une maison de style géorgien, ornée de colonnes doriques blanches. Des portes vitrées ouvraient sur une entrée dotée d'un dôme. L'élégante résidence dépassait de si loin ses espérances qu'elle la fixa avec une expression de muette surprise.

Nick sortit le premier du véhicule, puis l'aida à descendre tandis qu'un valet grimpait en toute hâte les marches du perron pour prévenir les domestiques que le maître était de retour.

Courbatue, Charlotte accepta le bras de Gentry, et ils se dirigèrent ensemble vers la porte. La gouvernante les accueillit. C'était une femme rondelette entre deux âges, le cheveu argenté et le regard bienveillant.

— Madame Trench, déclara Gentry avec une lueur espiègle dans les yeux, comme vous pouvez le voir, j'ai une invitée. Elle s'appelle Mlle Howard. Je vous conseille de la traiter avec beaucoup d'égards, car elle vient juste de me convaincre de l'épouser.

Comprenant qu'il lui faisait porter la responsabilité de la situation, Charlotte lui décocha un coup d'œil furieux, auquel il répondit par un grand sourire.

Mme Trench ne put dissimuler son étonnement.

— Certainement, monsieur. Bienvenue, mademoiselle Howard. Et toutes mes félicitations ! ajouta-t-elle avec une petite révérence.

Charlotte la remercia d'un soutire. Puis elle glissa un regard prudent à Gentry, car elle ignorait comment se comporter avec lui devant les domestiques. Ils seraient tous rapidement au courant de la nature de leur mariage, aussi était-il sans doute inutile de feindre le moindre sentiment pour lui.

— Installez Mlle Howard dans une chambre et demandez au cuisinier de lui préparer quelque chose à manger, dit-il à Mme Trench.

— Désirez-vous prendre quelque chose, vous aussi, monsieur ?

Il secoua la tête.

— Je repars tout de suite. J'ai des affaires à régler.

— Bien, monsieur, fit la gouvernante en tournant les talons prestement pour aller exécuter ses ordres.

Baissant les yeux sur Charlotte, Nick repoussa une mèche de cheveux qui s'était échappée de son chignon.

— Je ne serais pas absent longtemps. Vous êtes en sécurité ici, et les domestiques sont à votre service.

Imaginait-il que son absence la chagrinerait ? Étonnée par tant de sollicitude, elle hocha la tête.

— Dites à Mme Trench de vous montrer la maison, reprit-il. Bien entendu, je vous laisse libre d'apporter tous les changements qui vous sembleront nécessaires, ajouta-t-il après une brève hésitation.

— Je suis sûre qu'elle me conviendra telle quelle.

La maison était agencée avec un goût très sûr. L'entrée était dallée de marbre à motif géométrique, et les doubles portes ouvraient sur un salon bas de plafond, aux murs tapissés de vert pâle et ornés de quelques beaux tableaux. L'ameublement était à la fois confortable et élégant.

— Qui s'est occupé de la décoration ? Certainement pas vous, déclara-t-elle, ce qui lui arracha un sourire.

— C'est ma sœur, Sophia. Je ne voulais pas qu'elle se donne cette peine, mais elle était d'un avis différent.

— Le fait qu'elle vienne chez vous a dû alimenter les commérages.

— Elle amenait toujours sir Ross avec elle, déclara-t-il avec une grimace qui indiquait combien il appréciait peu ces visites. Ils ont aussi pris sur eux d'engager les domestiques, car ils n'étaient pas spécialement heureux de mes trouvailles. Ils n'aimaient pas du tout Peau d'Âne et Baisie Bess, par exemple.

— Pourquoi Baisie ?

— Cela vient du verbe baiser, expliqua-t-il, et comme elle ne comprenait toujours pas, il ajouta : avoir des relations sexuelles.

Elle afficha une expression désapprobatrice.

— Quelles pouvaient bien être ses attributions dans cette maison ? Non, ne

me dites rien ! Je préfère ne pas savoir, jeta-t-elle, furieuse devant son amusement. Combien avez-vous donc de domestiques ?

— Huit avec Mme Trench.

— Et vous vouliez me faire croire que vous aviez peu de moyens.

— Comparés à lord Westcliff, c'est exact. Mais je suis en mesure de vous faire vivre sur un pied confortable.

— Les autres inspecteurs vivent-ils de cette manière ?

La question lui arracha un rire.

— Certains. En plus de leur travail à Bow Street, la plupart ont des contrats privés. Il leur serait impossible de se contenter du salaire que leur alloue le gouvernement.

— Des contrats du genre de celui de lord Radnor ? demanda Charlotte, et le simple fait de prononcer son nom lui noua l'estomac. Vous a-t-il déjà payé ? Qu'allez-vous faire de l'argent ?

— Je vais le lui rendre.

— Que va-t-il se passer pour ma famille ? murmura-t-elle. Peut-on faire quelque chose pour eux ? Lord Radnor va leur retirer son soutien…

— J'y ai déjà réfléchi. J'ai l'intention de les prendre en charge, bien entendu.

Charlotte osait à peine y croire. Une famille entière, c'était beaucoup pour un seul homme.

— Merci, parvint-elle à articuler, car la surprise ajoutée au soulagement lui avait coupé le souffle. C'est très gentil de votre part.

— Je peux être très gentil, répliqua-t-il, si on sait me prendre.

Charlotte resta immobile tandis qu'il suivait le contour de son oreille du doigt, puis caressait le creux juste derrière. Un flot de chaleur lui monta au visage… une caresse si innocente, et cependant si précise. Il s'inclina pour l'embrasser, mais elle détourna le visage. Il pouvait tout obtenir d'elle, excepté cela. Selon elle, un baiser avait un sens qui allait au-delà du physique, et elle ne voulait pas lui donner cette part d'elle-même.

Elle sentit le sourire de Gentry quand ses lèvres frôlèrent sa joue. Une fois de plus, il se montra d'une incroyable perspicacité.

— Que puis-je faire pour gagner un baiser ?

— Rien.

Il suivit le contour de sa joue des lèvres.

— Nous trouverons bien un moyen d'y remédier.

Sinistres et en mauvais état, sentant la sueur, les produits d'entretien et la paperasse, les bureaux de Bow Street n'avaient rien d'engageant. Et cependant, Nick s'y sentait chez lui, sans doute parce qu'il en connaissait les moindres recoins. Un visiteur extérieur aurait eu du mal à croire que ces petits bâtiments sans prétention – les n° 3 et 4 de la rue – étaient le centre des enquêtes criminelles d'Angleterre. C'était là que sir Grant Morgan rendait la justice et dirigeait une

équipe de huit inspecteurs.

Souriant et détendu, Nick répondait aux salutations des employés et des agents de police qu'il croisait sur son chemin. Les gens de Bow Street n'avaient pas mis longtemps à apprécier ses points forts, entre autres sa volonté de se rendre dans les taudis et les bars mal famés où personne n'osait s'aventurer. N'ayant pas de charge de famille, il choisissait toujours les missions les plus dangereuses et ne manifestait jamais d'exigences particulières. En fait, par une bizarrerie de son caractère que Nick lui-même ne comprenait pas, il avait besoin d'une dose régulière de risque, le danger était comme une drogue pour lui. Et deux mois à ne faire que des recherches l'avaient rempli d'une énergie brute qu'il avait du mal à contenir.

Il s'arrêta devant le bureau de Morgan et lança un coup d'œil interrogateur au secrétaire, Vickery, qui lui répondit d'un signe de tête encourageant.

— Sir Grant ne s'est pas encore rendu à la séance du matin, monsieur Gentry. Je suis sûr qu'il serait heureux de vous voir.

Nick frappa à la porte et la voix rocailleuse de Morgan l'invita à entrer.

Aussi imposant que soit le bureau d'acajou, il ressemblait à un meuble d'enfant comparé à la silhouette gigantesque de l'homme assis derrière. Sir Grant Morgan était impressionnant – il mesurait bien dix centimètres de plus que Nick qui ne faisait pourtant pas pitié avec son mètre quatre-vingt-trois. Bien qu'il approchât de la quarantaine, aucun fil d'argent ne striait ses cheveux noirs coupés court, et il émanait de lui la même vitalité que lorsqu'il faisait partie du corps des inspecteurs. Imbattable à son époque, il s'était retrouvé le héros d'une série de romans populaires, ce qui avait assis sa réputation à jamais. Avant Morgan, le gouvernement et le public considéraient les activités de Bow Street avec cette suspicion innée qu'ont les Britanniques envers toute organisation chargée de faire respecter la loi.

Nick avait été soulagé lorsque sir Ross avait choisi Morgan comme successeur. Intelligent et autodidacte, ce dernier avait fait son chemin tout seul, commençant dans la patrouille à pied avant de gravir un à un les échelons jusqu'à la direction. Aussi Nick le respectait-il. Il aimait aussi son honnêteté sans détour et la façon carrée dont il réglait les problèmes.

Morgan dirigeait Bow Street d'une main de fer. On ne lui connaissait qu'une faiblesse : son épouse. Menue, ravissante, sa seule présence lui tirait des ronronnements de chaton. À chacun de ses passages au bureau, elle laissait derrière elle un sillage parfumé et une expression béate sur le visage de son mari. L'indulgence que sir Grant manifestait envers sa femme amusait Nick, et il était bien décidé à éviter un tel piège. Aucune femme ne le mènerait par le bout du nez. Que Morgan et sir Ross se conduisent comme des imbéciles, si ça leur chantait… Lui était plus malin qu'eux !

— Content de vous revoir, lança Morgan en posant sur lui un regard acéré. Asseyez-vous. J'imagine que si vous êtes là, c'est que vous en avez terminé avec lord Radnor ?

Nick prit place devant le bureau.

— En effet. J'ai retrouvé Mlle Howard dans le Hampshire. Elle travaillait comme demoiselle de compagnie auprès de la comtesse douairière de Westcliff.

— Je connais lord Westcliff, remarqua Morgan. Un homme d'honneur, et plein de bon sens – sans doute le seul pair en Angleterre à ne pas confondre modernité et vulgarité.

Pour Morgan ce commentaire équivalait à un vif éloge. Nick fit entendre un grognement diplomatique, n'ayant aucun désir de discuter des nombreuses qualités de Westcliff.

— Après-demain, je serai prêt pour une nouvelle mission, dit-il. J'ai juste une dernière chose à régler.

Nick s'attendait à ce que Morgan soit content d'apprendre qu'après deux mois d'absence, il était prêt à reprendre le collier, mais à sa grande surprise, le magistrat resta impassible.

— Je vais voir ce que je peux vous trouver… Dans l'intervalle…

— Pardon ?

Nick le fixa d'un regard soupçonneux. Morgan n'avait jamais manifesté une telle réserve. Il y avait *toujours* du pain sur la planche… à moins que la pègre de Londres n'ait décidé de prendre congé en même temps que Nick.

Avec l'air de quelqu'un qui meurt d'envie de discuter d'un sujet explosif, mais n'en a pas la permission, Morgan déclara à brûle-pourpoint :

— Il faut que vous alliez voir sir Ross. Il a quelque chose à vous dire.

Le tour que prenaient les choses ne plaisait pas du tout à Nick. Il fronça les sourcils.

— Que diable veut-il donc ?

Étant l'un des rares à connaître le passé de Nick, Morgan était au courant du contrat qu'il avait passé trois ans auparavant avec son beau-frère.

— Il vous le dira lui-même, répliqua Morgan. En attendant, je ne peux vous confier aucune mission.

— Qu'ai-je encore fait ? marmonna Nick.

Craignant qu'on ne lui impose quelque punition, il se remémora rapidement ses faits et gestes des derniers mois, sans rien trouver de vraiment répréhensible, hormis quelques petites infractions assez banales.

Une lueur d'amusement brilla dans les yeux de Morgan.

— À ma connaissance, vous n'avez rien fait de répréhensible, Gentry. J'ai dans l'idée que sir Ross voudrait vous entretenir au sujet de votre intervention lors de l'incendie de la maison Barthas.

Nick fit une grimace. Deux mois plus tôt, juste avant d'accepter la proposition de lord Radnor, on l'avait envoyé dans un quartier chic, près de Covent Garden. Le feu avait pris dans la maison d'un riche marchand de vins, Nathaniel Barthas. Premier inspecteur à arriver sur les lieux, les badauds l'avaient informé qu'aucun membre de la famille n'était encore sorti.

Sans réfléchir, Nick s'était rué dans le brasier. Il avait découvert Barthas et sa femme au premier étage, suffoquant à cause de la fumée, et leurs trois enfants qui pleuraient dans la pièce voisine. Après avoir réussi à convaincre le couple de le

suivre, il les avait entraînés hors de la maison, un enfant sous chaque bras et le troisième sur le dos. À peine quelques minutes plus tard, le toit s'effondrait.

À sa grande contrariété, le *Times* avait publié un compte rendu extravagant, faisant de lui une sorte de héros. Les autres inspecteurs s'en étaient donné à cœur joie. Ils arboraient une expression moqueuse et poussaient des cris d'admiration chaque fois qu'il arrivait au bureau. Pour échapper à cette situation, Nick avait demandé un congé temporaire que Morgan lui avait accordé sans hésitation. Dieu merci, les gens avaient la mémoire courte. Et durant ses huit semaines d'absence, tout le monde avait oublié l'affaire.

— Ce damné incendie n'est plus d'actualité, observa-t-il avec brusquerie.

— Sir Ross n'a pas l'air de cet avis.

Nick secoua la tête, l'air ennuyé.

— J'aurais dû avoir le bon sens de rester dehors.

— Mais vous ne l'avez pas eu, riposta Morgan. Vous êtes entré au péril de votre vie. Et grâce à vous, cinq personnes ont été sauvées. Dites-moi, Gentry, auriez-vous agi ainsi il y a trois ans ?

Nick demeura impassible bien que la question l'étonnât. Il n'eut aucun mal à y répondre… non. Il n'aurait même pas vu la raison de prendre un tel risque, alors qu'il n'y avait aucun bénéfice à en tirer. Il n'aurait pas fait un geste pour les sauver. Certes, il aurait ressenti une certaine gêne durant quelque temps, mais il aurait trouvé bien vite le moyen de chasser cet incident de son esprit. Il avait changé d'une manière inexplicable. Cette constatation le mit mal à l'aise.

— Qui sait ? grommela-t-il avec un haussement d'épaules. Et qu'est-ce que cela peut bien faire à sir Ross ? S'il me convoque pour me congratuler…

— C'est plus que cela.

Nick se renfrogna.

— Si vous ne pouvez ni m'expliquer la situation, ni me donner du travail, je ne vais pas perdre mon temps ici.

— Je ne vous retiens pas, déclara le magistrat d'un ton égal. Bonsoir, Gentry.

Nick se dirigea vers la porte, puis s'arrêta comme s'il se souvenait brusquement de quelque chose et se retourna vers Morgan.

— Avant de partir, j'aimerais vous demander un service. Pourriez-vous utiliser votre influence sur l'officier d'état civil pour m'obtenir une dispense pour demain ?

— Une dispense de publication des bans de mariage ? s'enquit Morgan qui se contenta de plisser les yeux pour marquer son étonnement. Vous faites les commissions de lord Radnor, à présent ? Pourquoi est-il si pressé d'épouser cette fille ? Et pourquoi se contenterait-il d'un mariage civil au lieu d'une cérémonie à l'église ? En outre…

— La dispense n'est pas pour Radnor, l'interrompit Nick. Elle est pour moi, ajouta-t-il en déglutissant avec peine.

Un interminable silence suivit. Quand Morgan se fut enfin ressaisi, il posa un regard pénétrant sur le visage empourpré de Nick.

— Qui avez-vous donc l'intention d'épouser, Gentry ?

— Mlle Howard, murmura Nick.

Morgan laissa échapper un rire incrédule.

— La fiancée de lord Radnor ? fit-il, hésitant entre l'amusement et l'étonnement. Ce doit être une femme exceptionnelle.

Nick haussa négligemment les épaules.

— Pas vraiment. J'ai juste décidé que j'avais besoin d'une femme.

— C'est une raison, certes, admit Morgan avec flegme. Mais, à mon avis, vous auriez été mieux avisé de la rendre à Radnor et de vous choisir une autre épouse. Vous allez vous faire un ennemi de taille, Gentry.

— Radnor ne me fait pas peur.

Morgan sourit avec une résignation amusée qui agaça profondément Nick.

— Eh bien, permettez-moi de vous adresser mes sincères félicitations. Votre dispense vous attendra ici demain matin. Et je vous conseille de ne pas différer votre entretien avec sir Ross. Ses plans apparaîtront d'autant plus pertinents à la lumière de votre mariage.

— Je suis impatient de les connaître, déclara Nick d'un ton sarcastique, arrachant un sourire au magistrat.

Tout en se demandant avec inquiétude ce que son beau-frère avait encore bien pu imaginer, Nick quitta les locaux de Bow Street. Le ciel ensoleillé de cette journée d'avril s'était couvert. Guidant habilement son cheval entre les voitures, les charrettes et les animaux qui obstruaient les rues, Nick s'éloigna du fleuve et prit la direction de l'ouest. Juste après Knights bridge, c'était la campagne ! De somptueux hôtels particuliers entourés de vastes parcs remplaçaient les rangées de maisons bien alignées.

Comme l'imposant manoir de lord Radnor se profilait devant lui, Nick éperonna son cheval. Il n'était venu ici qu'une seule fois : le jour où il avait accepté la mission de lord Radnor.

Comme il sentait la minuscule miniature émaillée dans sa poche, il regretta de devoir la rendre à Radnor. Depuis deux mois qu'il la portait sur lui et qu'il la contemplait, c'était devenu une sorte de talisman. Le visage de Charlotte était gravé dans son esprit bien avant qu'il ne la rencontre. Et pourtant l'image – un joli visage plutôt ordinaire – ne trahissait rien de ce qui la rendait si désirable. Qu'est-ce qui l'émouvait donc autant chez elle ? Peut-être ce mélange de fragilité et de courage… l'intensité, la sensualité qui couvait sous l'apparence tranquille…

Cela mettait Nick mal à l'aise de devoir reconnaître qu'il désirait Charlotte autant que Radnor la désirait. Même si ce n'était pas pour les mêmes raisons.

« Je ne reculerai devant aucune dépense pour créer la femme parfaite », lui avait dit Radnor, comme si Charlotte était destinée à jouer les Galatée pour son Pygmalion. Pourquoi avait-il fixé son choix sur elle plutôt que sur une personne plus malléable ? Un défi supplémentaire ?

Devant l'entrée, il tendit les rênes à un domestique et gravit lentement les marches du perron. Il fut accueilli par le majordome.

— Dites à lord Radnor que j'ai des nouvelles de Charlotte Howard.

— Certainement, monsieur.

Le majordome s'éclipsa en hâte et revint tout aussi vite. Il était légèrement essoufflé quand il annonça :

— Lord Radnor va vous recevoir, monsieur Gentry. Si vous voulez bien me suivre.

Il lui fit traverser le hall et l'entraîna le long d'un couloir. Le manoir parut les avaler dans ses sombres profondeurs. On manquait d'air et l'éclairage était très insuffisant. Nick se souvint que Radnor lui avait avoué être très sensible à la lumière. Les fenêtres, drapées de velours, ne laissaient filtrer aucune lumière et les épais tapis étouffaient tous les bruits.

Après avoir cheminé à travers un dédale de pièces, Nick fut introduit dans la bibliothèque. Le comte était assis derrière un bureau d'acajou. La lampe posée près de lui jetait des ombres sur son visage en lame de couteau.

— Gentry.

Radnor fixa Nick de ses petits yeux avides. Sans même lui proposer de prendre un siège, il lui fit signe de s'approcher tandis que le maître d'hôtel se retirait.

— Quelles nouvelles m'apportez-vous ? Savez-vous où elle est ? Je vous préviens, ma patience est à bout.

Nick sortit une liasse de billets de sa poche et la posa sur la table, à côté de la lampe.

— Voici votre argent, milord. Malheureusement, je ne peux rien faire pour vous au sujet de Mlle Howard.

— Vous n'avez pas réussi à mettre la main sur elle. Vous vous êtes montré aussi peu efficace que tous ces imbéciles que j'ai engagés précédemment. Mais comment cette petite insolente a-t-elle réussi à échapper à tous mes agents !

Nick eut un sourire désinvolte.

— Je n'ai pas dit qu'elle m'avait échappée, milord. En fait, je l'ai amenée avec moi à Londres.

Radnor se redressa sur sa chaise.

— Où est-elle ?

— Cela ne vous concerne plus, déclara Nick qui commençait à beaucoup s'amuser. Il se trouve que Mlle Howard a décidé d'épouser quelqu'un d'autre. Il semble que, dans votre cas, l'absence n'ait pas fortifié l'amour.

— Qui ? fut le seul mot qu'il parut capable de prononcer.

— Moi.

Nick avait rarement vu un visage à ce point défiguré par la colère. Il ne doutait pas que Radnor l'aurait tué sur-le-champ s'il l'avait pu.

— Vous ne pouvez pas l'avoir, arriva-t-il tout juste à chuchoter comme des plaques rouges envahissaient son visage.

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher, répliqua Nick du tac au tac.

Des spasmes nerveux altéraient le visage du comte.

— Combien voulez-vous ? À l'évidence, c'est un moyen de m'extorquer de l'argent… Très bien, je vais vous le donner et allez en enfer. Quel est votre prix !

— Je ne suis pas venu pour me faire graisser la patte, l'assura Nick. C'est elle

que je veux. Et elle semble préférer mon offre à la vôtre.

Il tira la miniature de sa poche et la lança sur la table. Elle s'immobilisa contre le bras de Radnor.

— Gardez-la précieusement, milord, c'est tout ce que vous aurez jamais de Charlotte !

Radnor ne comprenait apparemment rien à la situation, et la rage qui l'étouffait l'empêchait à moitié de parler.

— Vous me le paierez, tous les deux.

Nick soutint son regard froidement.

— Non, c'est *vous* qui me le paierez, milord, si vous vous risquez à aborder Charlotte de quelque manière que ce soit. Vous n'aurez plus aucun contact avec elle, et je ne vous conseille pas d'exercer des représailles contre sa famille. Elle est sous ma protection, à présent.

— Espèce de petit morveux. Vous osez me défendre de la voir ? *C'est moi qui l'ai créée.* Sans moi, Charlotte serait une pauvre fille avec une demi-douzaine d'enfants accrochés à ses basques. J'ai dépensé une fortune et j'ai fait d'elle quelqu'un qu'elle n'aurait jamais pu être sans moi.

— Pourquoi ne pas m'envoyer la note ?

— Cela vous mettrait sur la paille, assura Radnor avec une expression de pur mépris.

— Envoyez-la quand même, insista Nick. Cela m'intéresserait de connaître le montant de votre investissement.

Sur ces mots, il laissa Radnor assis dans la pénombre, tel un reptile en manque de soleil.

CHAPITRE 7

Charlotte déjeunait d'un délicieux ragoût d'agneau dans la petite salle à manger au parquet bien ciré où trônait un buffet garni de jolies porcelaines blanches. Elle se sentait détendue dans cette atmosphère sereine.

Mme Trench apparut sur le seuil. C'était une femme robuste, au physique agréable, mais derrière le visage avenant, Charlotte percevait quelques réticences. La gouvernante se posait sûrement un certain nombre de questions à son sujet. Allait-elle vraiment épouser Nick Gentry ? Lui jouait-on la comédie ? S'agissait-il d'un mariage d'amour, de convenances, de nécessité ? Devait-elle plaindre Charlotte ou était-ce quelqu'un avec qui il lui faudrait désormais compter ?

— Le repas vous convient, mademoiselle Howard ? s'enquit-elle.

— Il est parfait, répondit Charlotte avec un sourire amical. Depuis combien de temps travaillez-vous pour M. Gentry, madame Trench ?

— Depuis trois ans. C'est-à-dire depuis qu'il est à Bow Street. C'est sir Ross lui-même qui m'a fait passer un entretien. Il voulait aider monsieur à recruter son personnel. C'est en quelque sorte le protégé de sir Ross.

— Je me demande bien pourquoi sir Ross s'intéresse autant à lui ? remarqua Charlotte, qui essayait de se faire une idée de ce que savait la gouvernante.

Mme Trench secoua la tête d'un air perplexe.

— C'est très étonnant, d'autant plus qu'il fut un temps où ils étaient les pires ennemis. Beaucoup de gens critiquent sir Ross d'avoir introduit M. Gentry à Bow Street. Mais jusqu'ici, les faits semblent lui avoir donné raison. C'est toujours M. Gentry qu'on appelle pour les affaires les plus dangereuses. Il ne craint rien. La tête froide et le pied léger, comme le définit sir Grant. C'est un fin limier, et je ne souhaite à personne d'être l'objet de ses recherches.

— Je ne vous le fais pas dire, approuva Charlotte, mais la note sardonique de son ton échappa à Mme Trench.

— Un homme intrépide et courageux, poursuivit la brave femme. Et personne ne dira le contraire après l'incendie de la maison Barthas.

— Quel incendie ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Il y a quelque temps, monsieur a sauvé un marchand de vins et toute sa famille. Ils auraient certainement péri dans les

flammes s'il ne s'était pas précipité pour aller les chercher. Après le compte rendu élogieux du *Times*, M. Gentry est devenu une vraie célébrité à Londres. Pensez donc, même la reine l'a retenu pour être le garde du corps du prince consort au cours du dîner annuel du Fond Littéraire !

— Gentry ne m'en a jamais parlé, avoua Charlotte, qui trouvait difficile de faire coïncider cette information avec ce qu'elle savait de Nick.

Mme Trench parut être sur le point d'ajouter quelque chose, puis se ravisa.

— Si vous voulez bien m'excuser, mademoiselle Howard, je vais m'assurer que la chambre d'amis a bien été aérée et que vos affaires sont rangées.

— Je vous en prie.

Une fois son repas terminé, Charlotte but un verre de vin coupé avec un peu d'eau. Nick avait risqué sa propre vie pour en sauver d'autres… Voilà qui était difficile à imaginer ! À présent, la question qui se posait était la suivante : était-il un homme bien qui agissait mal ou un homme mauvais qui agissait bien ?

Le vin la rendait légèrement somnolente. Les yeux mi-clos, elle s'adossa à sa chaise tandis qu'un valet débarrassait la table. Un sourire lui vint aux lèvres lorsqu'elle songea à ce qu'il y avait d'insolite à épouser un homme pour éviter d'en épouser un autre. La perspective de devenir Mme Gentry était tout de même beaucoup plus attirante que celle de continuer à se cacher de lord Radnor. Et puis, leur arrangement n'était pas sans compensations.

Elle ne put s'empêcher de se remémorer ses mains qui se promenaient sur son corps et un flot de chaleur l'envahit. Sa bouche qui descendait lentement…

— Mademoiselle Howard.

Elle sursauta et tourna la tête.

— Votre chambre est prête. Si vous avez terminé, Harriet va vous aider à enlever votre tenue de voyage.

Charlotte acquiesça avec gratitude.

— J'aimerais beaucoup prendre un bain. C'est possible ?

Cela l'ennuyait d'obliger les domestiques à transporter des brocs d'eau chaude, mais elle se sentait si sale et fourbue.

— Bien entendu. Vous pouvez prendre aussi une douche, si vous voulez, mademoiselle. M. Gentry en a fait installer une dans la salle de bains à l'étage, avec une tuyauterie qui apporte l'eau chaude et l'eau froide.

— Une douche ? Oh, je serais ravie d'essayer.

Charlotte était intriguée. On prétendait que des gens fortunés en avaient fait installer, mais elle n'en avait encore jamais vu.

La gouvernante sourit de son enthousiasme.

— Voici Harriet qui va vous accompagner.

La jeune bonne à lunettes affichait un visage poli mais amical. Elle emmena Charlotte à l'étage. La salle de bains, précédée d'un dressing, ouvrait sur une chambre qui était à l'évidence celle du maître de maison. Un lit à colonnes sculptées surmonté d'un dais de soie ambre occupait un mur. Bien que grand, il était plus bas que la normale et on n'avait pas besoin de marches pour atteindre le matelas. Notant la profusion d'oreillers et de traversins, elle sentit quelques

picotements nerveux au niveau de l'estomac. Son attention se porta sur les murs recouverts d'une tapisserie chinoise à motifs d'oiseaux et de fleurs. Une table de toilette surmontée d'une glace était installée près d'une armoire en acajou. L'ensemble était harmonieux et très masculin.

Un subtil parfum imprégnait l'air, et comme elle cherchait d'où il provenait, elle aperçut un pot en marbre sur la table de toilette, qui contenait du savon à barbe. Elle s'en approcha, le huma et reconnut la fragrance légèrement épicée de Nick.

Seigneur, en moins d'une semaine, elle avait été arrachée à sa cachette et ramenée à Londres… Et maintenant, elle se tenait dans la chambre d'un homme dont l'odeur lui était déjà familière alors qu'elle venait à peine de le rencontrer. Soudain, elle se sentit comme étrangère à elle-même. Sa boussole intérieure était déréglée et elle n'était plus très sûre de ce qui était bien et de ce qui était mal.

La voix d'Harriet la tira de ses réflexions.

— Mademoiselle Howard, j'ai mis l'eau en marche. Puis-je vous aider pour la douche ? La chaleur ne dure pas longtemps.

Acquiesçant à sa demande, Charlotte pénétra dans la salle de bains aux murs recouverts de carreaux de faïence bleus et blancs. Il y avait là une baignoire de porcelaine alimentée par des tuyaux, une chaise et la douche installée dans une sorte de placard. Les dimensions réduites de la pièce expliquaient pourquoi la table de toilette était restée dans la chambre.

Avec l'aide d'Harriet, elle se déshabilla et libéra ses cheveux, puis elle escalada le seuil surélevé de la douche. Une ouverture arrondie et perforée envoyait l'eau en pluie dans un nuage de vapeur, et Charlotte eut un mouvement de recul.

— Allez-y, mademoiselle, l'encouragea la jeune bonne.

Inspirant profondément, Charlotte se plaça sous le jet et la porte se referma doucement. L'espace d'un instant, elle suffoqua, aveuglée par l'eau qui ruisselait sur elle. Puis elle recula légèrement, et tout rentra dans l'ordre. Elle se frotta alors les yeux avec les mains en riant comme une gamine.

— C'est comme quand on est sous la pluie, cria-t-elle, mais le bruit de l'eau l'empêcha d'entendre la réponse d'Harriet.

Debout, immobile, elle savourait la sensation de chaleur qui la pénétrait de part en part. La porte s'ouvrit et un morceau de savon et une éponge apparurent dans l'ouverture. Elle se savonna de la tête aux pieds, sans oublier les cheveux, puis, les yeux clos, offrit son visage au jet. Elle ressentait un extraordinaire sentiment de détente, et serait bien restée là des heures. Mais la température commença à baisser, la forçant à sortir de l'habitacle avec un soupir de regret.

— C'est froid maintenant, annonça-t-elle à Harriet qui referma les robinets avant de lui tendre une serviette ayant chauffé sur le tuyau d'eau chaude.

Charlotte s'essuya le visage et les cheveux avant de s'enrouler dans la serviette.

— Hmm, si cela avait pu durer plus longtemps ! s'exclama-t-elle avec nostalgie.

— Dans trois heures, il y aura assez d'eau chaude pour une nouvelle douche, mademoiselle.

Charlotte suivit la jeune fille dans le dressing attenant où du linge propre et sa robe bleu sombre étaient disposés sur un lit de repos.

— Cela vaudrait presque la peine d'épouser M. Gentry, ne serait-ce que pour la douche !

La remarque lui valut un coup d'œil interrogateur d'Harriet.

— Alors, c'est vrai, mademoiselle ? Vous allez épouser M. Gentry ?

— Apparemment.

La petite bonne était dévorée de curiosité, mais elle réussit à retenir les questions qui lui brûlaient les lèvres. Après avoir passé sa chemise et son pantalon, Charlotte s'assit sur le lit recouvert d'une courtepointe de velours pour enfiler ses bas de coton. Elle ne put s'empêcher de se demander combien de femmes s'étaient rhabillées ici.

— J'imagine que vous avez dû aider de nombreuses invitées de M. Gentry, hasarda-t-elle en ajustant sa jarretière.

— Oh, non, mademoiselle Howard !

Charlotte faillit lâcher sa jarretière de surprise.

— Quoi ? insista-t-elle en haussant les sourcils. Je ne suis certainement pas la première femme qu'il amène ici.

— À ma connaissance, si, mademoiselle.

— Ce n'est pas possible, s'étonna-t-elle, et elle ajouta avec une brusquerie délibérée : Je suis sûre qu'il a reçu au moins un harem dans sa chambre.

La bonne secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu de dames dans la maison… pas de cette manière. Bien entendu, après l'incendie chez les Barthas, beaucoup d'admiratrices ont envoyé des lettres ou fait des visites. Les voitures se bousculaient dans la rue, expliqua Harriet avec une grimace espiègle, et le pauvre M. Gentry ne pouvait même pas franchir sa porte tant la foule était dense.

— Hum ! fit Charlotte, qui réussit enfin à fixer sa jarretière. Et il n'a jamais amené de maîtresses, ici ?

— Non, mademoiselle.

Apparemment, Gentry était plus scrupuleux qu'elle ne l'avait imaginé. L'aurait-elle mal jugé ?

Charlotte découvrit rapidement qu'Harriet était nettement plus volubile au sujet de son patron que Mme Trench. Selon elle, cet homme était une énigme, même aux yeux de ses domestiques, car on ne savait jamais comment il allait réagir. S'il se comportait toujours en gentleman, il ne craignait pas la violence dans sa vie professionnelle. Il pouvait se montrer caustique ou bienveillant, brutal ou aimable suivant ses humeurs. De même que les autres inspecteurs de Bow Street, il risquait d'être appelé à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Aussi n'avait-il pas d'horaires fixes et n'aimait-il pas prévoir quoi que ce soit. Il ne dormait pas toujours bien et faisait parfois des cauchemars.

— Des cauchemars ? répéta Charlotte, intéressée. Quel genre de

cauchemars ?

— Personne ne le sait. Il n'en a jamais parlé, même à son valet, Dudley. Mais on l'entend parfois grogner dans son sommeil. Il lui arrive même de se lever et de ne pas se recoucher de la nuit. Dudley pense qu'il se souvient de…

Harriet s'interrompit et regarda Charlotte avec circonspection.

— De l'époque où il frayait avec la pègre ? demanda Charlotte d'une voix calme. Je suis au courant de son passé criminel.

— Ce n'était pas un criminel, mademoiselle. Enfin, pas exactement. Il attrapait les voleurs. Mais il possédait un bar à filles près de Fleet Ditch, et il a été en taule une ou deux fois.

— Vous voulez dire emprisonné ?

Harriet acquiesça et ajouta avec une note d'admiration dans la voix :

— Il s'est échappé deux fois. Aucune prison ne peut le retenir. La deuxième fois, il avait plus de cent kilos de chaîne et il s'est éclipsé sans problème de Newgate.

L'information n'étonna guère Charlotte qui avait déjà remarqué l'inhabituelle agilité et la force physique de Gentry. L'idée que son futur mari était un criminel endurci aurait dû l'inquiéter, et voilà qu'elle la rassurait. Elle était plus convaincue que jamais qu'il ne se laisserait pas intimider par lord Radnor.

En bâillant, elle regagna avec Harriet la chambre d'amis dont les murs étaient tendus d'un joli bleu passé et le lit garni de ravissants rideaux dans différents tons de gris. Un immense placard occupait le fond de la pièce avec toute une série de tiroirs pour les gants, les mouchoirs et les bas. Elle trouva son peigne sur la coiffeuse et s'approcha de la cheminée où la femme de chambre était en train d'allumer un feu.

— Merci, Harriet, c'est superbe. Ce sera tout pour l'instant.

— Très bien, mademoiselle. La sonnette est là, si vous avez besoin de quelque chose.

Assise devant le foyer, Charlotte démêla ses cheveux tout en les séchant à la chaleur des flammes. Quelque part dans la maison, une horloge sonna 4 heures. Elle regarda le ciel gris par la fenêtre. Des gouttes s'écrasaient sur les carreaux et elle frissonna. Posant le peigne, elle grimpa dans le lit, tira les rideaux et s'enfonça au milieu des oreillers.

Elle s'endormit rapidement et un flot d'images agréables l'assaillit. Elle se promenait dans la forêt, plongeait les pieds dans une mare fraîche par une chaude journée d'été, puis s'arrêtait sous la charmille d'Amour où le parfum des roses lui chatouillait les narines. Elle ferma les yeux, releva le menton savourant l'atmosphère sensuelle. Un papillon lui caressa la joue d'une aile légère. Elle s'immobilisa. Il effleura le bout de son nez, sa lèvre supérieure, les coins de sa bouche.

À l'aveuglette, elle leva le visage et sentit une légère pression qui lui fit entrouvrir les lèvres tandis qu'un gémissement lui échappait. Lord Sydney était avec elle sous la voûte de la haie. Ses lèvres cherchaient les siennes. Il la serrait étroitement contre lui. Paraissant deviner ses moindres désirs, il insinua le genou

entre ses jambes à l'endroit même où tout son corps se tendait vers lui. Elle glissa les doigts dans ses cheveux et il lui murmura des mots tendres…

Brusquement tirée de son rêve, elle poussa une exclamation de surprise en constatant qu'elle n'était pas seule. Les rideaux étaient entrouverts, et Nick Gentry était allongé tout contre elle, son souffle tiède lui chatouillait le creux de l'oreille. Puis ses lèvres rejoignirent les siennes en traçant un sillon de feu sur leur passage. Il l'empêcha de protester d'un baiser tandis qu'il pesait de tout son poids sur elle. Elle sentit son sexe s'enfoncer entre ses cuisses malgré l'épaisseur des vêtements, puis il commença à se mouvoir en rythme, chaque poussée si délicieuse qu'elle ne pouvait se décider à l'arrêter. Elle mourait d'envie d'y répondre avec fièvre, mais au lieu de cela, elle utilisa ses dernières forces pour le repousser, s'arracher à son étreinte.

— Non !

Il la lâcha. Elle roula sur le ventre et prit appui sur ses poings serrés. Elle respirait avec difficulté, consciente du poids de son corps pressé contre le sien.

— Vous avez profité de ce que je dormais, protesta-t-elle en haletant. Ce n'est pas bien.

La main de Gentry traça un cercle sur sa hanche.

— Je respecte rarement les règles. C'est en général plus facile de tricher.

Un rire soudain roula dans la gorge de Charlotte.

— Vous êtes l'homme le plus dénué de scrupules que j'ai jamais rencontré !

— Sans doute, reconnut-il, et il écarta ses cheveux pour poser les lèvres sur sa nuque. Comme vous êtes douce, murmura-t-il tandis qu'elle cessait de respirer. De la soie…

— Nick, je…

Elle s'interrompit, incapable de rassembler ses pensées.

— J'ai appris que vous aviez essayé la douche, dit-il tandis que ses mains remontaient vers sa taille. Cela vous a plu ?

— C'est très revigorant, parvint-elle tout juste à articuler.

— La prochaine fois, je vous regarderai.

— Certainement pas !

Il rit de son ton offensé.

— Alors, c'est vous qui me regarderez.

Charlotte ne put s'empêcher de l'imaginer nu sous la douche. L'eau ruisselant sur sa peau dorée, noircissant ses cheveux, la vapeur voilant le bleu de ses yeux.

Il semblait lire dans ses pensées.

— Il n'y a rien de mal à aimer cela, reprit-il en laissant courir sa paume sur son dos. Pourquoi refuseriez-vous de prendre du plaisir ? Vous payez le prix de ma protection, au moins, profitez-en.

— Mais vous êtes un étranger !

— Quel mari n'est pas un étranger pour sa femme ? Après quelques conversations dans le jardin, quelques promenades avec un chaperon et quelques invitations à danser, vous croyez qu'on est plus avancé ? Pourtant, cela suffit aux parents pour accorder la main de leur fille. Et après la cérémonie, elle se retrouve

dans le lit d'un homme qu'elle connaît à peine. Je ne vois pas beaucoup de différence entre ce genre d'histoire et la nôtre.

Charlotte plissa le front et bascula sur le côté pour lui faire face, convaincue que quelque chose clochait dans son raisonnement sans savoir bien quoi. Il était appuyé sur le coude, ses larges épaules cachant la lumière de la lampe de chevet. Il dégageait une telle impression de force, d'assurance, qu'elle avait envie de se lover contre lui et de demeurer là à jamais.

Il avait tout de suite deviné son point faible, son effrayant besoin de protection, et il n'hésitait pas à l'utiliser. Il passa le bras autour de sa taille et lui massa doucement les reins.

— Je vais prendre soin de vous, Charlotte. Vous serez en sécurité auprès de moi. Tout ce que je vous demande, c'est de vous amuser avec moi. Ce n'est pas si terrible, non ?

Il était aussi rusé que le diable en personne pour faire apparaître ses désirs comme parfaitement raisonnables. S'apercevant de son trouble, il se pencha sur elle, sa cuisse trouvant naturellement sa place entre ses jambes.

— Embrassez-moi, chuchota-t-il, et son souffle éparpilla ses pensées comme le vent d'automne les feuilles mortes.

Elle secoua la tête malgré la douce chaleur qui avait envahi son bas-ventre.

— Pourquoi, pas ? s'enquit-il en taquinant les mèches folles de ses tempes.

— Parce que les baisers sont réservés à l'homme aimé… ce que vous n'êtes pas.

Il suivit le tracé de sa gorge du doigt, descendit entre ses seins jusqu'à son ventre.

— Vous m'avez embrassé à Stony Cross Park.

Elle rougit violemment.

— J'ignorais qui vous étiez alors.

Sa main se fixa sur un point dangereusement bas de son anatomie.

— Je suis toujours le même, Charlotte.

Il commença à la caresser jusqu'à ce qu'elle lui saisisse le poignet et écarte sa main.

Il laissa échapper un petit rire, puis redevint sérieux en annonçant soudain :

— J'ai vu lord Radnor, aujourd'hui.

Elle avait beau s'y attendre, elle sentit un frisson remonter le long de son dos.

— Que s'est-il passé ? Que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai rendu son argent et je l'ai informé que vous aviez décidé de m'épouser. Je lui ai aussi demandé de ne plus vous importuner à l'avenir. Ni vous ni votre famille.

— Il était furieux, j'imagine.

— Il était au bord de l'apoplexie.

Bien qu'elle ressentît une immense satisfaction à l'idée de sa colère, elle ne put réprimer un frisson d'inquiétude.

— Il n'abandonnera jamais. Il essayera de nous nuire de toutes les manières possibles.

— J'ai déjà eu affaire à des hommes bien pires, remarqua-t-il sans élever la voix.

— Vous ne le connaissez pas aussi bien que vous le pensez.

Il s'apprêtait à argumenter, mais quand il vit son menton trembler, toute agressivité le quitta.

— N'ayez pas peur.

Il posa la paume sur sa poitrine pour calmer sa respiration irrégulière.

— Ce n'étaient pas des paroles en l'air quand j'ai promis de m'occuper de vous et de votre famille, murmura-t-il. Vous accordez à Radnor plus d'importance qu'il ne le mérite.

— Vous n'imaginez pas la façon dont il a assombri toute mon existence. Il…

— Je comprends.

Ses doigts remontèrent vers sa gorge et s'immobilisèrent à l'endroit où il la sentait déglutir nerveusement.

— Et je sais que vous n'avez jamais eu personne pour vous défendre contre lui. Mais à partir de maintenant, je m'en charge. Alors, cessez de trembler chaque fois qu'on prononce son nom. Personne ne vous dictera plus sa loi, et surtout pas Radnor.

— Personne, sauf *vous*.

Il sourit devant sa perfidie, jouant avec une mèche rebelle.

— Je n'ai aucun désir de vous dicter ma loi.

Il approcha le visage de la veine qui battait à son cou et l'effleura du bout de la langue. Charlotte resta immobile, luttant pour ne pas enrouler les bras autour de lui.

— Demain, après notre mariage, je vous emmènerai voir ma sœur, Sophia, dit-il contre son cou. Cela vous plairait-il ?

— J'en serai ravie. Sir Ross sera-t-il là lui aussi ?

Nick releva la tête.

— Sans doute, répondit-il, guère enchanté par cette perspective. J'ai appris ce matin que mon beau-frère manigance quelque chose à mon sujet et souhaite me voir.

— Vous n'éprouvez vraiment aucune sympathie l'un pour l'autre ?

— Aucune. Sir Ross est un manipulateur qui me harcèle depuis des années. Je renonce à comprendre comment Sophia a pu l'épouser.

— Est-ce qu'elle l'aime ?

— Sans doute, répondit-il avec réticence.

— Ils ont des enfants ?

— Une fille. Plutôt supportable, quand on aime les enfants.

— Sir Ross est un mari fidèle ?

— C'est un saint, assura Gentry d'un ton maussade. Quand ils se sont rencontrés, il vivait en célibataire depuis la mort de sa femme. Son sens de l'honneur l'empêche de coucher avec une femme en dehors des liens du mariage.

— C'est un homme tout à fait chevaleresque.

— Oui. Honnête en plus et avec un sens aigu de la déontologie. Il insiste pour

que tout le monde autour de lui suive les règles… *ses* règles. Et en tant que beau-frère, j'ai droit à une attention toute particulière.

Consciente de la manière dont Gentry devait recevoir les conseils de sir Ross, Charlotte se mordit les lèvres pour ne pas rire. S'en apercevant, il lui lança un regard d'avertissement moqueur.

— Cela vous amuse, on dirait.

— Oui, reconnut-elle, et elle ne put retenir une exclamation de surprise quand il lui donna un petit coup de coude sous les côtes. Non, je vous en prie. Je suis chatouilleuse.

D'un mouvement souple, il s'étendit sur elle et lui cloua les poignets au-dessus de la tête. L'amusement de Charlotte s'envola d'un coup. Elle ressentit une bouffée de panique en même temps qu'une certaine excitation sous le poids du grand corps couché sur elle. Elle était entièrement à sa merci. En dépit de son anxiété, elle se contenta de le fixer sans un mot.

Au bout d'un moment, il lui libéra les poignets et frotta doucement du pouce ses paumes humides.

— Est-ce que je dois venir, ce soir ? murmura-t-il.

Charlotte s'humecta les lèvres avant de répondre :

— Est-ce à moi ou à vous que vous posez la question ?

Une lueur d'amusement brilla dans ses yeux.

— À vous, évidemment. Je connais déjà ma réponse.

— Dans ce cas, je préférerais que vous ne veniez pas.

— Pourquoi retarder l'inévitable ? Une nuit de plus ou de moins ne changera pas grand-chose.

— Je préfère attendre que nous soyons mariés.

— Question de principe ?

— Si l'on veut, répliqua Charlotte, incapable de retenir un gémissement quand il caressa l'intérieur de son coude.

— Si vous vous imaginez que je risque de ne plus avoir envie de vous épouser après une nuit… vous vous trompez. En fait, cette nuit va décupler mon désir. Quel dommage que vous soyez vierge ! Je ne pourrai pas faire tout ce dont j'ai envie… du moins pendant un temps.

Charlotte lui lança un regard noir.

— Je suis désolée pour ce désagrément.

— Ne vous en faites pas. Nous ferons de notre mieux, vu les circonstances. Ce ne sera peut-être pas aussi gênant que je le crains. N'ayant encore jamais couché avec une vierge, il m'est difficile de me prononcer tant que je n'aurai pas essayé.

— Eh bien, il vous faudra attendre jusqu'à demain soir, déclara-t-elle sur un ton ferme en se tortillant sous lui pour qu'il la libère.

Il se figea soudain et retint sa respiration. Charlotte fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ? Je vous ai fait mal ?

Secouant la tête, il roula sur le côté, puis il se passa la main dans les cheveux et s'assit.

— Non, marmonna-t-il, tendu. Encore que je risque de devenir complètement stupide si je n'obtiens pas de soulagement bientôt.

— De soulagement ? répéta-t-elle tandis qu'il se levait et rajustait son pantalon.

— Vous comprendrez sous peu, déclara-t-il en lui jetant par-dessus son épaule un regard empreint d'un mélange de menace et d'une délicieuse promesse. Arrangez vos vêtements et venez dîner. Si je peux au moins satisfaire cet appétit, je m'occuperai de l'autre plus tard.

CHAPITRE 8

Durant des années, Charlotte avait fait tant de cauchemars à propos de son mariage avec lord Radnor qu'elle avait fini par considérer cette cérémonie avec terreur. Aussi fut-elle soulagée de découvrir qu'au bureau de l'état civil, on ne leur demandait que d'échanger leurs consentements, de signer le registre et de s'acquitter de la taxe. Il n'y eut ni baisers, ni longs regards, ni la moindre émotion pour alourdir l'atmosphère. Elle n'en quitta pas moins les lieux sans avoir l'impression d'avoir changé d'identité.

Mariée à un homme qui ne l'aimait pas et était probablement incapable d'éprouver un tel sentiment, elle venait de se voir supprimer toute possibilité de trouver un jour le véritable amour.

Cette union devait pourtant lui apporter des consolations, échapper à lord Radnor n'étant pas la moindre. En outre, il fallait bien l'avouer, Nick Gentry était un compagnon fascinant. Loin de cacher ses fautes, il s'en vantait comme si c'était une qualité d'être amoral et intéressé. Il venait d'un monde qui lui était totalement étranger… un monde peuplé de voleurs, de pauvres, de tous les déshérités de la société. Étonnamment, il répondait à ses questions avec franchise, ne lui cachant rien des bas-fonds de Londres et des difficultés que rencontraient les inspecteurs de Bow Street pour arrêter les criminels.

— Certaines ruelles sont si étroites, lui expliquait-il dans la voiture qui les emmenait chez sir Ross, qu'un homme ne peut se glisser entre les maisons que de profil. Il m'est arrivé plusieurs fois de perdre un fugitif parce qu'il était plus mince que moi. Et puis, de nombreux bâtiments sont reliés entre eux par les toits, les cours ou les caves, et les malfaiteurs sont aussi à l'aise dans ce labyrinthe qu'un lapin dans son terrier. J'accompagne habituellement les nouvelles recrues qui n'ont pas beaucoup d'expérience et peuvent s'égarer en moins d'une minute. Une fois perdu, un inspecteur risque à tout moment de tomber dans un piège.

— Quelle sorte de piège ?

— Un groupe de voleurs qui l'attend pour lui défoncer le crâne ou le poignarder. Ils peuvent aussi recouvrir une fosse d'aisances de planches pourries, ainsi dès qu'il pose le pied dessus, elles s'effondrent sous lui. Vous voyez, ce genre de choses.

Elle roula de grands yeux.

— C'est épouvantable !

— Ce n'est pas dangereux quand vous savez à quoi vous attendre, lui assura-t-il. J'ai été dans tous les bouges de Londres et j'en connais tous les pièges.

— On dirait presque que vous aimez votre travail…

— Non, je ne l'aime pas. Mais j'en ai besoin, ajouta-t-il après une légère hésitation.

Charlotte secoua la tête d'un air surpris.

— Vous voulez parler de l'effort physique ?

— Pour une part. Sauter par-dessus les murs, grimper sur les toits… un peu de sport joint au plaisir de coincer un fuyard…

— Et les bagarres ? Cela vous plaît ?

Elle s'attendait à une dénégation, mais il acquiesça d'un signe de tête.

— C'est très excitant ! Le défi, la fièvre… même le danger.

Charlotte croisa les mains en songeant que s'il continuait ainsi, il risquait effectivement de ne pas faire de vieux os.

La voiture s'était engagée dans une allée bordée d'arbres. Ils s'arrêtèrent devant une grande et belle maison, d'une simplicité majestueuse, dont l'entrée était protégée par des grilles de fer forgé. Les deux valets, Daniel et George, aidèrent Charlotte à sortir du véhicule avant d'aller avertir les maîtres de maison de leur arrivée. Remarquant que la lettre C avait été ciselée dans les entrelacs de la grille, Charlotte la suivit du doigt.

Gentry eut un sourire sardonique.

— Les Cannons ne font pas partie de la noblesse, mais on ne s'en douterait pas en les regardant.

— Sir Ross est-il un tenant de la tradition ?

— Par certains côtés, oui. Mais sur le plan politique, il est progressiste. Il se bat pour le droit des femmes et des enfants, et soutient toutes les causes réformistes. Il va vous plaire, déclara-t-il avec un petit soupir en la guidant vers le perron. Toutes les femmes l'adorent.

Comme ils gravissaient les marches, Charlotte fut surprise de sentir le bras de Gentry derrière son dos.

— Prenez ma main. Ces marches sont irrégulières.

Il la soutint jusqu'à ce qu'ils aient atteint le perron. Ils pénétrèrent dans un grand hall coquille d'œuf orné de moulures dorées. Une demi-douzaine de portes s'ouvraient tout autour, tandis qu'un escalier en fer à cheval menait à l'étage. Charlotte eut à peine le temps d'en admirer l'architecture que déjà une ravissante jeune femme blonde venait à leur rencontre.

Ce devait être lady Cannon, car elle ressemblait étrangement à Gentry. Mais son nez était moins effronté, son menton légèrement moins volontaire, son teint clair au lieu d'être mat. En revanche, les yeux étaient exactement du même bleu, profonds, insondables, irrésistibles. On avait du mal à imaginer qu'elle avait quatre ans de plus que son frère tant elle paraissait jeune.

— Nick ! s'exclama-t-elle avec un rire exubérant.

Elle vint à leur rencontre et se haussa sur la pointe des pieds pour embrasser son frère. Il la serra un instant contre lui, puis l'écarta légèrement pour la contempler. Et Charlotte devina immédiatement la profondeur du lien qui les unissait malgré les années de séparation.

— Tu en attends un autre, remarqua Gentry au bout d'un moment, et sa sœur ne put s'empêcher de rire.

— Comment as-tu deviné ? Sir Grant, je parie.

— Non. Mais ta taille est plus épaisse… ou alors ton corset s'est desserré.

Lady Cannon lui tapota le torse.

— Tu n'as décidément aucun tact ! Oui, ma taille est plus épaisse, et elle va continuer à s'élargir jusqu'au mois de janvier, époque à laquelle tu auras un neveu ou une nièce à faire sauter sur tes genoux.

— Dieu me vienne en aide ! jeta-t-il avec chaleur.

Lady Cannon se tourna vers Charlotte, et son expression s'adoucit.

— Bienvenue, Charlotte. Nick m'a envoyé un mot à votre sujet, hier. J'étais impatiente de vous rencontrer.

Elle sentait la rose et le thé, un parfum à la fois apaisant et très séduisant. Elle glissa le bras autour des épaules de Charlotte et se tourna vers Gentry.

— Quelle charmante sœur tu m'as amenée, dit-elle. Prends garde à bien te conduire avec elle, Nick, sinon je l'inviterai à venir vivre ici. Elle semble beaucoup trop bien élevée pour tenir compagnie à quelqu'un dans ton genre.

— Jusqu'à présent, je n'ai pas eu à me plaindre de la façon dont M. Gentry m'a traitée, répliqua Charlotte avec un sourire. Certes, nous ne sommes mariés que depuis une heure.

Lady Cannon regarda son frère avec un froncement de sourcils.

— Un mariage civil… quelle idée ! J'aurais tellement aimé que tu patientes un peu, le temps que j'organise quelque chose ici. Et tu ne lui as même pas offert de bague ! Franchement, Nick…

— Je ne voulais pas attendre, l'interrompit-il brusquement.

Avant que lady Cannon puisse répondre, une petite fille entra en trottinant dans le hall, suivie de sa nurse. Elle avait les cheveux bruns, les yeux bleus et des fossettes, et n'affichait pas plus de deux ans.

— Onk'e Nick ! hurla-t-elle en se précipitant vers lui.

Gentry l'attrapa dans ses bras et la fit tournoyer dans l'air en riant devant ses exclamations de joie. Comme il la serrait contre lui avec une évidente affection, elle glissa les mains derrière son cou et s'amusa à lui tirer gentiment les cheveux.

— Diable, mais quelle sauvageonne ! s'écria-t-il en riant, et il la retourna la tête en bas, lui arrachant des cris d'excitation.

— Nick ! intervint sa sœur d'un ton réprobateur bien qu'elle rît tout autant que lui. Elle risque de tomber sur la tête.

— Sûrement pas ! répliqua-t-il en la redressant avant de la serrer contre sa poitrine.

— Un bonbon, demanda la petite fille en plongeant la main à l'intérieur de son manteau où elle finit par trouver ce qu'elle cherchait.

— Qu'est-ce que tu lui as apporté, cette fois, s'enquit lady Cannon avec résignation en regardant sa fille agiter un morceau de papier.

— Un caramel, répondit-il, tandis que sa nièce enfournait la friandise dans sa bouche. Vous en voulez un ? demanda-t-il à Charlotte, les yeux brillants.

Elle secoua la tête, et son cœur se mit à tambouriner sourdement. En cet instant, avec ce sourire en coin et cette expression qui lui était si particulière, il était absolument irrésistible.

— Amelia, murmura Gentry en tournant la fillette vers Charlotte. Dis bonjour à ta tante Charlotte. Je l'ai épousée ce matin même.

Prise d'une soudaine timidité, la petite posa la tête sur l'épaule de son oncle et sourit à Charlotte. Lady Cannon vint récupérer sa fille aux joues poisseuses et tenta de lisser ses boucles.

— Mon cœur, pourquoi ne laisses-tu pas Nanny te coiffer ? interrogea-t-elle.

Le petit menton pointa en avant.

— Non ! protesta l'enfant en ponctuant son refus d'une grimace.

— Si on ne les démêle pas, ils seront pleins de nœuds et on sera obligé de les couper.

— Laisse donc Nanny te coiffer, mon ange, intervint Gentry, et à ma prochaine visite, je t'apporterai un joli ruban bleu.

— Et une poupée ? ajouta-t-elle, pleine d'espoir.

— Une poupée aussi grande que toi, promit-il.

Elle se libéra de l'étreinte de sa mère en se contorsionnant et courut vers sa nurse.

— Elle est ravissante, observa Charlotte.

Lady Cannon secoua la tête avec un sourire piteux, les yeux remplis d'orgueil maternel.

— Et gâtée au-delà de toute raison ! ajouta-t-elle avant de s'emparer chaleureusement de la main de Charlotte. Appelez-moi Sophia. Ne nous embarrassons pas de formules protocolaires.

— Oui, mi… oui, Sophia.

— Mon mari devrait nous rejoindre au salon…

— Oh, fantastique, jeta la voix maussade de Gentry derrière elle.

Sophia poursuivit comme si de rien n'était :

— … et je vais faire apporter des rafraîchissements. Je viens tout juste d'acheter un service à chocolat. Est-ce que vous aimez le chocolat, Charlotte ?

Charlotte accompagna sa nouvelle belle-sœur jusqu'à un magnifique salon dont tout un panneau était vitré et donnait sur une serre à la végétation luxuriante.

— Je n'en ai jamais goûté, avoua-t-elle. Nous n'en avions pas à Maidstone. Et même s'il y en avait eu, lord Radnor m'aurait empêchée d'en boire. Et les domestiques de Stony Cross Park ne jouissaient pas d'un tel luxe.

— Jamais ? Eh bien, c'est l'occasion d'essayer, déclara Sophia, et elle ajouta avec un sourire espiègle : Il se trouve que je suis experte en la matière.

Le salon était décoré dans des harmonies de bordeaux, d'or et de vert, et les lourds meubles d'acajou garnis de brocart et de velours. Livres et revues

s'amoncelaient sur des petites tables recouvertes de cuir, dispersées dans la pièce. Sophia désigna à Charlotte le canapé recouvert d'une multitude de coussins brodés. Nick s'assit près d'elle dès que sa sœur eut pris place dans un fauteuil à côté d'eux.

Une femme de chambre s'approcha discrètement et lady Cannon lui donna ses ordres.

— Mon mari sera là d'un instant à l'autre, les informa-t-elle. À présent, Charlotte, racontez-moi comment vous avez rencontré Nick. Sa lettre était fort brève, et j'ai hâte d'en savoir davantage.

Charlotte ouvrit et ferma la bouche tel un poisson hors de l'eau, incapable de rien dire. Gentry répondit à sa place tout en posant une grande main protectrice sur les siennes.

— Nous nous sommes rencontrés dans le Hampshire, au cours d'une enquête, expliqua-t-il à sa sœur tout en jouant avec les doigts de sa femme. Charlotte était fiancée à lord Radnor, mais elle s'était enfuie pour ne pas l'épouser. Il m'a engagé pour la retrouver, et une fois cela fait, je…

Il haussa les épaules, et laissa Sophia tirer ses conclusions.

— Mais, lord Radnor a au moins trente ans de plus que Charlotte, remarqua Sophia en jetant un regard de compassion à la jeune femme. Et pour l'avoir rencontré à une ou deux occasions, je le trouve très bizarre. Cela ne m'étonne pas qu'il ne vous plaise pas. Et tu es tombé amoureux de Charlotte dès le premier regard ? dit-elle en regardant son frère.

— Qui ne le serait pas ? éluda ce dernier avec un sourire.

Il traçait des cercles sur la paume de Charlotte, caressait l'intérieur de ses doigts, passait le pouce sur les veines délicates de son poignet. Elle sentait une douce chaleur l'envahir et avait du mal à suivre la conversation. Le plus déconcertant, c'est que Nick ne semblait pas se rendre compte de ce qu'il faisait.

Un domestique entra et vint déposer un grand plateau devant la maîtresse de maison.

— Ce service n'est-il pas ravissant ? s'enquit Sophia avant de s'emparer du pot et de verser le liquide sombre et odorant dans une petite tasse. La plupart des gens utilisent de la poudre de cacao, mais on obtient un meilleur résultat en mélangeant la crème avec de la liqueur de chocolat, expliqua-t-elle en ajoutant une généreuse cuillerée de sucre. La liqueur s'obtient en pressant la fève après qu'elle a été décortiquée et grillée.

— Cela sent délicieusement bon, commenta Charlotte, le souffle court, tandis que Nick caressait la base de son pouce.

Sophia prépara les autres tasses.

— C'est vrai, l'odeur est divine. Je préfère de beaucoup le chocolat au café, le matin.

— C'est un sti… stimulant alors ? s'enquit Charlotte en réussissant à arracher sa main à Gentry qui, privé de son occupation, lui jeta un regard interrogateur.

— Oui, en quelque sorte, répondit Sophia en tendant les tasses avec une minuscule cuillère en argent. Même si ce n'est pas aussi tonique que le café, le chocolat stimule à sa manière. Certains prétendent même que le chocolat réveille

les instincts amoureux, ajouta-t-elle avec un clin d'œil à Charlotte.

— Comme c'est intéressant, murmura celle-ci, faisant de son mieux pour ignorer Nick.

Elle prit sa tasse, respira l'arôme d'un air approbateur et but une gorgée. Sophia laissa échapper un rire ravi devant l'expression de Charlotte.

— Cela vous plaît, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà une bonne raison de venir me voir souvent.

Charlotte acquiesça tout en continuant à savourer le contenu de sa tasse. Quand elle eut fini, la tête lui tournait légèrement. Le mélange de sucre et de chaleur lui donnait des fourmillements.

Gentry reposa sa tasse après en avoir avalé quelques gorgées.

— C'est trop riche à mon goût, Sophia, mais je te félicite pour ton adresse dans la préparation. En outre, mes instincts amoureux n'ont nul besoin d'être réveillés.

Il sourit en voyant Charlotte s'étrangler avec les dernières gouttes du breuvage.

— Une autre tasse, Charlotte ? offrit Sophia.

— Oh, oui, s'il vous plaît.

Avant que sa belle-sœur n'ait eu le temps de remplir de nouveau sa tasse, un homme de haute taille, aux cheveux bruns, pénétra dans la pièce.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, mais j'avais une affaire à conclure avec mon agent immobilier, annonça-t-il d'une voix extraordinairement profonde, à l'accent cultivé.

Sir Ross ne correspondait pas du tout à l'idée que Charlotte se faisait de lui. Non, ce n'était pas un homme robuste à l'air important. Et bien qu'il ait la quarantaine, il paraissait curieusement jeune. C'était un bel homme, dans le genre distant, et il émanait de lui une telle autorité qu'elle s'enfonça instinctivement dans le canapé. Il était grand et mince, et possédait un mélange d'assurance et de vitalité qui surpassait de beaucoup le charme désinvolte de la jeunesse. Il portait avec une élégance innée une veste noire admirablement coupée, un pantalon assorti et une cravate de soie adroitement nouée. Son regard passa rapidement sur Charlotte, s'attarda un peu plus longtemps sur Gentry, puis s'arrêta sur sa femme. Il avait des yeux étranges, d'un gris si perçant qu'ils lui firent penser à une lumière enfermée dans une bouteille.

Chose étonnante, Sophia s'adressa à ce demi-dieu comme s'il s'agissait d'un homme ordinaire, sur un ton même légèrement badin.

— Maintenant que tu es là, j'imagine que nous allons devoir supporter une ennuyeuse discussion sur la politique ou la réforme judiciaire.

Sir Ross rit en se penchant pour l'embrasser. Son baiser avait quelque chose de sensuel. Sophia ferma brièvement les yeux comme si ce contact lui rappelait des souvenirs suggestifs.

— Je vais essayer d'être divertissant, promit-il avec un sourire charmeur, et quand il se redressa, la lumière joua sur ses cheveux noirs, soulignant les fils argentés sur ses tempes.

Le visage fermé, Gentry se leva pour serrer la main de son beau-frère.

— Sir Grant m'a appris que vous vouliez me voir, déclara-t-il sans préambule. Que manigancez-vous encore, Cannon ?

— Nous en parlerons plus tard. J'aimerais d'abord que vous me présentiez à votre intrépide jeune épouse.

Le choix de l'épithète fit sourire Charlotte. Elle inclina légèrement la tête tandis qu'il contournait la table pour prendre sa main entre les siennes et déclarer avec une étonnante douceur :

— Bienvenue dans la famille, madame Gentry. Soyez assurée que si vous avez besoin de la moindre assistance, je suis à votre entière disposition.

Leurs regards se croisèrent, et Charlotte sut que ce n'étaient pas des mots en l'air.

— Merci, sir Ross. Je regrette de devoir garder notre parenté secrète. J'aurais été très fière de pouvoir la revendiquer publiquement.

— Peut-être réussirons-nous à faire quelque chose à ce sujet, répliqua-t-il, énigmatique.

Charlotte sentit brusquement les mains de Gentry se refermer autour de sa taille et l'écarter de sir Ross.

— J'en doute, dit-il à son beau-frère, car jamais je ne permettrai qu'une telle information soit rendue publique.

Sophia s'interposa.

— Comme il est trop tard pour que nous prenions le traditionnel petit-déjeuner de mariage, je propose un déjeuner. Le cuisinier a préparé des côtelettes de mouton, des asperges, plusieurs variétés de salades. Et une crème à l'ananas pour le dessert.

— C'est merveilleux ! déclara Charlotte en se joignant à elle pour empêcher l'atmosphère de tourner à l'orage. Je n'ai jamais mangé d'asperges et je rêve d'en goûter, ajouta-t-elle en se rasseyant sur le canapé.

— Vous n'avez jamais mangé d'asperges ? s'étonna Sophia.

Comme Charlotte s'apprêtait à en expliquer la raison, Nick s'installa à ses côtés et lui prit de nouveau la main.

— J'ai peur que ma femme n'ait connu un régime spartiate à l'école, dit-il à sa sœur. Elle a été pensionnaire à Maidstone pendant plusieurs années.

Sir Ross avait pris un siège à côté de sa femme et observait Charlotte avec intensité.

— Une institution célèbre, qui a la réputation de former des jeunes filles accomplies. Dites-moi, madame Gentry, est-ce que vous avez été heureuse là-bas ?

— Appelez-moi Charlotte, je vous en prie, l'invita-t-elle avec un sourire timide.

Tandis qu'elle racontait son expérience à Maidstone, sir Ross l'écouta avec attention, bien qu'elle ne comprît pas en quoi le sujet pouvait bien l'intéresser.

Le déjeuner fut bientôt servi dans la serre par deux domestiques. La table étincelait de tous ses cristaux et porcelaines fleuries. Charlotte découvrait avec ravissement les plantes exotiques qui l'entouraient et le parfum des superbes roses

thé qui embaumaient l'air. Même l'humeur de Gentry en était transformée. Détendu, il amusait tout le monde en racontant des anecdotes sur Bow Street.

Puis sir Ross et lui se lancèrent dans une conversation sur la « nouvelle police », créée dix ans plus tôt. Bow Street était toujours resté indépendant de cette force, car ses inspecteurs étaient bien mieux entraînés et plus efficaces que les « homards crus ».

— Pourquoi les appelle-t-on ainsi ? ne put s'empêcher de demander Charlotte.

— Parce que les homards crus sont bleus, répliqua sir Ross avec un léger sourire. C'est la couleur des nouveaux uniformes. Et les homards pincent aussi.

Le commentaire fit rire Gentry.

Comme les hommes poursuivaient leur discussion, Sophia se rapprocha de Charlotte.

— Est-ce que, à votre avis, mon frère va continuer à Bow Street maintenant que vous êtes mariés ?

— Il m'a donné l'impression qu'il n'avait pas le choix, répondit Charlotte avec circonspection. Le marché avec sir Ross…

— Certes, mais cet accord n'était pas fait pour durer éternellement. Et à présent que Nick est marié, sir Ross va peut-être le libérer de son engagement.

— Pourquoi notre mariage aurait-il une incidence sur sa position à Bow Street ?

Sophia glissa un coup d'œil prudent aux deux hommes.

— La réponse est trop personnelle – et compliquée – pour en discuter maintenant. Pourrais-je vous rendre visite bientôt, Charlotte ? Nous bavarderions tranquillement et irions éventuellement faire quelques courses ensemble.

Charlotte sourit, agréablement surprise par la bienveillance que lui manifestait sa belle-sœur. Sophia semblait tout à fait prête à l'éclairer sur le passé de son frère.

— J'en serais ravie.

— Parfait. Nous allons beaucoup nous amuser.

Entendant la dernière phrase de sa sœur, Nick fronça les sourcils.

— Que mijotes-tu, Sophia ?

— Oh, juste une promenade dans Oxford Street !

— Il y a au moins cent cinquante boutiques dans cette rue. Cela m'étonnerait que vous vous contentiez d'une simple promenade, persifla-t-il.

Sophia pouffa.

— Il faut que tu ouvres un crédit à Charlotte dans différentes boutiques de mode, chez quelques bijoutiers naturellement, sans oublier les libraires et…

— Oh, mila… euh, Sophia, l'interrompit Charlotte, étonnée que sa belle-sœur ne se rende pas compte de leur différence de moyens. Je suis certaine qu'il ne sera pas nécessaire de m'ouvrir des comptes.

— Charlotte peut avoir des crédits où elle le désire, déclara Nick à sa sœur. Mais emmène-la d'abord chez ta couturière. À ma connaissance, elle n'a pas de trousseau.

— Je n'ai pas besoin de nouvelles robes, protesta Charlotte. Peut-être une, un peu habillée, mais c'est tout, insista-t-elle en songeant comment ses parents s'étaient ruinés. Je vous en prie…

— Tout va bien, l'interrompit Gentry en posant la main sur son épaule.

Du regard, il lui indiqua que ce n'était pas le moment de tenir ce genre de discussions. Les joues empourprées, Charlotte se tut. Il laissa glisser sa main le long de son bras et lui pressa gentiment le coude.

Diversion bienvenue, un valet apparut pour desservir et apporter les assiettes à dessert accompagnées de petits verres de vin doux. Sur les assiettes, quelques biscuits étaient disposés autour de la crème servie dans des coupes de cristal.

Sir Ross entama alors une discussion au sujet des amendements récemment proposés sur les lois de l'Assistance publique que Gentry et lui soutenaient. Sophia donna son opinion, et les hommes l'écoutèrent attentivement. Charlotte essaya de dissimuler son étonnement, car on lui avait toujours appris que les femmes ne devaient pas exprimer leur opinion dans une assemblée mixte, et encore moins avoir des idées en politique. Pourtant, ni sir Ross ni Gentry ne semblaient choqués.

Peut-être que Nick lui laisserait la même liberté. Avec cette agréable perspective à l'esprit, Charlotte finit sa crème à l'ananas. Elle était délicieuse, et si la politesse ne l'avait retenue, elle en aurait demandé une autre.

Remarquant le regard nostalgique qu'elle jetait à sa coupe vide, Gentry rit et lui donna son propre dessert qu'il n'avait pas touché.

— Vous êtes encore plus gourmande que la petite Amelia, lui glissa-t-il à l'oreille.

— Nous n'avions pas de dessert, à l'école.

Il lui prit sa serviette et essuya doucement le coin de sa bouche.

— Je sens que je vais avoir un mal fou à compenser tout ce dont vous avez été privée. Vous allez exiger des desserts à chaque repas maintenant, j'imagine.

Elle immobilisa sa cuillère et, fixant les yeux bleus si proches d'elle, elle fut soudain enveloppée de chaleur. Il suffisait qu'il parle de cette voix caressante pour qu'elle se sente perdue.

Sir Ross les étudiait tous deux discrètement.

— Gentry, il y a un sujet que j'aimerais aborder avec vous. Il existe certainement une meilleure façon de vous révéler mes pensées concernant votre avenir, mais je dois reconnaître que je n'ai pas trouvé. Votre cas est tout à fait inhabituel, fit-il avant de marquer une pause et de sourire d'un air piteux. Le terme est faible, bien entendu. Les coups du sort qui ont marqué votre vie sont pour le moins bizarres.

Gentry se carra contre le dossier de sa chaise avec une apparente désinvolture, mais Charlotte perçut son appréhension.

— Je ne vous ai pas demandé de réfléchir à mon avenir.

— C'est pourtant ce que j'ai fait. Pendant ces trois dernières années, j'ai suivi votre carrière…

— Suivi ? l'interrompit Gentry d'un ton ironique. Vous voulez dire plutôt que vous vous êtes ingéré dans ma vie.

Insensible à la sémantique, sir Ross haussa les épaules.

— J'ai fait ce qui me semblait le mieux. N'oubliez pas que, dans mes relations avec vous, je devais prendre en compte les intérêts de Sophia. C'est uniquement à cause d'elle que je vous ai évité la potence. Elle était persuadée qu'il y avait un potentiel de bonté en vous. Je n'y croyais pas à l'époque, mais j'admets aujourd'hui qu'elle avait raison. Vous n'êtes pas le vaurien que je pensais.

Gentry sourit avec impertinence, conscient qu'on lui faisait des éloges mitigés.

— En retour, laissez-moi vous dire que vous n'êtes pas non plus le sale type froid et hypocrite que je croyais.

— Nick ! intervint Sophia, et elle posa la main sur celle de sir Ross. Mon mari n'a jamais eu une pensée hypocrite de sa vie. Quant à être froid, je peux t'assurer que…

— Sophia, l'interrompit doucement sir Ross, tu n'as pas à prendre ma défense, ma chérie.

— De toute façon, tu n'es pas froid, insista-t-elle.

Il entrelaça ses doigts aux siens et, l'espace d'un instant, ils demeurèrent les yeux rivés sur leurs mains jointes avec un plaisir partagé. Le cœur de Charlotte se serra. Comme ce devait être merveilleux de s'aimer ainsi ! songea-t-elle devant leur totale communion.

— Bon, fit Gentry avec impatience, venez-en au fait, Cannon. Je n'ai pas l'intention de passer le jour de mon mariage avec vous.

La remarque fit sourire l'ancien magistrat.

— Très bien, je vais essayer d'être bref. Depuis que vous avez rejoint Bow Street, sir Grant me tient au courant de vos activités : les patrouilles, les poursuites, les opérations policières. Mais c'est seulement depuis l'incendie de la maison Barthas que j'ai compris combien vous aviez changé.

— Je n'ai pas changé, avança Gentry avec méfiance.

— Vous avez appris à attacher autant d'importance à la vie d'autrui qu'à la vôtre, poursuivit sir Ross. Vous avez relevé le défi que je vous ai lancé il y a trois ans, et grandement contribué au bien public. Et vous vous êtes même marié. Curieusement, Charlotte correspond exactement au genre de femme que vous auriez pu épouser si la vie ne vous avait privé de votre titre et de votre position.

Gentry plissa les yeux.

— Je me fiche éperdument de ce titre. Et Dieu sait que je n'en ai aucun besoin maintenant.

Sir Ross joua avec sa cuillère. Il avait l'expression tendue d'un joueur d'échecs en plein milieu d'une partie.

— Il y a quelque chose que vous n'avez pas bien compris au sujet de votre titre. C'est le vôtre, que cela vous plaise ou non. Un titre ne disparaît pas simplement parce qu'on choisit de ne pas le porter.

— Si ! Si l'on choisit d'être quelqu'un d'autre.

— Mais vous n'êtes pas quelqu'un d'autre, répliqua sir Ross. Le vrai Nick Gentry est mort depuis quatorze ans. Vous êtes lord Sydney.

— Personne ne le sait.

— Voilà qui est sur le point de changer, remarqua sir Ross sans sourciller.

Gentry se raidit.

— Que diable voulez-vous dire ?

— Après mûre réflexion, j'ai décidé d'entreprendre une procédure à votre sujet. J'ai expliqué votre cas au bureau de la Couronne et du grand chancelier. Je n'ai pas seulement assuré que vous étiez bien lord Sydney, mais que vous aviez aussi les moyens financiers d'assurer le titre. Dans une quinzaine de jours, le greffe de la Couronne va vous convoquer à la Chambre des lords. Après quoi je vous présenterai publiquement comme lord Sydney à un bal que je donnerai en votre honneur.

Gentry se leva si brutalement de table que sa chaise se renversa.

— Allez au diable, Cannon !

Charlotte sursauta. Elle ne s'attendait pas à une telle hostilité. Gentry réagissait comme si sa vie même était menacée. Mais le danger auquel il devait faire face n'était pas de ceux auxquels il était habitué… Elle sentit les pensées qui s'agitaient derrière son front buté, la manière dont il analysait la situation et cherchait comment y échapper.

— Je nierai tout, affirma-t-il.

Sir Ross le regarda sans sourciller.

— Si vous le faites, je vous opposerai ma déposition, celle de sir Grant, de votre sœur, et même de votre femme affirmant que vous avez reconnu en privé être lord Sydney. Si l'on ajoute à cela un concours de circonstances plutôt étranges comme l'absence de certificat d'inhumation ou de procès-verbal de votre mort…

Gentry décocha un regard meurtrier à l'ancien magistrat.

— J'enverrai une requête à la Chambre des lords pour être autorisé à renoncer à mon titre. Dieu sait qu'ils seront ravis de se débarrasser de moi.

— Ne soyez pas stupide. Vous croyez vraiment qu'ils vous autoriseront à rejeter votre titre ? À leurs yeux, une telle renonciation mettrait en péril toute l'institution du pairage. Ils craindraient que la distinction entre les classes – non, la monarchie elle-même – ne soit menacée.

— Vous ne croyez pas aux privilèges fondés sur la naissance, lui renvoya Gentry. Pourquoi m'obliger à porter ce maudit titre ? *Je n'en veux pas !*

— Cela n'a rien à voir avec mes opinions politiques. C'est un fait. Vous êtes Sydney, quel que soit le nom que vous vous donnez. Vous n'imaginez tout de même pas réussir à renverser sept cents ans de principe héréditaire, ni à éviter plus longtemps vos devoirs en tant que lord Sydney.

— Des devoirs envers quoi ? ricana Gentry. Envers un domaine qui a été tenu en déshérence pendant quatorze ans ?

— Vous avez une responsabilité envers les locataires qui vivotent tant bien que mal sur une terre délabrée, allouée par le gouvernement. Envers la Chambre des lords où votre siège est vacant depuis vingt ans. Envers votre sœur qui est obligée de tenir secrète l'existence de son frère. Envers votre femme, qui jouira d'un respect tout autre en tant que lady Sydney. Envers vos parents. Et envers

vous-même. Durant la moitié de votre vie, vous vous êtes caché sous un faux nom. Il est temps de reconnaître qui vous êtes.

Gentry serra les poings.

— Ce n'est pas à vous d'en décider.

— Si je ne vous y force pas, jamais vous ne prendrez de décision.

— C'est mon droit !

— Peut-être. Mais indépendamment de cela, il vous sera impossible de demeurer inspecteur. Sir Grant est d'accord avec moi, et, par conséquent, il n'aura plus besoin de vos services à Bow Street.

Gentry s'empourpra et faillit s'étouffer en réalisant que sa carrière d'inspecteur était terminée.

— Eh bien, je mènerai des enquêtes privées.

— Ce sera une première ! commenta sir Ross d'un ton sardonique. Le vicomte détective.

— Nick, intervint Sophia d'une voix douce, tu sais bien que c'est ce que papa et maman auraient souhaité.

Il paraissait amer, malheureux et surtout indigné.

— J'ai été Nick Gentry pendant trop longtemps pour changer maintenant.

Sophia répondit avec doigté.

— Ce sera difficile. Personne ne le conteste. Mais tu auras Charlotte auprès de toi.

Nick émit un grognement dédaigneux sans adresser un regard à sa femme.

— Charlotte, ma chère, fit Sophia avec une douce fermeté qui dénotait un caractère bien trempé sous son apparente fragilité, combien d'années avez-vous passées à Maidstone ?

— Six, répondit Charlotte en coulant un regard inquiet au profil dur de son mari.

— Si Maidstone est à la hauteur de sa réputation, ces six années ont été bien remplies, et vous savez tout sur l'art de la conversation, la manière d'équilibrer un budget, le bon goût, le rituel des visites du matin… ces mille petits détails qui font une lady. Je suis sûre que vous êtes capable de tenir une maison quelle que soit sa taille. Vous avez appris à danser, à monter à cheval, à jouer d'un instrument de musique, à parler le français et peut-être même quelques rudiments d'allemand… est-ce que je me trompe ?

— Non, dit hâtivement Charlotte qui détestait cette sensation qu'elle éprouvait soudain d'être un élément du piège qui se refermait sur Nick.

Satisfaite, Sophia se tourna vers son frère qui fulminait.

— Charlotte sera un atout important pour toi. Elle se révélera d'une aide inappréciable pour te préparer à ta nouvelle vie…

— Je n'ai aucune intention de me préparer à quoi que ce soit, gronda-t-il, puis, avec un regard impératif en direction de Charlotte, il ajouta : Venez, nous partons !

Elle se leva tel un automate, imitée par sir Ross. Il n'y avait pas la moindre lueur de triomphe dans ses yeux. Charlotte était persuadée que ce n'était ni la

vengeance ni la malveillance qui avaient dicté sa conduite. Il était certain, de même que Sophia, que Gentry devait reprendre son vrai nom. Elle aurait voulu discuter avec eux, mais il était clair que son mari avait du mal à garder son calme. Il semblait vivre un véritable cauchemar.

Elle resta silencieuse durant tout le trajet. Totalement immobile, son mari essayait de contenir sa colère, et sans doute de comprendre comment sa vie avait pu basculer aussi brutalement. N'avait-elle pas éprouvé les mêmes sentiments en quittant Stony Cross Park ?

Lorsque leur attelage s'arrêta devant leur maison de Betterton Street, Gentry sauta littéralement de la voiture, laissant au valet le soin d'aider Charlotte à descendre. Quand elle atteignit la porte, il avait disparu.

La gouvernante venait certainement de voir son maître s'engouffrer dans l'entrée, car elle arborait une expression stupéfaite.

— Madame Trench, demanda Charlotte d'une voix calme, auriez-vous vu par hasard où se rendait M. Gentry ?

— Je crois qu'il est dans la bibliothèque, mademoi… pardon… madame Gentry.

Comme c'était curieux de s'entendre nommer ainsi. Et c'était encore plus étrange d'imaginer qu'avant peu, on l'appellerait sans doute lady Sydney. Fronçant les sourcils, son regard passa de l'escalier au couloir qui menait à la bibliothèque. Une part d'elle-même aurait voulu se replier dans la tranquillité de sa chambre, mais l'autre désirait retrouver Nick.

Après que Mme Trench eut pris son chapeau et ses gants, elle se dirigea vers la bibliothèque. Elle frappa à la porte avant d'entrer. Les murs étaient recouverts de boiseries. Un épais tapis à motifs en forme de médaillon recouvrait le sol. Gentry se tenait devant l'une des hautes fenêtres. Elle vit son dos se raidir quand elle approcha, et ses doigts se crispèrent autour du verre de cognac qu'il tenait à la main.

Charlotte hésita devant un rayonnage en bois de cerisier qu'elle trouva curieusement dépourvu de livres.

— Votre bibliothèque est presque vide, commenta-t-elle.

Gentry fixait toujours la fenêtre d'un air absent. Il finit son verre d'un trait.

— Achetez des livres si cela vous chante, et remplissez les étagères jusqu'au plafond.

— Merci, murmura-t-elle et, encouragée par le fait qu'il ne l'avait pas encore chassée, elle s'avança vers lui. Monsieur Gentry…

— Ne m'appelez pas ainsi ! protesta-t-il avec irritation.

— Je suis désolée, Nick, dit-elle, s'aventurant plus près de lui. Je voulais m'insurger contre ce qu'a dit sir Ross : vous n'êtes pas obligé de faire de moi lady Sydney. Que vous soyez pair ou roturier m'est complètement égal.

Il se tut un long moment, puis poussa un soupir avant d'aller se verser un autre cognac.

— Existe-t-il un moyen d'arrêter sir Ross ? reprit Charlotte. Peut-être pourrions-nous consulter un juriste…

— C'est trop tard. Je le connais. Il a étudié toutes les contre-attaques possibles. Et son influence s'étend partout, du Parlement au bureau de la Couronne… Ce papier arrivera quoi que je fasse pour l'éviter ! Si je ne me retenais pas, j'étranglerais sur-le-champ ce pauvre imbécile de Cannon.

— Que puis-je faire ?

— Vous avez entendu ma sœur, non ? Vous allez jouer les dames du château et m'aider à prétendre être un vicomte.

— Vous étiez très convaincant à Stony Cross Park.

— Ce n'était que pour quelques jours, remarqua-t-il d'un ton amer. À présent, il semblerait que je sois contraint de jouer ce rôle jusqu'à la fin de mes jours, poursuivit-il, et il secoua la tête, incrédule. Dieu du ciel, ce n'est pas possible ! Je vais tuer quelqu'un avant peu.

Charlotte inclina la tête en l'observant d'un air songeur. Elle l'en croyait capable. Cependant, elle ressentit un élan de sympathie envers lui, et même davantage, le sentiment qu'ils étaient associés. Ils étaient tous deux obligés de se débattre face à une vie qu'ils n'avaient pas choisie.

— Comment vous sentiez-vous à Stony Cross Park quand vous vous présentiez comme lord Sydney ?

— J'ai d'abord trouvé cela amusant. Il y avait une certaine ironie à me cacher sous ma propre identité. Mais ensuite, c'est devenu un poids. La simple mention de mon nom me rend furieux.

Charlotte se demanda pourquoi. Il y avait sûrement quelque autre raison dont il ne lui avait pas parlé.

— Nick, que voulait dire sir Ross quand il a souligné que vous étiez financièrement capable de relever le titre ?

Un pli amer abaissa les coins de sa bouche.

— Il voulait dire que j'avais les moyens de vivre sur un certain pied et d'entretenir une grosse propriété.

— Comment peut-il le savoir ?

— Il n'en est pas absolument certain.

— Il se trompe, bien sûr.

— Non, marmonna Nick, il ne se trompe pas. Avant d'entrer à Bow Street, j'ai fait quelques investissements, et j'ai des actions ici et là qui représentent un bon nombre de livres. En tout, je dois bien en avoir près de deux cents.

Charlotte songea que ce n'était pas si mal, mais pas exactement la somme dont on rêvait pour se sentir vraiment en sécurité.

— C'est tout à fait satisfaisant, déclara-t-elle, ne voulant pas le blesser. Nous nous débrouillerons certainement très bien avec vos économies. Mais cela ne me paraît pas vraiment nécessaire de constituer un trousseau dans les circonstances actuelles. Peut-être plus tard…

— Charlotte, l'interrompit-il, nous n'avons pas besoin d'économiser.

— Deux cents livres, c'est une belle somme. Mais ce ne sera pas évident de faire tourner la maison avec…

— Charlotte, l'interrompit-il avec une drôle d'expression, il s'agit de deux

cent mille livres.

— Mais… mais…

La jeune femme était stupéfaite. C'était une véritable fortune.

— Et environ cinq mille livres par an d'intérêts et d'honoraires privés. Évidemment, ajouta-t-il en s'assombrissant, pour les honoraires privés, cela me paraît quelque peu compromis.

— Vous devez être aussi riche que lord Radnor, alors ?

Il eut un geste vague de la main, comme si ce sujet avait peu d'importance comparé au problème qui l'occupait.

— Sans doute.

— Mais vous pourriez avoir une bonne douzaine de maisons. Vous pourriez…

— Je n'ai pas besoin d'une douzaine de maisons. Je ne peux dormir que sous un toit à la fois. Je ne peux pas prendre plus de trois repas par jour. Et je me fiche pas mal d'impressionner qui que ce soit.

Charlotte s'aperçut que la richesse en soi ne l'intéressait pas, elle n'était que la conséquence de son besoin d'être toujours le meilleur. Et maintenant que son travail allait lui être supprimé, il lui fallait absolument trouver une activité de remplacement. C'était un homme incroyablement actif, pas du tout fait pour la vie indolente des aristocrates. Comment allait-il s'adapter à sa nouvelle existence ?

Les pensées de Nick avaient dû suivre le même cours que les siennes, car il laissa échapper un gémissement de frustration et se passa rageusement la main dans les cheveux. Une mèche rebelle retomba sur son front, et Charlotte éprouva soudain le besoin de plonger les doigts dans la masse soyeuse.

— Charlotte, dit-il d'un ton bourru, je sors un moment. Je ne serai probablement pas de retour avant demain matin. Vous avez un sursis pour ce soir.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore, répondit-il et il s'écarta d'elle d'un mouvement nerveux qui ressemblait à de la panique, comme si un lourd filet le retenait captif.

Charlotte savait qu'elle n'aurait pas dû se soucier qu'il traîne toute la nuit, boive et fasse ces choses stupides dont sont coutumiers les hommes à la recherche de plaisir. Elle avait beau ne pas vouloir apaiser sa fureur, elle ne put s'en empêcher. Sans réfléchir plus avant, elle s'approcha de lui, posa la main sur le drap fin de son manteau, puis la glissa à l'intérieur et la promena sur sa veste qui épousait les courbes de son torse musclé.

Nick s'était immobilisé, sa respiration avait pris un rythme plus lent. Sans le regarder, Charlotte laissa ses mains explorer les plis de sa chemise.

— Je ne veux pas d'un sursis, déclara-t-elle en tirant sur sa cravate qui finit par se dénouer.

Une fois le nœud défait, ce fut comme si tout son corps se relâchait à son tour. Il se mit à respirer avec difficulté et ses poings se serrèrent à ses côtés. Maladroitement, elle défit le col de sa chemise qui s'ouvrit sur son cou bronzé. Se risquant à lever les yeux sur lui, elle s'aperçut avec un tressaillement que sa colère s'était transformée en un désir à l'état brut.

Il baissa la tête avec une lenteur extrême comme s'il voulait lui laisser l'occasion de s'enfuir. Elle ferma les yeux lorsqu'elle sentit sa bouche frôler son cou. Il entrouvrit les lèvres et caressa sa peau délicate du bout de la langue. Avec un soupir tremblant, elle s'appuya contre lui, car ses jambes se dérobaient sous elle. Il ne la touchait pas avec ses mains, seule sa langue continuait son ballet sensuel. Elle glissa les bras autour de sa taille.

Les mains de Nick lui agrippèrent doucement les épaules. Il semblait hésiter : devait-il la rapprocher ou l'écarter de lui ?

— Que faites-vous, Charlotte ? s'enquit-il d'une voix rauque.

Son cœur battait la chamade et elle eut toutes les peines du monde à lui répondre :

— J'imagine que je vous encourage à poursuivre ce que vous avez commencé dans la bibliothèque de lord Westcliff.

— Je n'ai pas eu de femmes depuis six mois, dit-il brutalement. Si vous décidiez soudain de reculer, je ne le prendrais pas bien.

— Je n'en ai pas l'intention.

Il la fixa d'un regard enfiévré, le visage dur.

— Pourquoi maintenant, et pas la nuit dernière ?

Voilà qui était impossible à expliquer. Mais, cet après-midi, elle l'avait soudain senti vulnérable.

— Nous sommes mariés, maintenant, déclara-t-elle, saisissant la première excuse qui lui vint à l'esprit. Et je préférerais en… en finir tout de suite, ainsi je n'aurai plus peur.

Il ne s'embarrassa pas de questions superflues. Une lueur s'alluma dans son regard et il lui tendit la main.

— Venez avec moi.

Elle mit sa main dans la sienne.

— Nick, juste une chose…

— Quoi ?

— Il ne fait pas encore nuit.

— Et ?

— Est-ce convenable de faire ce genre de choses l'après-midi ?

Il ne put s'empêcher de rire.

— Je ne sais pas. Et je m'en fiche éperdument.

Gardant sa main dans la sienne, il l'entraîna hors de la bibliothèque.

CHAPITRE 9

Charlotte le suivit dans l'escalier, la main serrée dans la sienne. Elle avait les jambes en caoutchouc quand ils atteignirent enfin sa chambre. Les rideaux ouverts laissaient entrer une lumière grise. Elle aurait de beaucoup préféré l'obscurité. L'idée d'être nue en plein jour la faisait trembler d'appréhension.

— Du calme, murmura Nick, debout derrière elle, d'une voix légèrement sourde.

Il referma doucement les mains autour de ses bras.

— Je ferai attention. Cela peut vous être très agréable, si…

— Si ?

— Si vous me faites confiance.

Ils étaient tous les deux immobiles et silencieux. Charlotte s'humecta les lèvres. Elle n'avait pas fait confiance à quiconque depuis des années. Aussi, s'en remettre à Nick Gentry, l'homme le moins scrupuleux qu'elle ait jamais rencontré, ce n'était pas seulement de la sottise, mais de la folie.

— D'accord, dit-elle à sa propre surprise. D'accord, je vous fais confiance.

Il laissa échapper un son inarticulé, comme si sa réponse l'avait pris au dépourvu.

Sa grande main remonta lentement au-dessus de sa poitrine où elle exerça une légère pression qui la força à s'appuyer contre lui. Elle sentit sa bouche sur sa nuque, écartant les mèches folles. Il goûta la peau duveteuse, puis il mordilla un point sensible qui la mit au supplice. Remontant le long de son cou, il atteignit le lobe de l'oreille tandis que ses mains dénouaient les liens de son corsage qui s'ouvrit sur un léger corset. Ses doigts dérivèrent vers sa gorge dont il caressa la courbe vulnérable, puis voyagèrent jusqu'au creux de son épaule.

— Vous êtes belle, Charlotte, chuchota-t-il. Votre odeur, votre douceur…

Il retira ses épingles à cheveux et les jeta sur le tapis. Puis il plongea les doigts dans les boucles soyeuses qui cascadaient sur ses épaules, les approcha de son visage, s'en frotta les joues et le menton. Une chaleur insidieuse se répandit en elle, et elle se laissa aller contre le corps solide qu'elle sentait derrière elle.

Il fit glisser sa robe jusqu'à la taille, l'aida à extraire les bras de ses manches. La faisant pivoter face à lui, il dégrafa adroitement son corset. Ses seins pointèrent

sous la fine toile de sa chemise, Nick les prit entre ses mains, les caressa doucement, s'attardant sur les pointes jusqu'à ce qu'elles durcissent sous ses pouces.

Haletante, Charlotte se cramponna à ses épaules pour ne pas tomber. Il passa le bras derrière son dos tout en continuant à jouer avec son sein. Une crampe de plaisir lui noua le ventre. Soudain, elle eut envie qu'il prenne son autre sein, que sa bouche la parcoure tout entière. Elle voulait le sentir nu contre elle. Impatiente, elle tira sur son manteau jusqu'à ce que son rire âpre ébouriffe sa longue chevelure.

— Doucement, murmura-t-il. Nous n'avons aucune raison de nous presser.

Il enleva son manteau… sa veste… ses bas… ses chaussures… son pantalon… sa chemise… et finalement apparut dans toute sa beauté primitive.

Alors, Charlotte ne sut plus où regarder. Il aurait dû apparaître vulnérable dans sa nudité, mais il semblait encore plus puissant qu'habillé. Son corps était taillé avec une grâce brutale, grand et musclé, magnifiquement proportionné. Son bronzage s'arrêtait à la taille et sa peau s'éclaircissait au niveau des hanches.

Il suivit du doigt sa joue empourprée.

— Vous savez ce qui va se passer ?

Charlotte acquiesça d'un brusque signe de tête.

— Je crois, oui.

Il laissa courir son doigt sous son menton, traçant un chemin de feu.

— Qui vous en a parlé ? Votre mère ?

— Oh, non. Elle m'aurait certainement tout expliqué la veille de mon mariage avec lord Radnor. Mais, bien entendu, elle n'en a pas eu l'occasion, répondit Charlotte qui ferma les yeux tandis qu'il lui caressait le cou d'une main chaude et légèrement calleuse. J'ai entendu des bavardages à l'école. Quelques filles avaient… fait des choses… et elles nous ont raconté.

— Quelles choses ?

— Elles ont rencontré des amis en privé, ou des cousins, et leur ont autorisé certaines libertés.

Charlotte ouvrit les paupières et croisa son regard amusé. Elle refusait de baisser les yeux au-dessous de ses épaules.

— Jusqu'où allaient ces libertés ? Aussi loin que nous sommes allés l'autre nuit ?

— Oui, dut-elle admettre.

— Avez-vous aimé la façon dont je vous ai touchée ?

Elle rougit violemment et esquissa un petit signe affirmatif.

— Alors, vous allez aimer la suite, promit-il en s'emparant du bord de sa chemise.

Obéissant à sa prière muette, elle leva les bras et il fit passer le vêtement par-dessus sa tête. Elle ôta ses chaussures et demeura devant lui, en pantalon et bas, les mains croisées sur sa poitrine nue.

Nick se tenait devant elle, la dominant de toute sa hauteur. Sa main remonta le long de son dos, éveillant mille sensations.

— Mettez vos bras autour de moi, Charlotte.

Elle obéit gauchement, s'approcha tout près de lui, ses seins s'écrasant contre son torse. Le corps de Nick était incroyablement chaud, son sexe la brûlait à travers la mousseline de son pantalon. Elle sentait des poussées régulières contre son ventre jusqu'à ce qu'il glisse les mains sous ses fesses pour la remonter légèrement. Il la plaqua contre lui et elle sentit son sexe entre ses jambes. La vague de désir qui la submergea alors fut si violente qu'elle put à peine la supporter. S'accrochant à son cou, elle enfouit le visage au creux de son épaule. Il introduisit les doigts entre ses cuisses, la caressa paresseusement. Bientôt le tissu s'humidifia sous ses caresses. Il la tint un long moment ainsi jusqu'à ce qu'elle commence à s'agiter.

Alors, il tira sur le ruban de son pantalon qui tomba à ses pieds puis, la soulevant avec aisance dans ses bras, il la porta jusqu'au lit. Après l'avoir allongée sur la courtepointe brodée, Nick suivit du regard ses formes délicates et un sourire incurva ses lèvres.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un rougir comme vous de la tête aux pieds.

— Eh bien, je ne me suis encore jamais trouvée nue devant un homme.

Cela lui paraissait inconcevable de discuter ainsi alors qu'elle ne portait en tout et pour tout que ses bas.

La main de Nick se referma autour de sa cheville.

— Vous êtes adorable, murmura-t-il en la rejoignant sur le lit.

Il tira sur l'une de ses jarretières avec ses dents, ôtant le ruban qui l'attachait. Puis il en fit autant avec l'autre. Elle sursauta quand il embrassa les marques rouges qu'elles avaient laissées sur sa peau. Après avoir roulé ses bas le long de ses jambes, il lui écarta les cuisses. Affreusement gênée, Charlotte se protégea de la main. Nick remonta lentement sur elle, son souffle tiède la fit frissonner. Ses pouces caressèrent la peau fine au creux de l'aine.

— Ne vous cachez pas ! chuchota-t-il.

— Je ne peux pas m'en empêcher, dit-elle en se débattant pour échapper à sa langue qui s'aventurait dans des endroits où elle n'imaginait pas que cela pût être possible.

Elle réussit tant bien que mal à tirer suffisamment le dessus-de-lit pour se glisser dessous. Nick la suivit en riant. La tête brune disparut et elle sentit ses mains saisir ses genoux et les écarter.

Charlotte fixa le ciel de lit au-dessus de sa tête.

— Nick, demanda-t-elle d'une voix mal assurée, est-ce la façon ordinaire dont les gens fo… font cela ?

— Quelle est la façon ordinaire ?

Elle prit une inspiration saccadée en sentant ses dents mordiller l'intérieur de sa cuisse.

— Je n'en suis pas certaine. Mais je ne crois pas que cela se passe ainsi.

D'une voix vibrante d'amusement, il répliqua :

— Je sais ce que je fais, Charlotte.

— Je ne sous-entendais pas que vous ne le saviez pas… Oh, *s'il vous plaît*… ne m'embrassez pas là !

Il fut secoué par un rire étouffé.

— Pour quelqu'un qui n'a aucune expérience, vous avez des opinions bien arrêtées. Laissez-moi vous faire l'amour comme je l'entends. Au moins la première fois, ajouta-t-il en s'emparant de ses poignets pour les plaquer le long de son corps. Restez tranquille.

— Nick… commença-t-elle comme sa bouche descendait vers le triangle blond entre ses cuisses. Nick…

Mais il ne l'écouta pas. Son souffle emplissait le sillon entre ses jambes d'une chaleur humide. Un gémissement monta dans sa gorge et elle essaya de se libérer de son étreinte. Sa langue fouilla les boucles en désordre jusqu'à ce qu'elle trouve les doux pétales qui s'y cachaient. Il suivit d'abord le contour de l'un en le taquinant délicatement, puis de l'autre.

Sa bouche la transportait au septième ciel. À force de passer et de repasser, sa langue finit par dénicher l'entrée secrète de son corps. Charlotte se sentait toute faible, son sexe palpitait impatiemment. Incapable d'attendre plus longtemps, elle essaya de se placer de telle façon qu'il puisse atteindre ce point qui vibrait si désespérément en elle. Mais il ne semblait pas comprendre ce qu'elle voulait. Il continuait à la caresser tout autour avec sa langue, sans jamais l'atteindre.

— Nick, s'il vous plaît… souffla-t-elle incapable de trouver les mots.

Mais il poursuivit son petit jeu et elle finit par réaliser que c'était à dessein. Frustrée au-delà de toute expression, elle saisit sa tête et sentit contre elle son rire bref. Sa bouche descendit plus bas, goûtant le pli de son genou, tâtant ses chevilles. Quand il revint entre ses cuisses, tout son corps brûlait de désir. Il inclina la tête entre ses jambes et elle retint sa respiration.

Sa langue frôla le petit bourgeon si sensible, et elle ne put retenir un cri tandis qu'elle se cambrait contre sa bouche.

— Non, murmura-t-il contre sa peau moite. Pas encore. Attendez un tout petit peu.

— Je ne peux pas… oh, je vous en supplie, n'arrêtez pas… hoqueta-t-elle et elle attira sa tête frénétiquement à elle, gémissant quand il la caressa de nouveau.

Lui attrapant les poignets, Nick les fit passer par-dessus sa tête et s'allongea sur elle en prenant garde de ne pas l'écraser. Son sexe était niché bien au chaud entre ses cuisses. Ses yeux bleus la fixèrent intensément tandis qu'il lui lâchait les poignets.

— Laissez-les là, intima-t-il, et elle obéit dans un sanglot.

Il lui embrassa les seins, sa langue traçant des cercles de feu autour d'une pointe puis de l'autre. Nick frottait son bas-ventre contre le sien, lentement, régulièrement, tandis que sa bouche continuait à s'activer sur sa poitrine. Elle arqua le dos en gémissant. Le plaisir montait en elle, gagnait en intensité… Elle flottait à la limite du supportable, attendant, attendant… et soudain ce fut l'explosion… Elle poussa une plainte stupéfaite devant la violence des spasmes qui déferlèrent au plus profond de son corps.

— Oui, murmura-t-il contre son cou tandis que ses hanches continuaient à bouger doucement sur les siennes.

La sensation s'estompa en longs frissons tandis qu'il repoussait les mèches blondes plaquées sur son front humide.

— Nick, murmura-t-elle, le souffle court, qu… quelque chose s'est passé…

— Oui, je sais. Vous avez eu un orgasme, expliqua-t-il d'une voix tendre et vaguement amusée. Dois-je recommencer ?

— Non, répliqua-t-elle instantanément, ce qui le fit rire.

— Alors, c'est mon tour.

Il passa le bras derrière sa tête, sa nuque reposant au creux de son coude, et lui écarta les cuisses des siennes. Sans hâte, il se positionna à l'entrée de son sexe, puis commença à l'introduire dans les profondeurs humides de son intimité, augmentant peu à peu ses poussées jusqu'à ce que Charlotte ressente une légère brûlure. Instinctivement, elle eut un mouvement de recul. Nick s'immobilisa et baissa les yeux sur elle, le visage soudain tendu. Il se pencha et déposa un baiser entre ses sourcils.

— Je suis désolé, dit-il doucement.

— Pourquoi… commença-t-elle, et elle suffoqua quand il l'envahit d'une seule poussée.

Elle voulut se recroqueviller pour échapper à la douleur, ses jambes se serrant instinctivement, mais elle ne put rien faire pour l'empêcher de s'enfoncer en elle. Elle était piégée sous son corps.

Prudemment, il la pénétrait plus avant.

— Je suis désolé, répéta-t-il. J'ai pensé que ce serait plus facile pour vous si j'étais rapide.

C'était plus douloureux qu'elle ne s'y attendait. Et tellement étrange d'avoir une partie du corps d'un autre en soi. C'était à vrai dire si extraordinaire qu'elle en oublia presque la douleur. Elle sentait quels efforts cela lui coûtait de rester immobile. Il attendait qu'elle soit accoutumée à sa présence en elle. Mais l'inconfort persistait, et elle savait que le temps n'y changerait rien.

— Nick, risqua-t-elle d'une voix mal assurée, serait-il possible d'en finir au plus vite ?

— C'est certainement possible, acquiesça-t-il à regret.

Ses hanches se raidirent, et Charlotte constata avec consternation qu'il s'enfonçait toujours davantage. Quand son sexe fut entièrement en elle, elle essaya de se dérober. Aussitôt, il se retira un peu et lui caressa le flanc.

— La prochaine fois, ce sera mieux, promit-il en se contentant de toutes petites poussées. Vous êtes si chaude, Charlotte, si douce…

Son souffle se précipita, ses yeux se fermèrent, ses poings se contractèrent. En dépit de la douleur que lui causait son va-et-vient, Charlotte éprouva comme une envie de le protéger et… de la tendresse, même. Elle glissa les mains le long de son dos, noua les jambes autour de son large corps, l'étreignant, attentive à sa respiration haletante. Soudain, il s'enfouit profondément en elle et demeura immobile. Elle le sentit frémir violemment en elle, le corps secoué de soubresauts, tandis qu'une plainte rauque lui échappait.

Au bout d'un moment, Nick se détendit sur elle, il ouvrit les yeux. La

manière dont il murmura son nom la fit frissonner. Il s'appuya sur le coude pour la contempler, un pli soucieux lui barrant le front.

— Ça va ?

— Oui, acquiesça-t-elle avec un sourire paresseux. Ce n'était pas mal du tout. J'ai même trouvé cela mieux qu'une douche.

Il poussa un grognement amusé.

— Mais était-ce aussi bon que le chocolat ?

Charlotte tendit la main et suivit le contour de sa pommette du doigt. Elle ne put résister à l'envie de le taquiner.

— Pas tout à fait.

Un petit rire lui échappa.

— Diable, vous êtes difficile à contenter, déclara-t-il en pressant ses lèvres contre sa paume. Quant à moi, je suis plus heureux qu'un marin à *fiddler's green*.

Charlotte continua de dessiner du doigt les contours de son visage. Ses traits avaient perdu de leur habituelle dureté si bien qu'il paraissait plus jeune.

— Qu'est-ce que c'est que ce *fiddler's green* ? s'enquit-elle.

— Une place au paradis des marins. Rien que du vin, des femmes et des chansons, jour et nuit.

— Quelle est votre idée du paradis ?

— Je ne crois pas au paradis.

Charlotte écarquilla les yeux.

— Serais-je mariée à un païen ?

— Vous allez regretter de ne pas avoir épousé Radnor.

— Ne plaisantez pas au sujet de Radnor ! protesta-t-elle en se détournant. Cela n'a rien de drôle.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il en l'attirant contre lui. Je n'avais pas l'intention de vous fâcher. Allez, du calme, ajouta-t-il, le nez enfoui dans ses cheveux. Quel tempérament fougueux !

— Je ne suis pas fougueuse, rétorqua Charlotte.

— Mais si, insista-t-il en posant une main possessive sur sa hanche. Je m'en suis aperçu dès le premier jour. C'est même une des raisons pour lesquelles je tenais à vous.

— Je croyais que c'était uniquement par commodité.

— Certes, reconnut-il avec une petite grimace tout en esquivant son coup de coude. Mais, en vérité, la commodité n'avait rien à voir dans l'affaire. Je vous désirais comme je n'ai jamais désiré aucune femme.

— Pourquoi avez-vous insisté pour m'épouser alors que je vous proposais d'être votre maîtresse ?

— Parce que le statut de maîtresse ne vous convient pas. Vous méritez tout ce que je peux vous donner… y compris mon nom, ajouta-t-il après un silence.

Une pensée vint assombrir le plaisir de Charlotte.

— Quand on apprendra que vous êtes lord Sydney, vous allez être très recherché, remarqua-t-elle.

Avec son physique, son titre et sa fortune, Nick ferait des ravages parmi ces

dames de la bonne société, Charlotte en était persuadée.

— Je ne m'éloignerai pas de vous, promit-il, la surprenant par sa perspicacité.

— Comment pouvez-vous en être certain ! Avec un tableau de chasse comme le vôtre…

— Que savez-vous de mon « tableau de chasse » ?

Il la fit basculer sur le dos et se pencha sur elle, une jambe glissée entre les siennes.

— Il est évident que vous avez beaucoup d'expérience.

— C'est vrai, admit-il. Mais cela ne signifie pas que je manque de discernement. En fait…

— En fait ? répéta vivement Charlotte.

Il détourna les yeux.

— Rien.

— Vous étiez sur le point de m'avouer que vous n'aviez pas eu autant de femmes que cela, fit-elle, sceptique. Encore que cela soit hautement subjectif. Que veut dire beaucoup pour quelqu'un comme vous ? Une centaine ? Cinquante ? Dix ?

— Cela n'a pas d'importance, dit-il, soudain renfrogné.

— Si vous essayez de me faire croire que le chiffre se situe au-dessous de vingt, je ne vous croirai pas.

— Vous auriez tort.

— Ce qui fait un nombre de ?

— Deux, en vous incluant, lâcha-t-il avec brusquerie.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama-t-elle avec un rire incrédule.

— Croyez ce que vous voulez, marmonna-t-il en roulant sur le côté.

Il paraissait contrarié, comme s'il regrettait ses aveux. Il se leva et se dirigea vers la penderie. Charlotte le suivit du regard, bouche bée. Elle n'arrivait pas à le croire, et ne voyait en même temps aucune raison pour qu'il lui mente.

— Qui était l'autre ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Une femme d'affaires, dit-il en enfilant une robe de chambre.

— Quel genre d'affaires ?

— Du mauvais genre, répliqua-t-il sans ménagement. Elle possède une maison de tolérance.

Charlotte faillit tomber du lit. Elle se ressaisit avant de se tourner vers lui.

— Ce fut une longue… amitié ?

— Trois ans.

Elle digéra l'information en silence, puis se rendit compte, consternée, que le poids qui lui oppressait la poitrine était dû à la jalousie.

— Étiez-vous amoureux d'elle ? se força-t-elle à demander.

— Non, répondit-il sans hésitation. Mais je l'aimais bien. Et je l'aime toujours.

Un sillon creusa le front de la jeune femme.

— Pourquoi ne continuez-vous pas à la voir ?

Nick secoua la tête.

— Au bout d'un moment, Gemma a pensé qu'il n'y aurait rien à gagner ni pour l'un ni pour l'autre à poursuivre nos relations. Depuis, j'ai compris qu'elle avait raison. Et je n'ai couché avec personne d'autre, jusqu'à ce que je vous rencontre. Alors, vous voyez, je n'ai rien d'un coureur.

Le soulagement la submergea. L'idée de l'avoir tout à elle la ravissait, et elle ne chercha surtout pas à en analyser les raisons. Elle se leva, ramassa d'un geste vif sa robe qu'elle tint devant elle.

— J'avoue que cela me surprend, dit-elle, s'efforçant de rester naturelle malgré sa nudité. Vous êtes totalement imprévisible.

Il s'approcha d'elle et posa les mains sur ses épaules.

— Vous aussi, répliqua-t-il. Je ne m'attendais pas à éprouver autant de plaisir avec une parfaite novice.

Lui ôtant sa robe des mains, Nick la laissa tomber sur le sol et enlaça Charlotte.

— C'est peut-être parce que vous êtes mienne, remarqua-t-il, songeur. Personne ne m'a jamais appartenu.

— On dirait que vous parlez d'un cheval que vous venez d'acheter, déclara Charlotte avec un sourire narquois.

— Un cheval m'aurait coûté moins cher, répliqua-t-il, et il rit devant son indignation simulée.

Elle tambourina sur son torse et il lui coinça les poignets dans le dos, ce qui fit saillir sa poitrine.

— Épargnez vos forces, conseilla-t-il en riant contre ses cheveux, puis il la relâcha et lui frotta les reins. Vous devez avoir des courbatures. Je vais vous faire couler un bain chaud. Après quoi, nous mangerons quelque chose.

Si elle appréciait l'idée d'un bain, elle n'avait aucune envie de remettre un corset et de s'habiller pour le dîner.

— Je peux demander qu'on nous monte un plateau si vous préférez, proposa Nick.

— Oh, oui, acquiesça-t-elle aussitôt, avant de lui jeter un regard perplexe. Comment faites-vous ? Vous semblez toujours deviner ce que je pense.

— On lit à livre ouvert en vous.

Retirant son peignoir, il l'en enveloppa.

— J'ai mangé une seule fois dans ma chambre, quand j'étais malade, déclara-t-elle en attachant le vêtement tout imprégné de sa chaleur. Et c'était il y a des années.

Nick se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Mon épouse passionnée… plus tard, je vous montrerai que c'est le meilleur endroit pour dîner.

Il lui donna lui-même son bain, agenouillé près de la baignoire, les manches de sa robe de chambre roulées sur ses avant-bras puissants. Les yeux mi-clos,

Charlotte laissa son regard errer dans l'ouverture en V qui découvrait son torse bronzé. C'était un homme d'une force exceptionnelle, et pourtant, il la touchait avec une délicatesse incroyable. Des nuages de vapeur montaient de l'eau. Elle se sentait abrutie de chaleur et de sensualité tandis que ses fortes mains se glissaient vers les parties intimes de son corps.

— Avez-vous mal, là ? demanda-t-il en posant le doigt sur son sexe gonflé.

— Un peu, avoua-t-elle en se laissant aller contre le bras de Nick, la tête appuyée sur le bord de l'immense baignoire de porcelaine.

Nick la massa doucement.

— J'ai essayé d'être le plus doux possible.

— Vous l'avez été.

Il baissa les yeux sur son corps qui apparaissait légèrement flou sous l'eau. Son beau visage était empreint d'une telle sévérité qu'on l'aurait cru gravé dans le bronze.

— Je ne vous ferai plus jamais mal, je vous le promets.

Charlotte retint sa respiration tandis qu'il tâtait la zone sensible. Elle souleva les hanches tout en s'agrippant aux parois glissantes de la baignoire. Il passa le bras derrière son dos.

— Appuyez-vous sur moi, murmura-t-il. Laissez-moi vous donner du plaisir.

Non, songea-t-elle sceptique, pas dans une baignoire avec une épaisse porcelaine entre eux. Mais elle se détendit malgré elle et s'ouvrit à lui comme sa main descendait le long de son ventre. Elle saisit doucement son poignet, sentant le mouvement des tendons et des muscles pendant qu'il écartait les replis soyeux de son jardin secret. Du majeur, il la caressait d'une manière plus intime, allant et venant, s'arrêtant sur les points sensibles. Il sourit quand son visage et sa poitrine commencèrent à s'empourprer.

— Les Chinois appellent cet endroit la terrasse précieuse, chuchota-t-il, et, tout doucement, ses doigts glissèrent à l'intérieur. Et ici, les cordes du luth… et ici… indiqua-t-il atteignant les recoins les plus mystérieux de son corps, le cœur de fleur. Cela vous fait-il mal quand je vous touche ainsi ?

— Non ! gémit-elle.

Il lui frôla l'oreille de ses lèvres.

— La prochaine fois que nous serons ensemble dans un lit, je vous montrerai une position qui s'appelle « le tigre bondissant ». J'entrerai en vous par-derrière, je m'enfoncerai profondément… et j'atteindrai le cœur de fleur, encore et encore…

Il aspira le lobe de son oreille, le saisissant délicatement entre ses dents. Un soupir voluptueux échappa à Charlotte qui avait l'impression de flotter en état d'apesanteur.

— Comment savez-vous ces choses ?

— Gemma collectionne les livres sur les techniques érotiques. L'un de ses favoris est la traduction d'un texte écrit durant la dynastie Tang. Le livre conseille aux hommes d'accroître leur vigueur en retardant le plus possible leur propre plaisir, expliqua-t-il, retirant son doigt et laissant sa main courir à l'intérieur de ses cuisses avec la légèreté d'une aile de papillon. Et il conseille des positions pour

améliorer sa santé… consolider les os… enrichir le sang… s'assurer une longue vie.

— Citez-m'en quelques-unes, demanda Charlotte en déglutissant avec difficulté tandis que sa main revenait à l'assaut.

Il frotta sa joue contre la sienne.

— Il y a le phénix en vol, qui est réputé faire disparaître une centaine de maladies. Et les cous entrelacés des grues, qui favorisent la cicatrisation.

— Combien en avez-vous essayé ?

— Seulement une quarantaine. Les anciens maîtres me considéreraient comme un novice.

Charlotte lui jeta un regard étonné.

— Seigneur, mais combien y en a-t-il donc ?

— Quinze mouvements coïtaux, appliqués à trente-six positions de base… dont découlent à peu près quatre cents variations.

— Cela paraît plutôt excessif, réussit-elle à articuler.

— Cela va nous garder occupés pendant un certain temps, observa-t-il, sans cacher son amusement.

Charlotte grimaça en s'apercevant qu'il essayait d'introduire deux doigts en elle.

— Nick, je ne peux…

— Prenez une bonne inspiration et soufflez doucement, chuchota-t-il. Je serai très doux.

Gémissant, Charlotte pressa le visage contre la manche de velours. Après que la douleur initiale se fut estompée, elle commença à se tortiller et à hoqueter à chaque intrusion.

— Vous me retenez si doucement en vous, murmura Nick d'une voix rauque. Je voudrais m'enfoncer encore et encore… me perdre en vous…

Ses paroles furent noyées par le grondement sourd de son cœur qui s'emballait, tandis que son corps était secoué de brûlants frissons de plaisir.

Un long moment après, vêtue d'une chemise de nuit blanche toute simple, Charlotte s'approcha de Nick, debout près de la table de la chambre. Elle rougit en s'apercevant qu'il la contemplait avec un demi-sourire.

— Cette tenue vous va à ravir, dit-il effleurant du doigt le col très sage de la chemise. Elle vous donne un air innocent.

— Plus question d'innocence, fit-elle en lui retournant son sourire.

Il la souleva et la pressa contre lui, le visage plongé dans sa chevelure soyeuse.

— Mais si, la contra-t-il. Il va me falloir beaucoup de temps et d'efforts pour vous débaucher complètement.

— Je ne doute pas que vous réussissiez, observa-t-elle avant de s'asseoir devant une assiette remplie de crudités et de diverses viandes froides.

— À notre mariage ! déclara Nick en lui versant un verre de vin. Puisse-t-il continuer dans de meilleures conditions qu'il a commencé.

Ils levèrent leurs verres et les heurtèrent doucement. Charlotte but lentement, appréciant la saveur épicée.

Posant son verre, Nick s'empara de sa main et la contempla pensivement.

— Vous n'avez pas de bague. Je vais y remédier dès demain.

À cette idée, Charlotte éprouva un intérêt qui lui sembla déplacé. Il était temps d'appliquer les principes inculqués à Maidstone. Aussi, imperturbable, elle remarqua :

— Beaucoup de femmes mariées ne portent pas de bague.

— Je veux qu'on sache que vous n'êtes pas libre dès qu'on pose les yeux sur vous.

Elle décida alors de ne pas bouder son plaisir.

— Si vous insistez, j'imagine que je ne peux pas vous en empêcher.

Il sourit devant son évidente impatience.

— Quel genre de pierre vous ferait plaisir ?

— Que diriez-vous d'un saphir ? suggéra-t-elle avec espoir.

— D'accord pour un saphir, acquiesça-t-il en jouant avec ses doigts d'un air absent. Vous devez avoir hâte de voir votre famille, je suppose, ajouta-t-il à brûle-pourpoint.

Charlotte en oublia aussitôt la bague.

— Oh, oui. Je crains que lord Radnor n'ait déjà mis mes parents au courant. Ils doivent être affolés à l'idée de se retrouver sans ressources.

— Vous n'avez aucune raison de prendre cet air coupable, fit Nick en suivant du doigt les veines à l'intérieur de son poignet. Ce n'est pas vous qui avez conclu ce marché, et ce n'est pas votre faute si vous n'avez pu le respecter.

— Mais j'en ai bénéficié, souligna Charlotte à contrecœur. Toutes ces années à Maidstone… mon éducation a coûté beaucoup d'argent. Et lord Radnor n'a rien en retour.

Il haussa un sourcil.

— Si vous insinuez que Radnor a été floué…

— Non, ce n'est pas exactement cela. C'est… enfin, je n'ai pas fait ce qu'il fallait.

— En effet, vous auriez dû vous sacrifier pour le reste de votre famille, remarqua-t-il sardoniquement. Mais vos parents seront tout aussi bien avec moi. Je peux difficilement être un plus mauvais beau-fils que Radnor.

— En tout cas, vous êtes certainement préférable comme mari.

Il sourit en portant sa main à ses lèvres.

— Comme mari, vous préféreriez *n'importe qui* à Radnor… Vous l'avez laissé clairement entendre.

Charlotte rit, se disant que Nick n'était pas du tout le mari auquel elle s'attendait.

— Qu'allez-vous faire demain ? s'enquit-elle, comme leur visite à sir Ross lui revenait en mémoire.

Elle était certaine que Nick ne quitterait pas Bow Street sans faire d'objections.

Lâchant sa main, il fronça les sourcils.

— J'ai l'intention d'aller voir Morgan.

— Vous pensez qu'il prendra votre défense contre sir Ross ?

— Aucune chance. Mais au moins, j'aurai la satisfaction de lui dire quel sale traître il est.

Charlotte se pencha pour toucher le revers de sa robe de chambre.

— Avez-vous envisagé la possibilité que tous deux fassent ce qu'ils croient le mieux pour vous ? C'est peut-être dans votre intérêt de réclamer ce titre ?

— Comment imaginer une chose pareille ? Dieu du ciel, je vais être enfermé dans une cage dorée.

— J'y serai avec vous.

Il la fixa, comme en arrêt devant les mots qu'elle venait de prononcer. Ses yeux demeurèrent si longtemps rivés sur elle, et avec une telle intensité, qu'elle finit par demander :

— Qu'y a-t-il ? À quoi pensez-vous ?

Un sourire sans joie joua sur ses lèvres.

— Je songeais à quel point vous étiez mieux préparée à ma vie future que moi.

Bien que Charlotte lui ait suggéré timidement de passer la nuit auprès d'elle, Nick se retira dans la chambre d'amis, quelques portes plus loin.

J'y serai avec vous. Sa remarque l'avait affecté, tout comme celle devant le puits de soupirs. Elle possédait l'art de tout dénouer en lui d'une seule phrase… Des mots simples, et qui prenaient une telle signification.

Il ne savait quoi penser de Charlotte. Malgré la façon dont il l'avait trompée, au début, elle semblait prête à devenir sa partenaire. Elle lui répondait avec passion et générosité et, dans ses bras, il avait été capable d'oublier le secret qui le hantait depuis quatorze ans. Ces dernières heures avaient été incroyablement différentes de celles qu'il avait partagées avec Gemma. Quand il faisait l'amour à Charlotte, son désir était mêlé d'une immense tendresse et il éprouvait des sensations physiques presque insupportables.

Elle réussissait à percer des défenses sans même s'en rendre compte, et il ne pouvait accepter une pareille intimité. À ce train-là, Charlotte ne tarderait pas à découvrir les démons qui rôdaient en lui et elle s'éloignerait avec horreur. Ou pitié. Rien que d'y penser, il en avait la chair de poule.

Il devait conserver un certain détachement vis-à-vis d'elle, même lorsqu'il mourait d'envie de la rejoindre, comme c'était le cas en cet instant. En vingt-huit ans, il n'avait jamais ressenti un tel besoin d'être avec quelqu'un.

« Mon Dieu, songea-t-il, au bord de la panique, que m'arrive-t-il ? »

Sir Grant Morgan leva les yeux lorsque Nick fit irruption dans son bureau avant la réunion du matin. Il n'y avait pas la moindre trace d'excuse dans son regard vert.

— Je vois que vous avez parlé à sir Ross.

Nick donna libre cours à sa colère, utilisant un vocabulaire ordurier, lançant des accusations qui auraient contraint n'importe qui d'autre à se recroqueviller de terreur ou à saisir le pistolet le plus proche. Morgan, cependant, arborait la même expression sereine que si Nick avait discuté du temps qu'il faisait.

Après l'avoir laissé longuement fulminer sur le fait qu'il n'était rien d'autre qu'une marionnette dont sir Ross tirait les fils, le magistrat soupira et l'interrompit :

— Ça suffit, dit-il brusquement. Vous commencez à vous répéter. À moins que vous n'ayez un argument nouveau à ajouter, vous pouvez économiser votre salive. Quant à votre dernière accusation, je peux vous assurer que je me suis impliqué dans la décision qui vous concerne au moins autant que sir Ross.

Jusqu'à cet instant, Nick n'avait jamais réalisé combien il attachait d'importance à l'opinion de sir Grant. Il venait d'éprouver un terrible sentiment d'échec et de trahison, comme si on lui enfonçait un poignard dans le cœur.

— Pourquoi ? s'entendit-il demander d'une voix enrouée. Mes états de service étaient-ils donc si peu satisfaisants ? Qu'aurais-je pu faire de plus ? J'ai résolu toutes les affaires qu'on m'a confiées, et coincé pratiquement tous les hommes que vous recherchiez… et en me soumettant aux règles que vous m'aviez imposées…

— Il n'y a jamais eu de problème avec vous, fit Morgan avec calme. Vous avez rempli vos missions avec autant de conscience que les autres. Et je ne connais pas un homme qui vous égale sur le plan de la bravoure ou de la stratégie.

— Alors, soutenez-moi contre sir Ross, implora Nick impétueusement. Dites-lui de se mettre cette convocation où je pense… dites que vous avez besoin de moi à Bow Street.

Leurs regards se croisèrent un long moment, puis quelque chose changea dans l'expression de sir Grant. Ma parole ! songea Nick avec fureur, il avait presque une expression paternelle alors qu'il n'avait qu'une dizaine d'années de plus que lui.

— Asseyez-vous, ordonna sir Grant.

— Non, je ne…

— S'il vous plaît, insista-t-il fermement.

S'il vous plaît ? Nick se laissa tomber sur le siège le plus proche, chancelant sous le choc. Morgan n'avait jamais utilisé ce terme auparavant. Les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil, il le fixa avec circonspection.

Le magistrat se mit à parler. Au cours de ces trois dernières années, Morgan ne lui avait jamais parlé ainsi, d'une manière amicale, presque paternelle.

— Je ne veux pas de vous plus longtemps à Bow Street, Gentry. Dieu sait que cela n'a rien à voir avec votre efficacité. Vous êtes le meilleur inspecteur que j'aie

jamais eu. Depuis votre arrivée, je vous ai donné un minimum de conseils, et j'ai observé votre métamorphose. Vous êtes devenu un type responsable, en qui on peut avoir confiance. Une seule chose n'a pas changé : vous prenez des risques insensés dans votre travail, car vous vous fichez éperdument d'y laisser votre peau. Et, à mon avis, vous continuerez si vous restez ici…

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

— J'ai été inspecteur pendant dix ans, et j'ai vu beaucoup d'hommes mourir en service. J'ai moi-même frôlé la mort. Il arrive un moment où l'on a suffisamment tenté le diable et si on n'est pas capable de s'en rendre compte, on le paye très cher. J'ai su m'arrêter à temps. Aujourd'hui, c'est votre tour.

— C'est votre fameux instinct ? railla Nick. Sapristi, Morgan, vous êtes resté inspecteur jusqu'à trente-cinq ans ! À ce compte-là, je peux encore m'incruster sept ans.

— Vous avez tenté le sort bien plus souvent en trois ans que moi en dix, riposta le magistrat. Et contrairement à vous, je n'utilisais pas le travail comme un moyen d'exorciser mes démons.

Nick ne sourcilla pas tandis qu'une question tourbillonnait dans son esprit. *Que sait-il ?* Sophia était la seule à connaître son passé dans toute sa laideur. Elle avait dû en parler à Cannon qui pouvait fort bien en avoir touché un mot à Morgan…

— Non, j'ignore quels sont vos démons, enchaîna Morgan, et un éclair de bonté, ou peut-être de pitié, passa dans ses yeux. Bien que je les devine. Malheureusement, je suis incapable de vous donner des conseils sur la manière de vous réconcilier avec votre passé. Tout ce que je sais, c'est que la façon dont vous vous y prenez n'a pas marché, et je veux bien être pendu si je vous laisse vous faire tuer.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Morgan poursuivit comme s'il n'avait pas entendu :

— Je partage l'opinion de sir Ross : vous ne trouverez pas la paix tant que vous vivrez sous une identité d'emprunt. Aussi difficile que cela puisse paraître d'affronter le monde en tant que lord Sydney, je crois qu'il vaut mieux…

— Que suis-je censé faire comme vicomte ? coupa Nick avec un affreux rire. Collectionner les tabatières et les cravates ? Conseiller les métayers ? Seigneur, je m'y connais à peu près autant dans ce domaine que vous.

— Il existe mille façons pour un homme de se rendre utile, déclara Morgan, impassible. Croyez-moi, personne ne s'attend à ce que vous meniez une vie oisive.

Il se tut, prit un bloc de papier et le regarda pensivement.

— Notre unité d'inspecteurs sera bientôt dispersée, de toute façon. Vous auriez eu à chercher un autre travail tôt ou tard. Je précipite juste les choses de quelques mois.

Nick se sentit blêmir.

— Quoi ?

Son expression stupéfaite arracha un sourire à Morgan.

— Allons, cela ne devrait pas vous surprendre, si peu intéressé que vous

soyez par la politique. Quand Cannon a quitté la magistrature, ce n'était plus qu'une question de temps avant que nous soyons dissous. Il était l'âme de cet endroit. Il s'y consacrait corps et âme jusqu'à…

Il marqua une pause avec tact, laissant Nick terminer à sa place.

— Jusqu'à ce qu'il rencontre ma sœur, fit Nick avec aigreur, et l'épouse.

— Oui, acquiesça sir Grant qui ne semblait pas regretter le départ de Cannon.

En fait, ses traits s'adoucirent et un sourire flottait sur ses lèvres quand il reprit :

— C'est la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée, mais pas pour Bow Street, évidemment. Depuis le départ de Cannon, il y a une tendance au Parlement à renforcer la loi sur la police de Londres. Et beaucoup de politiciens sont persuadés que la nouvelle police serait plus populaire si elle n'était pas en compétition avec nous.

— Ils ont l'intention de laisser tout Londres aux mains de cette bande de demeurés ? s'écria Nick, incrédule. Dieu du ciel, la moitié n'a aucune expérience, et l'autre est composée de brebis galeuses et d'imbéciles.

— Quoi qu'il en soit personne ne plébiscitera jamais totalement cette police tant que notre unité sera encore en place. On ne peut pas installer de vieilles pièces dans une machine neuve.

Stupéfait par le caractère irrévocable de ce qui allait se produire, Nick décocha un regard accusateur à son supérieur.

— Vous n'allez pas vous battre pour cet endroit ? Vous avez des obligations…

— Non, l'interrompit Morgan, je n'ai d'obligations qu'envers ma femme et mes enfants. Ils sont ce que j'ai de plus important au monde. Je n'ai jamais caché à Cannon que je ne me tuerai pas à la tâche comme il l'a fait pendant tant d'années. Et il l'a très bien compris.

— Mais que vont devenir les inspecteurs ? s'inquiéta Nick qui songeait à ses camarades, des hommes pleins de talent qui servaient l'État avec courage pour un salaire modeste.

— J'imagine qu'un ou deux rejoindront la nouvelle police. Les autres changeront de profession. Je vais peut-être ouvrir un bureau privé et en embaucher deux ou trois pour un certain temps.

Ayant réuni une certaine fortune pendant ses années à Bow Street, il n'avait pas besoin de travailler.

— Bon sang, je pars régler *une* affaire privée, et quand je reviens, je retrouve tout en miettes !

Sir Grant rit.

— Retournez auprès de votre femme, Sydney. Faites des plans. Votre vie est en train de changer, et vous ne pourrez rien faire pour l'éviter.

— Je ne serai pas lord Sydney, marmonna Nick.

Les yeux verts brillèrent d'un éclat joyeusement moqueur.

— Il existe des destins pires que le vôtre, milord. Un titre, une terre, une femme… Si vous n'arrivez pas à faire quelque chose avec cela, alors, vous êtes

effectivement un cas désespéré.

CHAPITRE 10

— Du jaune pâle, déclara Sophia sans hésiter.

Elle était assise au milieu d'un tel fouillis de tissus qu'elle donnait l'impression d'être dans un arc-en-ciel.

— Jaune, répéta Charlotte en se mordillant la lèvre. Je crains que cela ne me flatte guère le teint.

C'était au moins la dixième suggestion que Charlotte repoussait, Sophia soupira et secoua la tête, gardant cependant le sourire. Elle avait retenu l'arrière-boutique de sa couturière d'Oxford Street afin de constituer un trousseau à Charlotte.

— Je suis désolée, déclara sincèrement sa belle-sœur. Je ne voudrais pas me montrer difficile, mais j'ai si peu d'expérience en la matière.

Jeune fille, elle n'avait jamais été autorisée à choisir ni la coupe ni la couleur de ses robes. Habituée à porter des teintes sombres, elle avait du mal à s'imaginer en rose ou en bleu vif. Et à la vue des décolletés des modèles que Sophia lui avait montrés, elle n'avait pu retenir un tressaillement.

La sœur de Nick était remarquablement patiente, il fallait le reconnaître. Elle planta son regard bleu dans celui de Charlotte et afficha un sourire persuasif qui ressemblait à s'y méprendre à celui de son frère.

— Charlotte, vous n'êtes pas le moins du monde difficile, mais…

— Menteuse ! jeta Charlotte, et toutes deux éclatèrent de rire.

— D'accord, admit Sophia avec une petite grimace, vous êtes extrêmement difficile, bien que je sois certaine que vous ne le faites pas exprès. Aussi vais-je vous demander deux choses. Tout d'abord, rappelez-vous que ce n'est pas une question de vie ou de mort. Choisir une robe n'est pas si difficile, surtout quand on est conseillé par une amie astucieuse et très au courant de la mode… moi, en l'occurrence.

— Et la seconde ?

— La seconde… c'est de me faire confiance.

Comme Sophia la fixait, Charlotte songea que le magnétisme des Sydney n'était pas l'apanage des hommes. Elle irradiait une telle chaleur et une telle assurance qu'on ne pouvait lui résister.

— Je ne vous laisserai pas avoir l'air négligée ou vulgaire, promit-elle. J'ai un goût excellent, et j'ai beaucoup fréquenté la bonne société de Londres pendant que vous étiez…

— … enterrée dans le Hampshire ? termina Charlotte à sa place.

— Oui. Et si vous insistez pour adopter un style vieillot fait pour des femmes qui ont deux fois votre âge, vous ne vous sentirez pas à l'aise. En outre, les mauvaises langues prétendront que si vous êtes si mal fagotée, c'est parce que mon frère se montre pingre avec vous…

— Non, protesta Charlotte spontanément, ce serait injuste. Il m'a donné carte blanche pour acheter ce que je souhaite.

— Dans ce cas, laissez-moi faire, insista Sophia.

Charlotte acquiesça. Il était temps qu'elle apprenne à se reposer sur les autres.

— Je me remets entre vos mains, se résigna-t-elle. Je porterai ce que vous me proposerez.

— Parfait ! déclara Sophie en se trémoussant presque de satisfaction.

Elle posa un catalogue sur ses genoux et commença à le feuilleter, insérant un morceau de papier entre certaines pages. C'était une femme d'une beauté peu commune, dont les traits à la fois délicats et fermes rappelaient ceux de Nick, sur un mode féminin. Elle s'interrompait régulièrement pour jauger Charlotte du regard, puis hochait ou secouait la tête suivant le modèle.

Charlotte patienta en buvant une tasse du thé. De temps à autre, la couturière faisait une rapide apparition, discutait avec Sophia et prenait des notes. Perdue dans ses rêveries, elle sursauta quand Sophia lui adressa soudain la parole.

— Vous n'imaginez pas combien j'étais excitée quand Nick m'a appris qu'il se mariait, déclara-t-elle tout en examinant deux pièces de tissu d'un œil critique. Dites-moi, qu'est-ce qui vous a séduite chez mon frère ?

— C'est un bel homme, répondit Charlotte prudemment. Je n'ai pu m'empêcher de remarquer ses yeux et ses cheveux… Je lui ai trouvé beaucoup de charme…

Elle marqua une pause tandis que les moments délicieux dans la charmille d'amour lui revenaient en mémoire… comme elle l'avait senti las aussi, à la recherche de réconfort…

— Et il semblait si sombre, poursuivit-elle presque à voix basse. J'étais étonnée qu'un homme aussi remarquable puisse être aussi solitaire.

— Oh, Charlotte, je me demande comment vous avez pu remarquer cela alors que tout le monde le croit invulnérable, s'étonna Sophia qui tint un instant un morceau de soie ambre devant le visage de sa belle-sœur. Durant presque toute sa vie, il a dû se battre pour survivre. Il était si jeune quand nos parents sont morts. Et il est devenu si révolté ensuite… Et puis, il s'est enfui à Londres et je n'ai plus eu de nouvelles de lui, jusqu'à ce qu'on m'informe qu'il était emprisonné sur les pontons. Quelques mois plus tard, on m'apprenait qu'il était mort de maladie dans sa prison. Je l'ai pleuré pendant des années.

— Pourquoi n'est-il pas venu vous trouver ? Il aurait au moins pu vous envoyer une lettre pour vous épargner toute cette souffrance.

— Je crois qu'il avait honte après ce qu'il lui était arrivé. Il essayait d'oublier jusqu'à l'existence de lord Sydney. C'était plus facile de nier le passé et de prendre une autre identité.

— Après ce qu'il lui était arrivé ? fit Charlotte, perplexe. Vous voulez parler de son emprisonnement ?

Sophia lança un coup d'œil à Charlotte puis, se rendant compte qu'il lui manquait un jalon, elle se montra réservée.

— Oui, de son emprisonnement, confirma-t-elle, et Charlotte comprit qu'elle protégeait son frère.

— Comment avez-vous appris qu'il était encore en vie ?

— Je suis venue à Londres pour me venger du magistrat qui l'avait envoyé sur les pontons. Je lui reprochais la mort de mon frère. Mais à mon grand désarroi, je suis tombée amoureuse de lui.

— C'était sir Ross ? s'exclama Charlotte, stupéfaite. Rien d'étonnant que Nick le dé…

Elle se tut brusquement.

— … le déteste autant, termina Sophia avec un sourire triste. Ils n'ont aucune affection l'un pour l'autre. Ce qui n'a pas empêché mon mari d'aider Nick. Même après avoir été intégré à Bow Street, il est resté… encore très téméraire.

— En effet, reconnut Charlotte. Il a une forte constitution.

— J'ai peur que ce ne soit plus grave. Depuis trois ans, Nick prend des risques fous, comme s'il lui importait peu de vivre ou de mourir.

— Mais pourquoi ?

— Certains événements de son passé l'ont rendu amer et détaché. Mon mari et sir Grant ont tenté de l'aider à s'améliorer. Je n'ai pas toujours été d'accord avec leurs méthodes. Nous avons eu des débats très animés à ce sujet, sir Ross et moi. Quoi qu'il en soit, il semble qu'avec le temps, mon frère ait beaucoup progressé. Et le fait qu'il vous ait épousée me semble de très bon augure.

Elle prit la main de Charlotte et la pressa chaleureusement entre les siennes.

— Sophia, commença Charlotte en évitant de regarder sa belle-sœur, notre mariage n'est pas à proprement parler un mariage d'amour.

— Non, acquiesça doucement Sophia. Je crains que Nick ne soit pour le moment incapable d'aimer et de se laisser aimer. Cela lui demandera certainement un peu de temps pour reconnaître ce genre de sentiments.

Charlotte était persuadée que Sophia se voulait rassurante. À vrai dire, l'idée que Nick puisse tomber amoureux d'elle n'était pas seulement tout à fait improbable, mais aussi inquiétante. Jamais il ne baisserait la garde ni ne laisserait quelqu'un prendre un tel pouvoir sur lui, et si jamais cela arrivait, il risquait de devenir pire que lord Radnor. Elle ne voulait pas qu'on l'aime. Même si certaines personnes paraissaient y trouver le bonheur, comme sir Ross et Sophia, Charlotte ne pouvait s'empêcher de considérer l'amour comme un piège. L'arrangement qu'elle et Nick avaient choisi était bien plus sûr.

Nick se sentait étrangement détaché en quittant le bureau. La pluie qui s'était mise à tomber menaçait de se transformer en déluge. Il marchait sans se presser sur la chaussée glissante. La pluie ruisselait sur son manteau et trempait ses cheveux. Il aurait dû chercher un abri…

Des trombes d'eau s'abattirent soudain dans la rue, chassant les passants sous les portes cochères. Des parapluies s'ouvrirent brusquement, et leur ossature se tordit sous la poussée du vent. Des gamins galopaient en tous sens à la recherche de fiacres pour les gentlemen que la pluie avait pris au dépourvu.

Nick marchait sans but tandis que l'eau dégoulinait le long de son visage. Habituellement, il passait ses moments libres avec Sayer ou Ruthven à raconter des histoires devant une bière ou à regarder des combats de boxe.

Sous peu, songea-t-il, il ne verrait plus ses collègues. Ce serait de la folie d'imaginer les choses autrement. Il ne pourrait plus évoluer dans leur monde, car sir Ross avait rendu cela impossible. Mais pourquoi ? Pourquoi s'était-il mêlé de cette affaire ? Sans doute était-ce lié à son sens inné de l'ordre et de la droiture. Nick était né vicomte et il devait assurer la continuité du titre, même s'il n'était pas fait pour cette vie.

Il essaya d'imaginer les mille rituels de l'existence d'un pair, et la panique le saisit. Jamais, depuis qu'il avait été enchaîné avec la lie de l'humanité dans les cellules puantes des pontons, il ne s'était senti accablé de cette manière. Mais, à l'époque il savait que dehors, la liberté l'attendait. Aujourd'hui, en revanche, il n'avait aucune échappatoire.

— Gentry !

L'exclamation amicale l'arracha à ses pensées. Eddie Sayer se dirigeait vers lui. Grand, plein d'allant et sympathique, il était apprécié de tous. Et c'était à lui que Nick faisait le plus confiance dans les situations difficiles.

— Tu es enfin de retour ! s'exclama Sayer en lui serrant la main, ses yeux bruns brillant sous le bord de son chapeau dégoulinant. Tu sors du bureau ? Sir Grant t'a filé une sacrée mission pour te faire payer ton absence, je parie.

Nick s'aperçut que son habituel stock de plaisanteries était épuisé. Il secoua la tête, cherchant les mots pour expliquer comment sa vie avait basculé en l'espace d'une semaine.

— Je n'ai aucune mission, annonça-t-il d'une voix enrouée. J'ai été congédié.

— Pardon ? fit Sayer en le fixant d'un air interdit. Tu veux dire pour de bon ? Tu es le meilleur inspecteur qu'il ait jamais eu. Pourquoi diable ferait-il une telle chose ?

— Parce que je vais être vicomte.

L'étonnement de Sayer fit place au rire.

— Et moi, je vais devenir le duc de Devonshire.

Nick n'eut même pas un sourire, il continua à regarder son collègue avec une telle résignation que ce dernier finit par s'inquiéter.

— Gentry, reprit-il, n'est-ce pas un peu tôt pour être ivre ?

— Je n'ai pas bu.

— Allons à la taverne, histoire de te dégriser avec un peu de café, déclara

Sayer en ignorant ses protestations. Peut-être que Linley sera là et, à nous deux, on finira bien par débrouiller ton cas.

Après de nombreuses tasses de café sucré, Nick se sentait comme une montre qu'on aurait trop remontée. La compagnie de Sayer et de Linley ne l'avait pas réconforté. Ils l'avaient pressé de leur donner des détails sur un passé qu'il essayait d'oublier depuis quinze ans et dont il était incapable de parler. Il avait fini par quitter la taverne. La seule période de sa vie où il avait pris des décisions seul avait été ses années de criminel. Si on lui avait dit à cette époque qu'il travaillerait pour Bow Street, se marierait et serait obligé de reprendre son maudit titre, il aurait tout fait pour éviter un tel destin.

Mais il ne voyait pas comment il aurait pu agir différemment. Pour le marché avec sir Ross, il n'y avait pas eu d'alternative. Et dès l'instant où il avait vu Charlotte debout sur ce satané mur, il n'y avait pas eu plus de choix. Alors qu'il songeait au parfum sensuel de sa femme et à son éloquent regard brun, il passa devant une bijouterie. Sans réfléchir, il pénétra à l'intérieur. Rejetant ses cheveux trempés en arrière, il balaya le magasin du regard, notant au passage les tables couvertes de feutre et la porte qui menait au coffre.

Le bijoutier s'approcha. Une loupe pendait à son cou.

— Monsieur, fit-il. Que puis-je pour vous ?

— Je voudrais un saphir, pour monter en bague.

L'homme sourit.

— Vous avez bien fait de vous adresser à nous. Je viens de recevoir un magnifique lot de saphirs de Ceylan. Quelle taille désirez-vous ?

— Au moins cinq carats, sans défaut. Même davantage, si vous avez.

— Voilà une dame qui a beaucoup de chance, commenta le commerçant avec un évident empressement.

— C'est pour la femme d'un vicomte, murmura Nick sardoniquement.

Nick rentra à Betterton Street dans l'après-midi. Il sauta de son cheval et tendit les rênes au valet qui venait d'accourir avec un parapluie.

Refusant une protection qui ne lui était plus d'aucune utilité, Nick grimpa rapidement les marches. Mme Trench referma la porte sur la tempête qui faisait rage et ouvrit de grands yeux quand elle vit dans quel état il était. Puis Charlotte apparut, nette et fraîche dans sa robe grise, la lampe accrochant des reflets d'or dans ses cheveux.

— Mon Dieu, mais vous êtes trempé ! s'exclama-t-elle en s'approchant de lui d'un pas vif.

Elle appela une bonne pour l'aider à l'extraire de son manteau qui lui collait aux épaules et lui demanda d'enlever sans attendre ses chaussures boueuses. Nick

entendit à peine les ordres qu'elle donnait aux domestiques tant il était troublé par sa silhouette menue qui le précédait dans l'escalier.

— Vous devez avoir froid, dit-elle, soucieuse, en lui jetant un regard par-dessus son épaule. Je vais mettre la douche en route pour vous réchauffer et, ensuite, vous vous installerez devant le feu. Je suis sortie avec votre sœur. Elle est venue me rendre visite et nous sommes allées à Oxford Street où nous avons passé une délicieuse matinée chez sa couturière. J'ai bien peur que vous ne regrettiez de m'avoir ouvert un crédit. Sophia m'a persuadée de commander un nombre effarant de robes. Certaines sont absolument scandaleuses. Je n'oserai jamais les porter hors de la maison. Ensuite, nous sommes passées chez le libraire et là, j'ai tout simplement perdu la tête…

Une description exhaustive de ses achats s'ensuivit tandis qu'elle le poussait dans le dressing et lui ordonnait de se déshabiller. Nick se déplaçait avec une inhabituelle gaucherie. La conscience aiguë de sa présence le rendait presque maladroit. Charlotte attribuait cette lenteur au fait qu'il avait attrapé froid et lui dressait le catalogue des risques qu'on courait à marcher sous la pluie, lui conseillant de rajouter du brandy dans son thé, tout à l'heure. À vrai dire, il n'avait pas du tout froid. Il brûlait même…

Il n'avait pu fondre sur elle à peine passé le seuil, comme il en avait envie, songeait-il tout en se débattant avec la fermeture de ses vêtements mouillés. Il entendit le grondement de la tuyauterie quand Charlotte mit la douche en marche, puis elle frappa à la porte.

— Voici votre robe de chambre, annonça-t-elle en lui tendant le vêtement par l'entrebâillement.

Nick regarda sa main, l'intérieur de son poignet avec son lacis de veinules. La nuit dernière, il avait trouvé facilement son pouls et tous les endroits vulnérables de son corps. Il ouvrit la porte toute grande et, lui agrippant le poignet, l'attira à lui. Elle rougit. D'un coup d'œil, elle avait deviné ce qu'il voulait.

— Je n'ai pas besoin de ça, dit-il sourdement en laissant tomber sa robe de chambre sur le sol.

— La douche… commença-t-elle, mais elle ne put terminer, car déjà il déboutonnait sa robe.

Il ouvrit le corsage, dévoilant la structure de toile et de baleines qui modelait sa chair. Il abaissa les manches en même temps que les bretelles de sa chemise et posa les lèvres sur la courbe de ses épaules. Elle se détendit avec une rapidité à laquelle il ne s'était pas attendu. Le corps en feu, il goûta la peau fine, remonta vers son cou tout en libérant son buste.

La douche était chaude et la vapeur envahissait la pièce. Nick défit son corset en hâte. Charlotte s'accrocha à ses épaules, les paupières closes, le souffle court, tandis qu'il terminait de la dévêtir.

Nick l'entraîna avec lui sous la douche. Elle appuya la tête contre son épaule et il laissa ses mains courir le long de son corps. Sa poitrine était petite mais bien faite, les pointes durcissaient sous ses doigts. Il redessina sa taille, le renflement de ses hanches, ses fesses rondes… Il la caressait avec fièvre, frottant son sexe

impatient contre le sien. Gémissant, elle écarta les cuisses pour lui permettre de continuer son exploration. Comme il insinuait les doigts en elle, elle laissa échapper une plainte. Il la prépara avec habileté à l'accueillir, l'amenant au bord de la jouissance. Puis il la souleva et la plaqua contre la paroi carrelée. Avec une exclamation de surprise, elle se cramponna à lui, les pupilles dilatées tandis qu'il introduisait son sexe en elle. Sa chair se referma étroitement autour de lui, tel un fourreau de satin brûlant.

— Je vous tiens, murmura-t-il en resserrant son étreinte. N'ayez pas peur.

Haletante, elle posa la tête contre le bras musclé. Entre la pluie chaude qui ruisselait sur son dos et ce corps féminin empalé sur lui, il ne tarda pas à perdre toute lucidité. Il ne retint plus ses puissants coups de reins, encore et encore, jusqu'à ce que Charlotte lâche des cris inarticulés en s'accrochant à lui. Son corps qui se contractait autour du sien l'attirait plus profondément en elle, faisant naître en lui des vagues de plaisir. Tremblant de la tête aux pieds, il se répandit en elle.

Doucement, il la laissa glisser contre lui jusqu'à ce qu'elle touche le sol. Il passa la main derrière sa tête, frotta les lèvres contre ses cheveux trempés, ses cils, le bout de son nez. Au moment où il atteignait sa bouche, elle se détourna, et il retint un gémissement de frustration. Jamais il n'avait autant désiré quelque chose. Pendant une fraction de seconde, il fut tenté de l'immobiliser et d'écraser ses lèvres sur les siennes. Mais ce n'est pas cela qu'il voulait… et ce qu'il voulait, il ne l'obtiendrait pas par la force.

Il porta Charlotte hors de la douche et la frotta énergiquement avant de s'essuyer devant le feu. Puis il coiffa sa chevelure qui prenait la couleur de l'ambre lorsqu'elle était mouillée. Admirant le contraste entre les boucles brillantes et le peignoir de velours trois fois trop grand dans lequel il l'avait enveloppée, il les lissa avec ses doigts.

— Que s'est-il passé avec sir Grant ? s'enquit-elle.

Ils étaient assis sur l'épais tapis, devant la cheminée, et elle reposait contre son torse.

— Il a soutenu sir Ross, comme prévu, répondit Nick, stupéfait de découvrir que le désespoir qu'il ressentait quelques heures plus tôt s'était considérablement atténué.

Il lui raconta ce que Morgan lui avait appris quant à la future dissolution de Bow Street, et Charlotte se retourna pour le considérer d'un regard pensif.

— Londres sans les inspecteurs de Bow Street ?

— Les choses changent, commenta-t-il simplement.

Charlotte s'assit en face de lui, appuyant sans réfléchir le bras sur le genou plié de Nick.

— Nick, commença-t-elle prudemment, comme je bavardais avec Sophia ce matin, elle m'a annoncé une chose que vous aimeriez savoir, même si cela est supposé être une surprise.

— Je n'aime pas les surprises, marmonna-t-il. J'en ai eu suffisamment ces derniers jours.

— C'est ce que j'ai pensé.

Ses yeux brun clair miroitaient comme une tasse de thé à la cannelle. Nick contempla son joli visage au menton un peu trop pointu, au nez légèrement trop court. Ces petites imperfections rendaient sa beauté unique, et infiniment plus intéressante qu'une beauté classique qui l'aurait vite ennuyé. Il réagit avec plaisir à la pression de son bras contre sa jambe et de sa poitrine frôlant son genou.

— Qu'a dit ma sœur ? demanda-t-il.

Charlotte arrangea les plis de son peignoir avant de répondre :

— Cela concerne votre propriété familiale dans le Worcestershire. Sophia et sir Ross s'occupent de la remettre en état comme cadeau. Ils ont fait restaurer le manoir et redessiner les jardins. Sophia a passé un temps fou à retrouver les tissus, les peintures et l'ameublement qui se rapprochent de ce dont elle a gardé le souvenir. Elle a l'impression de remonter le temps… Quand elle franchit la porte d'entrée, elle s'attend presque à entendre la voix de votre mère et à trouver votre père en train de fumer dans la bibliothèque.

— Mon Dieu ! jeta Nick entre ses dents en se levant.

Charlotte resta devant la cheminée, à se chauffer les mains à la chaleur des flammes.

— Ils veulent nous emmener là-bas quand nous aurons reçu la convocation. J'ai préféré vous avertir afin de vous donner le temps de vous préparer.

— Merci, parvint-il à articuler d'une voix tendue. Mais aucun délai ne sera suffisant.

La maison de famille… le Worcestershire… il n'y était pas retourné depuis qu'ils s'étaient retrouvés orphelins, Sophia et lui. Il se sentit comme aspiré dans un puits sans fond. Le nom des Sydney, le titre, le domaine, les souvenirs… il n'en voulait pas, et on les lui présentait sur un plateau sans lui demander son avis.

Tout à coup, un soupçon le saisit.

— Ma sœur vous a-t-elle dit autre chose ?

— Rien de particulier.

Il s'en serait certainement aperçu si sa sœur s'était confiée à elle. Mais, apparemment, elle ne l'avait pas trahi. Si elle n'avait encore rien dit, il était probable qu'elle continuerait à garder le silence.

Il fourra les doigts dans ses cheveux en désordre.

— Maudits soyez-vous tous ! dit-il à voix basse, puis, remarquant l'expression indignée de Charlotte, il ajouta : Vous ne faites pas partie du lot.

— Je l'espère bien, rétorqua-t-elle. Je suis de votre côté, vous savez.

— Vraiment ? demanda-t-il, ému malgré lui par cette idée.

— Votre vie n'est pas la seule à avoir été bouleversée, lui rappela-t-elle. Et dire que j'étais inquiète à l'idée des problèmes que pouvait poser *ma* famille !

Nick fut tenté de sourire malgré son irritation. Il s'approcha d'elle et lui tendit la main.

— Si la pluie cesse, dit-il en l'aidant à se lever, nous irons rendre visite à votre famille demain.

Le visage de Charlotte trahit à la fois la consternation et l'impatience.

— Si cela vous convient… c'est-à-dire, si vous avez d'autres plans… je peux

très bien attendre.

— Je n'ai aucun plan, déclara Nick qui se souvint brièvement qu'il ne travaillait plus, à présent. Demain me convient aussi bien que n'importe quel autre jour.

— Merci. Je suis impatiente de les voir. J'espère seulement…

Elle se tut, le visage soudain soucieux. Son peignoir forma une longue traîne quand elle se dirigea vers la cheminée. Nick la suivit. Il mourait d'envie de la prendre dans ses bras pour la rassurer, de poser les lèvres sur les siennes.

— Essayez de ne pas y penser, lui conseilla-t-il. Vous mettre dans tous vos états n'y changera rien.

— Notre rencontre risque de ne pas être très agréable. Je n'arrive pas à imaginer de situation où les deux parties se sentent davantage trahies. Bien que je sois certaine que la plupart des gens me tiennent pour seule coupable.

— Si c'était à refaire, auriez-vous épousé Radnor ? demanda Nick en laissant courir l'index le long de sa manche.

— Certainement pas.

Il la fit pivoter face à lui, repoussa les cheveux de son front.

— Alors, je vous défends de vous sentir coupable.

— Vous me *défendez* ? fit-elle en arquant les sourcils.

Un large sourire éclaira le visage de Nick.

— Vous avez promis de m'obéir, non ? Alors, faites ce que je dis ou vous devrez affronter les conséquences.

— Qui sont ?

Il dénoua son peignoir, le laissa tomber sur le sol et entreprit de lui démontrer précisément ce qu'il entendait par là.

La famille Howard vivait dans un hameau à quelques kilomètres de Londres. Nick se souvenait de la maison, un bel édifice malheureusement délabré. Revenir en tant que gendre non désiré lui semblait plutôt comique, mais le silence de Charlotte tempérait son amusement.

La maison de style Tudor était entourée de constructions identiques qui s'alignaient le long de la rue. Elle était précédée d'un petit jardin, et quelques marches menaient à la porte d'entrée. Au-dessous, une autre volée de marches conduisait au soubassement qui abritait la cuisine et un réservoir d'eau.

Trois enfants jouaient dans le jardinet. Ils se poursuivaient en agitant des bâtons. Ils étaient blonds comme Charlotte, clairs de peau et fins. Bien qu'il les ait déjà vus, Nick était incapable de se souvenir de leurs prénoms. Quand la voiture s'immobilisa, les petits visages apparurent derrière la grille, fixant Nick qui aidait Charlotte à descendre.

Cette dernière paraissait calme, mais Nick remarqua combien ses mains gantées étaient crispées et il se fit du souci pour elle. C'était un sentiment tout à fait nouveau, et il s'en inquiéta.

Charlotte s'arrêta devant la grille.

— Bonjour, dit-elle. C'est bien toi, Charles ? C'est fou ce que tu as grandi, j'ai du mal à te reconnaître. Eliza et… bonté divine, voici bébé Albert ?

— Je ne suis pas un bébé ! protesta le petit bonhomme avec indignation.

Charlotte rougit, partagée entre le rire et les larmes.

— Bien sûr que non ! Tu dois avoir au moins trois ans, maintenant.

— Alors, c'est toi, Charlotte ? s'enquit Eliza dont le visage était encadré de tresses. Celle qui s'est enfuie.

— Oui, acquiesça la jeune femme avec une moue amère. Je ne voulais pas rester plus longtemps sans vous voir. C'est fou ce que vous m'avez tous manqué.

— Tu devais épouser lord Radnor, déclara Charles, les yeux ronds. Il était très mécontent que tu sois partie et maintenant, il va…

— Charles ! appela une voix féminine de l'entrée. Tais-toi, et viens ici.

— Mais c'est Charlotte ! protesta le petit garçon.

— Je m'en suis aperçue. Venez, les enfants, et demandez à la cuisinière de vous préparer des toasts à la confiture.

La mère de Charlotte était une femme blonde d'une extrême minceur, au visage étroit. Elle avait tout juste dépassé la quarantaine. Nick se rappelait que son mari était plutôt corpulent. Ni l'un ni l'autre n'était particulièrement beau, mais par quelque miracle de la nature, Charlotte avait hérité du meilleur de chacun d'eux.

— Maman, fit doucement Charlotte en agrippant la grille.

Les enfants détalèrent, ravis à la perspective des douceurs promises. Mme Howard posa sur sa fille un regard maussade. Des plis durs marquaient son front et les coins de sa bouche.

— Lord Radnor est venu il y a deux jours, lâcha-t-elle.

La phrase contenait à la fois une accusation et une condamnation.

Muette, Charlotte regarda Nick par-dessus son épaule. Il vint immédiatement à sa rescousse la rejoignant devant la grille dont il tira le loquet.

— Pouvons-nous entrer, madame Howard ? s'enquit-il en entraînant Charlotte vers la maison sans attendre qu'elle l'y invite, et il ajouta, poussé par quelque démon : Ou dois-je vous appeler mère ?

Au moment de pénétrer dans la maison, Charlotte lui donna un coup de coude discret dans les côtes, auquel il répondit par un large sourire.

Une odeur de moisi flottait à l'intérieur. Les draperies aux fenêtres avaient été retournées si souvent que les deux côtés étaient aussi délavés l'un que l'autre, et les tapis étaient si usés qu'on n'en discernait plus les motifs. Tout, des figurines en porcelaine ébréchées sur la cheminée jusqu'au papier peint défraîchi, contribuait à donner une image de déchéance. Mme Howard elle-même confortait cette impression. Elle se déplaçait avec la distinction lasse et la gêne de quelqu'un qui avait connu des jours meilleurs.

— Où est père ? risqua Charlotte, debout au milieu du minuscule salon.

— Il est allé rendre visite à ton oncle, en ville.

Ils se tenaient tous les trois au centre de la pièce, dans un silence pesant.

— Pourquoi es-tu venue, Charlotte ? finit par demander Mme Howard.

— Vous me manquiez, je…

Charlotte se tut devant l'indifférence qu'affichait sa mère, et Nick sentit qu'elle luttait entre l'orgueil et le remords. Elle reprit d'un ton prudent :

— Je voulais vous dire que j'étais désolée de ce que j'ai fait.

— J'aimerais le croire, répliqua Mme Howard d'un ton cassant. Pourtant, je n'y parviens pas. Tu ne regrettes pas d'avoir fui tes responsabilités ni d'avoir pensé à toi avant de penser aux autres.

Nick s'aperçut qu'il n'aimait pas du tout entendre quelqu'un critiquer sa femme – fût-ce sa mère. Pour le bien de Charlotte, il réussit pourtant à se taire. Les mains jointes derrière le dos, il se concentrait sur les dessins à demi effacés du tapis.

— Je regrette de vous avoir causé autant de peine et d'inquiétude, maman, assura Charlotte. Je suis aussi désolée des deux années de silence que je vous ai imposées.

Mme Howard finit par manifester quelque émotion. Il y avait une note de colère dans sa voix lorsqu'elle répliqua :

— C'était ta faute… pas la nôtre.

— Bien sûr, reconnut humblement sa fille. Je ne vous demande pas de me pardonner, mais…

— Ce qui est fait est fait, l'interrompit Nick, incapable de supporter plus longtemps le ton de Charlotte.

Qu'il soit damné s'il restait là sans rien faire pendant qu'on la forçait à demander pardon à genoux. Il glissa la main autour de la taille de sa femme d'un geste possessif.

— Nous n'avons rien à gagner à épiloguer sur le passé. Nous sommes venus pour parler de l'avenir.

— Cela ne vous concerne pas, monsieur Gentry, déclara Mme Howard avec un regard de total mépris. Je vous blâme autant que ma fille pour notre situation. Je n'aurais jamais répondu à vos questions si j'avais su que votre intention était de la garder pour vous.

— Ce n'était pas mon intention, rétorqua Nick. Il ne m'était jamais venu à l'esprit d'épouser Charlotte avant de l'avoir rencontrée. Mais il m'a semblé évident alors – comme aujourd'hui – que Charlotte serait plus heureuse avec moi qu'avec Radnor.

— Vous vous trompez, siffla Mme Howard. Comment osez-vous vous comparer à un pair du royaume ?

Sentant Charlotte se raidir à ses côtés, il lui pressa doucement la taille pour lui enjoindre de ne rien révéler à sa mère.

— Lord Radnor est un homme riche et raffiné, poursuivait Mme Howard. Il a une parfaite éducation et est tout à fait honorable. Et sans l'égoïsme de ma fille et votre intervention, Charlotte serait à présent sa femme.

— Vous négligez quelques points, riposta Nick. Entre autres le fait que Radnor a trente ans de plus que votre fille et qu'il est fou.

Toute couleur se retira du visage de Mme Howard à l'exception de deux

taches rouges sur ses pommettes.

— Il n'est pas fou !

Pour le bien de Charlotte, Nick réussit à contenir la fureur qui s'était emparée de lui. Il l'imaginait, fillette sans défense, enfermée seule dans une pièce avec un prédateur tel que Radnor. Et cette femme avait laissé faire. Il fixa durement Mme Howard.

— Vous n'avez jamais trouvé à redire à son comportement obsessionnel vis-à-vis d'une petite fille de huit ans ? demanda-t-il d'une voix calme.

— Les nobles ont le droit d'avoir quelques petites manies, monsieur Gentry. Leur sang supérieur les rend parfois excentriques. Mais bien entendu, vous ignorez tout de ce monde.

— Vous risquez d'être surprise, remarqua Nick d'un ton ironique. Quoi qu'il en soit, lord Radnor n'est pas un modèle de conduite. Les relations dont il a joui un temps se sont étiolées à cause justement de ses petites manies. Il s'est retiré du monde et passe le plus clair de son temps cloîtré chez lui, à fuir la lumière. Toute sa vie a tourné autour de l'idée de transformer une enfant vulnérable en femme idéale – autrement dit en pantin qui n'est même pas autorisé à respirer sans sa permission. Avant de blâmer Charlotte d'avoir voulu échapper à un tel avenir, répondez honnêtement à cette question : Auriez-vous accepté d'épouser un tel homme ?

Mme Howard fut dispensée de répondre par l'arrivée impromptue d'Ellie. Ses cheveux étaient plus foncés que ceux de Charlotte et sa silhouette plus généreuse. Elle s'arrêta un instant sur le seuil, manifestement essoufflée, puis elle se rua vers sa sœur avec une exclamation de joie et la serra dans ses bras.

— Charlotte ! Mon Dieu, tu es de retour ! Il n'y a pas un jour où tu ne m'aies manqué. Je pensais tout le temps à toi et j'avais peur pour toi…

— Ellie, tu m'as manqué davantage encore, fit Charlotte avec un rire étranglé. Je n'ai pas osé t'écrire, mais comme j'en rêvais !

— Ellie, intervint Mme Howard, retourne dans ta chambre.

Soit Ellie ne l'entendit pas, soit elle l'ignora, car elle s'écarta de sa sœur pour la contempler.

— Comme tu es jolie ! s'exclama-t-elle. Je savais que tu le deviendrais. Je savais…

Elle s'interrompit en apercevant Nick.

— Tu l'as *vraiment* épousé ? s'enquit-elle avec une délectation presque scandalisée qui le fit rire.

Charlotte le regarda avec une curieuse expression, et Nick se demanda si elle était réticente à l'idée de le présenter comme son mari. Elle ne paraissait pas mécontente, mais pas non plus enthousiaste.

— Nick, dit-elle, je crois que vous avez déjà rencontré ma sœur ?

— Mademoiselle Ellie, murmura-t-il en s'inclinant légèrement. C'est un plaisir de vous revoir.

La jeune fille rougit en le gratifiant d'une petite révérence. Puis elle se retourna vers Charlotte et demanda :

— Tu vas vivre à Londres ? Tu veux bien que je vienne te voir ? Cela fait si longtemps…

— Ellie, insista Mme Howard sur un ton qui en disait long. Va dans ta chambre ! Tu nous as suffisamment abreuvés de sottises.

Ellie se jeta au cou de Charlotte et l'étreignit de nouveau en lui murmurant quelques mots à l'oreille. Charlotte hocha la tête. Devinant qu'elle insistait sans doute pour venir à Londres, Nick retint un sourire. Apparemment, Charlotte n'était pas la seule à savoir ce qu'elle voulait dans la famille.

Après un dernier un coup d'œil timide en direction de Nick, la jeune fille quitta la pièce avec un soupir.

Encouragée par l'accueil chaleureux de sa sœur, Charlotte regarda sa mère d'un air suppliant.

— Maman, il y a tellement de choses que je voudrais vous dire…

— J'ai bien peur que nous n'ayons, au contraire, plus rien à nous dire, répliqua sa mère d'une voix crispée. Tu as fait ton choix, et nous aussi. Notre relation avec lord Radnor dure depuis trop longtemps pour que nous la rompions maintenant. Nous remplirons nos obligations envers lui, Charlotte… même si tu t'y refuses.

Charlotte la fixa sans comprendre.

— Comment voulez-vous les remplir, maman ?

— Cela ne te regarde plus.

— Je ne vois pas… commença Charlotte, mais Nick l'interrompit.

Depuis des années, il négociait aussi bien avec des criminels que des magistrats, des coupables que des innocents, sans compter toute la population intermédiaire. Il voulait bien être damné s'il n'arrivait pas à trouver un compromis avec sa propre belle-mère.

— Madame Howard, je sais que je ne suis pas le mari que vous aviez choisi pour Charlotte, commença-t-il avec un sourire légèrement désabusé qui plaisait habituellement beaucoup aux femmes. Dieu sait que personne ne me choisirait de gaieté de cœur. Mais les choses étant ce qu'elles sont, je saurai me montrer plus généreux que lord Radnor.

Délibérément, il balaya la pièce délabrée des yeux, puis reposa son regard sur elle.

— Je ne vois pas de raisons pour que vous ne fassiez pas quelques travaux dans la maison et ne la réaménagiez pas à votre goût. Je m'occuperai aussi de l'éducation des enfants et je veillerai à ce qu'Ellie fasse son entrée dans le monde. Si vous le désirez, vous pourrez voyager ou passer l'été sur la côte. Dites-moi ce que vous souhaitez et j'agirai en conséquence.

— Et pourquoi feriez-vous cela ? demanda-t-elle avec une expression de totale incrédulité.

— Pour faire plaisir à ma femme, riposta-t-il sans hésitation.

Charlotte tourna vers lui des yeux stupéfaits. Il frôla du doigt le col de son corsage en songeant que c'était peu comparé à ce qu'elle lui donnait.

Hélas, ce geste n'eut pas l'heur de plaire à sa belle-mère dont le visage se

durcit.

— Nous ne voulons rien de vous, monsieur Gentry.

— J'ai cru comprendre que vous aviez des dettes envers Radnor, insista Nick en comprenant qu'il n'avait d'autre choix que de dire les choses sans ménagement. Je m'en charge. J'ai déjà proposé de lui rembourser les frais d'étude de Charlotte, et je suis prêt à assumer vos autres obligations financières.

— Vous ne pourrez jamais respecter vos promesses, rétorqua Mme Howard. Et même si vous le pouviez, la réponse resterait non. Je vous demande de partir, à présent, monsieur Gentry, car je n'ai pas l'intention de poursuivre cette discussion.

Il la regarda attentivement et lut à la fois le désespoir, l'inquiétude et la culpabilité sur son visage. Son instinct l'avertit qu'elle cachait quelque chose.

— Je reviendrai, déclara-t-il avec douceur. Quand M. Howard sera là.

— Sa réponse sera la même que la mienne.

Nick fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Au revoir, madame Howard.

Essayant de contenir ses émotions, Charlotte serra avec force la manche de Nick.

— Au revoir, maman, fit-elle d'une voix enrouée avant de sortir avec lui.

Nick l'aida à s'installer dans la voiture et jeta un coup d'œil derrière lui. Le jardin était vide. Personne non plus aux fenêtres, hormis à l'une d'entre elles, à l'étage, où Ellie agitait la main.

La voiture s'ébranla avec une secousse, et Charlotte s'adossa à la banquette, les yeux fermés, les lèvres tremblantes. Des larmes perlaient entre ses cils.

— C'est idiot, mais je m'attendais à un accueil plus chaleureux, commenta-t-elle en s'efforçant d'adopter un ton ironique, vite démenti par le sanglot qui s'échappa de sa gorge.

Nick se sentait terriblement impuissant. La vue de sa femme pleurant le remplissait d'inquiétude. À son grand soulagement, elle réussit à se maîtriser et pressa ses doigts gantés sur ses yeux.

— Ils n'auraient pas pu se permettre de refuser mon offre, s'ils ne recevaient encore de l'argent de Radnor, déclara Nick.

Charlotte secoua la tête sans comprendre.

— Mais cela n'a pas de sens qu'il continue à entretenir ma famille maintenant que je suis mariée.

— Ont-ils d'autres sources de revenus ?

— Je n'en vois pas. Peut-être mon oncle leur donne-t-il quelque chose. Mais certainement pas de quoi vivre décemment.

Nick se carra dans l'angle de la banquette, le regard absent tandis qu'il réfléchissait.

— Nick… avez-vous vraiment proposé à lord Radnor de lui rembourser mes frais de scolarité ?

— Oui.

Curieusement, Charlotte ne lui demanda pas pourquoi, occupée qu'elle était à arranger les plis de sa robe. Elle ôta ensuite ses gants, les plia et les posa sur le

siège devant elle. Nick l'observait les yeux mis clos. Quand elle ne trouva plus rien à faire, elle fut bien obligée de le regarder.

— Et maintenant ? demanda-t-elle se préparant à une nouvelle série de difficultés.

Nick examina la question, et sa poitrine se serra devant la détermination qu'il lisait dans ses yeux. Pour une fille de son âge, elle avait enduré les épreuves de ces derniers jours avec une sérénité extraordinaire. Il voulait qu'elle se détende et sourie de nouveau.

— Eh bien, fit-il en se rapprochant d'elle, je propose que nous nous amusions pendant un jour ou deux.

— Que nous nous amusions, répéta-t-elle comme s'il parlait une langue étrangère. Pardonnez-moi, mais mes capacités dans ce domaine sont réduites en ce moment.

Nick sourit et posa la main sur sa cuisse qui se dessinait sous la jupe.

— Vous êtes dans la ville la plus excitante du monde, en compagnie d'un mari jeune et viril, murmura-t-il avant de lui embrasser l'oreille. Croyez-moi, Charlotte, nous avons le choix des distractions.

Charlotte avait du mal à imaginer ce qui pourrait la tirer de sa léthargie après l'accueil glacial de sa mère. Pourtant, Nick réussit à l'occuper si intensément durant les jours suivants qu'elle put difficilement penser à autre chose qu'à lui.

Cette nuit-là, il l'emmena dans une taverne à Covent Garden où l'on jouait de petits spectacles comiques pour attirer les clients. C'était le rendez-vous des gens de théâtre, d'aristocrates sans le sou et de quelques originaux. L'endroit était sale et empestait le vin et le tabac. Charlotte franchit le seuil avec réticence, car les femmes honnêtes n'entraient pas dans ce genre de lieu, sauf en compagnie de leur mari – et même dans ce cas, cela restait hautement discutable. Un tas de gens, dont certains ressemblaient à de véritables voyous, saluèrent Nick. Après avoir échangé quelques tapes dans le dos accompagnées d'insultes amicales, il conduisit Charlotte à une table. On leur servit un repas simple, avec une bouteille de porto et deux chopes d'une boisson qu'elle ne connaissait pas.

Bien qu'elle n'ait encore jamais dîné dans un lieu public et qu'elle se sentît bêtement gênée, elle s'attaqua résolument à son steak, qui aurait pu convenir pour quatre.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle en s'emparant de la chope.

— De la bière, répondit Nick en posant le bras derrière son siège. Essayez donc !

Elle avala docilement une gorgée, et grimaça aussitôt. En riant, Nick appela un serveur pour lui commander un punch.

La taverne était comble et une armée de serveurs s'agitaient pendant qu'avait lieu une petite farce musicale qui mettait en scène une femme mince vêtue comme un homme et un moustachu corpulent déguisé en bonne campagnarde avec une fausse poitrine volumineuse qui oscillait à chacun de ses mouvements. Le valet poursuivait la servante autour de la taverne en chantant une ritournelle d'amour, secouant la salle de rire. L'incroyable bêtise de la performance était irrésistible.

Nichée contre son mari, un verre de punch à la main, Charlotte essayait sans succès de se retenir de pouffer.

D'autres scènes suivirent, des chansons paillardes et des danses, des couplets comiques et même des équilibristes. Il se faisait tard, la lumière était de plus en plus tamisée et quelques couples se laissèrent aller à de discrets baisers. Charlotte savait qu'elle aurait dû être choquée, mais, sans doute à cause du punch, elle se sentait la tête dans les nuages. Elle s'aperçut qu'elle était assise sur les genoux de Nick et que si elle se tenait encore droite, c'est parce qu'il l'enlaçait.

— Mon Dieu ! s'exclama-elle en fixant son verre presque vide. C'est moi qui ai bu tout cela ?

Il lui prit le verre des mains et le posa sur la table.

— Je crains que oui.

— Il n'y a que vous pour réussir à anéantir toutes mes années à Maidstone en une seule soirée.

Il baissa les yeux sur sa bouche et suivit du doigt le contour de son menton.

— Êtes-vous complètement corrompue, maintenant ? Pas encore ? Alors, rentrons à la maison que je puisse terminer le travail.

Charlotte le suivit d'un pas mal assuré à travers la taverne.

— Le sol est inégal, remarqua-t-elle en s'appuyant lourdement contre lui.

— Ce n'est pas le sol, mon cœur, mais vos pieds.

Examinant cette éventualité, le regard de Charlotte passa du visage hilare de Nick à ses propres pieds.

— On dirait qu'ils sont placés sur les mauvaises jambes.

Nick secoua la tête.

— Il semblerait que vous ne supportiez pas le punch ! Je vais vous porter.

— Non, je ne veux pas me donner en spectacle, protesta-t-elle comme il la soulevait et l'emmenait dehors.

Sur un signe, le portier se précipita au bout de la rue où une longue file de voitures attendait.

— Vous vous donnerez davantage en spectacle si vous tombez, répliqua Nick.

— Je n'en suis pas à ce point-là ! protesta Charlotte.

Cependant, son bras était si solide et son épaule si accueillante qu'elle se pelotonna contre lui avec un soupir. L'odeur légèrement musquée de sa peau se mêlait à l'imperceptible fragrance d'amidon de son col, un mélange si subtil qu'elle se rapprocha pour mieux le sentir.

Nick s'arrêta sur le trottoir. Il tourna la tête et l'effleura de sa joue rasée, lui picotant la peau.

— Que faites-vous ?

— Votre odeur… murmura-t-elle rêveusement. Elle est merveilleuse. Je l'ai remarquée dès notre première rencontre, quand vous avez failli me faire tomber de ce mur.

Un rire le secoua.

— Quand je vous ai empêchée de tomber, vous voulez dire.

Intriguée par la texture râpeuse de sa peau, Charlotte pressa les lèvres sous sa mâchoire. Elle le sentit déglutir avec difficulté. C'était la première fois qu'elle lui faisait une avance, et ce petit geste était incroyablement efficace. Il demeura là, la tenant étroitement serrée contre lui tandis que sa poitrine montait et descendait à un rythme accéléré. Sidérée d'être capable d'éveiller aussi facilement son désir, Charlotte tira sur son nœud de cravate et l'embrassa dans le cou.

— Non, Charlotte.

Elle laissa courir le bout de son doigt sur sa peau.

— Charlotte… insista-t-il, mais il perdit le fil de son discours quand elle commença à lui mordiller le lobe de l'oreille.

La voiture s'arrêta devant eux, et le valet s'affaira à en déplier les marches. Le visage impénétrable, Nick déposa Charlotte à l'intérieur et grimpa à sa suite.

À peine la portière refermée, il l'attira sur ses genoux et s'attaqua au devant de sa robe. Elle enfouit les doigts dans sa chevelure, jouant avec les boucles sombres. Délaçant le haut de son corset, il libéra un sein et en prit la pointe entre ses lèvres. Elle se cambra contre lui avec un gémissement. Les mains de Nick fouillèrent frénétiquement ses jupes, se frayant un chemin au milieu d'une profusion de tissus et de dentelles jusqu'à la fente de son pantalon. Sa main était trop grande pour se glisser à l'intérieur et il la déchira avec une facilité qui la suffoqua. Les cuisses de Charlotte s'ouvrirent pour l'accueillir et sa vue se brouilla lorsqu'il enfonça le doigt en elle. Blottie contre lui, sa main allant et venant entre ses jambes, elle sentit le désir palpiter au creux de son ventre.

Il laissa échapper une plainte tout en se débattant avec la fermeture de son pantalon.

— Vous êtes si humide… Je ne peux plus attendre, murmura-t-il en la prenant aux hanches. Charlotte… laissez-moi… asseyez-vous… oh, oui, comme ça…

À califourchon sur lui, elle retint sa respiration lorsqu'il la fit glisser lentement sur son sexe érigé.

La respiration lui manqua quand un cahot de la voiture le fit s'enfoncer encore plus profondément en elle.

— Nous… n'avons pas beaucoup de temps, balbutia-t-elle contre son cou. La taverne est à deux pas de la maison.

Nick répondit par un grognement de désespoir.

— La prochaine fois, je demanderai au cocher de nous faire faire le tour de Londres… deux fois.

Habilement, il caressa du pouce le sexe de Charlotte jusqu'à ce qu'elle se love contre lui dans un sanglot, submergée par la violence des sensations qui tourbillonnaient en elle. L'agrippant aux hanches, il ne lui fallut que quelques puissants coups de reins pour que la passion l'engloutisse à son tour.

Ils respirèrent tous deux à longs traits tandis que leurs corps demeuraient imbriqués l'un dans l'autre sous les couches de vêtements en désordre.

— Ce n'est jamais assez, commenta Nick d'un ton bourru, sans la lâcher. C'est trop bon pour arrêter.

Charlotte comprit ce qu'il essayait d'exprimer. La soif insatiable qu'ils avaient l'un de l'autre ne se résumait pas à un simple besoin physique. Elle éprouvait auprès de lui une satisfaction qui allait bien au-delà de la jouissance physique. Jusqu'à présent cependant, elle ignorait qu'il ressentait la même chose… et elle se demandait si, tout comme elle, il n'avait pas peur de reconnaître ce sentiment.

CHAPITRE 11

La vie à Londres n'avait rien de commun avec celle dans le Hampshire. C'était un monde de mode et d'amusements sans fin, où la pauvreté côtoyait la richesse, et le crime prospérait à deux pas de ces quartiers où abondaient parcs, salles de concert et boutiques de luxe.

Au début de la seconde semaine de leur mariage, Nick en était à vouloir à tout prix gâter Charlotte comme une enfant. Il l'emmena à Bond Street acheter de la poudre française, du parfum, une bonne douzaine de bas de soie brodés, des gants et des mouchoirs en pagaille. En dépit de ses protestations, il lui offrit des escarpins de soie rose ornés de glands en or qui coûtaient le prix d'un mois de pension à Maidstone. Sa dernière folie eut pour cadre une boutique de thé où il commanda une demi-douzaine de variétés exotiques.

Imaginant la montagne de paquets qui seraient livrés un peu plus tard à Betterton, Charlotte le supplia d'arrêter.

— Je n'ai besoin de rien d'autre, déclara-t-elle fermement et je refuse de mettre les pieds dans un autre magasin. Il n'y a aucune raison de faire de telles dépenses.

— Mais si ! répliqua Nick en l'escortant jusqu'à la voiture qui croulait déjà sous les paquets et les boîtes de toutes sortes.

— Ah oui ? Et lesquelles ?

Il se contenta de lui décocher un sourire exaspérant. Il ne cherchait certainement pas à gagner ses faveurs sexuelles, elles lui étaient déjà tout acquises. Peut-être désirait-il simplement qu'elle se sente son obligée ? Mais pourquoi ?

La vie auprès de Nick Gentry se révélait plutôt déroutante. Ainsi refusait-il de partager son lit après qu'ils eurent fait l'amour. Charlotte avait découvert aussi que certains sujets attisaient sa colère comme l'allumette enflamme la poudre. Elle apprit donc à éviter les questions sur son enfance et à s'interdire toute référence à l'époque où il ne s'appelait pas encore Nick Gentry. Quand il était furieux, il ne criait pas, il quittait la maison et ne revenait que bien après qu'elle se fut couchée. Il refusait de se montrer vulnérable dans quelque domaine que ce soit et voulait toujours garder le contrôle des moindres événements. À en croire Sophia, il n'avait jamais accepté de se sentir handicapé par le moindre problème physique et allait

jusqu'à nier la douleur.

— Pourquoi ? demanda-t-elle à sa belle-sœur avec étonnement, un jour où elles attendaient leurs robes chez la couturière. Enfin, que craint-il donc ?

La sœur de Nick posa sur elle un regard empli de tristesse, visiblement désireuse de lui répondre.

— J'espère qu'un jour il se confiera à vous, finit-elle par dire d'une voix douce. C'est un lourd fardeau à porter seul. Je suis sûre qu'il craint votre réaction quand vous saurez.

— Quand je saurai quoi ? insista Charlotte, mais à sa grande déception, Sophia refusa de répondre.

Quel était cet inquiétant secret ? Charlotte n'arrivait pas à imaginer de quoi il pouvait s'agir. Elle supposait qu'il avait tué quelqu'un. C'était ce qu'elle envisageait de pire.

Par ailleurs, Nick savait se montrer tendre et généreux. Il pouvait éveiller son désir d'un seul regard, d'une caresse, grâce à quelques mots chuchotés à l'oreille. Charlotte avait l'impression que des journées entières se passaient dans une brume de sensualité, et elle avait une conscience aiguë de sa présence virile quelles que soient leurs activités.

Quand les caisses de livres qu'elle avait commandés arrivèrent, elle prit l'habitude de lui faire la lecture, le soir, sur son lit. Chaque fois qu'elle levait les yeux, elle croisait son regard fixé intensément sur elle, comme s'il cherchait à déchiffrer quelque mystère dissimulé en elle.

Nick était un compagnon passionnant, un conteur fascinant, un merveilleux danseur et un amant exceptionnel. Il l'escortait dans Londres avec une énergie qui éclipsait de beaucoup la sienne, semblait connaître tout le monde et être connu de tous. Charlotte ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'il attirait tous les regards. Tenu pour un héros par les uns ou un démon par les autres, tous recherchaient néanmoins sa compagnie. Les femmes flirtaient outrageusement avec lui, même en présence de Charlotte qui constatait avec surprise qu'elle éprouvait des sentiments de femme jalouse.

À l'invitation d'amis, tous deux assistèrent à une pièce sur Drury Lane qui mettait en scène une bataille navale avec une machinerie compliquée et de nombreux effets spéciaux. Les acteurs vêtus de chemises ensanglantées descendaient du haut des mâts sous la canonnade. La scène était si réaliste que Charlotte se bouchait les oreilles et se cachait le visage contre la poitrine de Nick, malgré les efforts amusés de ce dernier pour la forcer à suivre l'action.

Sans doute était-ce la violence du spectacle ou le vin qu'elle avait bu pendant le dîner, mais elle se sentait pleine d'appréhension quand ils quittèrent leur loge. L'atmosphère du foyer était étouffante et Nick l'abandonna un instant en compagnie d'amis pour aller lui chercher une boisson fraîche. Elle s'efforçait de sourire en écoutant la conversation d'une oreille distraite, mais elle attendait son retour avec impatience. C'était incroyable comme elle s'était vite habituée à sa présence rassurante à ses côtés. Elle se souvenait que lord Westcliff l'avait mise en garde contre Nick Gentry. « On ne peut pas lui faire confiance », avait-il affirmé.

Mais il s'était trompé. Malgré son passé peu recommandable, il l'avait toujours traitée avec des égards et n'avait jamais trompé sa confiance.

Elle faisait le tour de la salle des yeux dans l'espoir de l'apercevoir quand une silhouette à quelques mètres d'elle retint son attention.

Radnor. Elle eut l'impression de recevoir une douche glacée. Elle resta figée sur place, telle une statue de sel. Le visage de l'homme était en partie caché, mais elle reconnut son port de tête hautain, ses cheveux argentés et la barre noire de ses sourcils. Puis il se tourna dans sa direction et sa terreur se transforma en stupéfaction… Ce n'était pas lui. L'inconnu lui fit un petit signe de tête et sourit comme le font parfois des étrangers quand leurs regards se croisent dans la foule. Il reprit sa conversation, et Charlotte baissa les yeux sur ses mains crispées en essayant de calmer les battements affolés de son cœur. La honte la submergea devant la violence de sa réaction.

— Madame Gentry, vous ne vous sentez pas bien ? s'enquit Mme Howsham, une de ses récentes connaissances. Vous avez une expression étrange.

— On étouffe ici, chuchota Charlotte. Et je crois que j'ai lacé mon corset un peu trop serré, ce soir.

— Ah, ce sont des choses qui arrivent, déclara la femme avec un regard de connivence. Il faut souffrir pour être belle…

Au grand soulagement de Charlotte, Nick apparut, un verre de limonade à la main. Il s'aperçut tout de suite de son malaise et glissa le bras autour de sa taille.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en scrutant son visage pâle.

Mme Howsham prit sur elle de répondre :

— Un problème de corset trop serré, monsieur Gentry… Je suggère que vous l'emmeniez prendre un peu l'air.

Le bras toujours fermement enroulé autour de Charlotte, Nick la guida à travers le foyer. La fraîcheur nocturne la fit frissonner dans ses vêtements humides de sueur. Il la conduisit jusqu'à une colonne massive qui les protégeait du bruit et de la lumière.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle piteusement. Rien du tout. Je me sens ridicule…

Elle saisit le verre qu'il lui tendait et le but d'un trait. Nick le posa sur le sol puis, se redressant, l'observa avec attention. L'air inquiet, il sortit un mouchoir de sa poche et tamponna le front de Charlotte où perlaient quelques gouttes de transpiration.

— Dites-moi ce qui s'est passé, insista-t-il.

— J'ai cru apercevoir lord Radnor, avoua-t-elle, rouge d'embarras. Mais c'était seulement quelqu'un qui lui ressemblait. Je me suis conduite comme la dernière des lâches. Je suis désolée.

— Radnor sort rarement. Il y a peu de chances que vous le rencontriez dans un endroit comme celui-ci.

— Je sais, fit-elle. Malheureusement, je ne m'en suis pas souvenue.

— Vous n'êtes pas lâche.

Il y avait de l'inquiétude dans ses yeux bleus… ainsi qu'une autre émotion

plus profonde, plus mystérieuse.

— J'ai réagi comme une enfant qui a peur du noir.

Il lui releva le menton, la forçant à croiser son regard.

— Il n'est pas exclu que vous rencontriez Radnor un jour. Mais si cela doit arriver, je serai auprès de vous, Charlotte. Vous n'avez plus de raisons d'avoir peur de lui. Je vous protégerai.

Elle fut émerveillée par son expression de tendre gravité.

— Merci, murmura-t-elle avant de prendre une profonde inspiration.

Nick ne pouvait détacher les yeux de son visage blême. Il fronça les sourcils et l'attira contre lui. Il n'y avait rien de sensuel dans son étreinte, et cependant, elle était plus intime qu'elle ne l'avait jamais été. Elle sentait son souffle chaud contre son cou, ses bras possessifs autour de son corps.

— Voulez-vous rentrer ? chuchota-t-il.

Charlotte hocha la tête. Sa solitude d'autrefois se transformait en un incroyable bien-être. Un mari… une maison… des choses qu'elle n'avait jamais espéré posséder. Un tel bonheur ne pouvait pas durer, mais avant qu'on ne le lui arrache, elle en savourerait chaque instant.

— Oui, répondit-elle d'une voix étouffée. Rentrons à la maison.

Émergeant peu à peu d'un profond sommeil, Charlotte entendit des bruits étranges. Supposant qu'elle avait rêvé, elle se frotta les yeux et s'assit sur son lit. Il faisait nuit noire. Cela recommença… un grognement, des bribes de phrases… comme si quelqu'un était en pleine discussion. Se rappelant soudain qu'il arrivait à Nick de faire des cauchemars, elle se leva, alluma une lampe à pétrole qu'elle emporta dans le couloir.

Son ombre s'agitait sur le mur tandis qu'elle approchait de la chambre où Nick dormait. Elle frappa à la porte. Pas de réponse. Elle attendit un instant, et perçut comme des froissements à l'intérieur. Tournant la poignée, elle entra.

— Nick ?

Il était étendu à plat ventre en travers du lit, le drap enroulé autour de lui. Sa respiration était hachée et ses poings serrés tandis qu'il marmonnait des paroles incohérentes. Son visage luisait de sueur. Elle le parcourut d'un regard inquiet, se demandant quels monstres invisibles pouvaient tordre son corps ainsi. Elle posa la lampe sur la table de nuit et se pencha sur lui.

— Nick, réveillez-vous ! Ce n'est qu'un rêve, insista-t-elle en posant la main sur son épaule. Nick…

Une exclamation de stupéfaction lui échappa quand il la saisit brutalement par le poignet et la projeta sur le lit. La seconde d'après, il l'écrasait de tout son poids. Un éclair de folie s'alluma dans son regard tandis qu'il brandissait le poing.

— Non ! hoqueta-t-elle en se protégeant le visage des bras.

Le coup ne vint pas, et un lourd silence s'installa. Tremblante, Charlotte écarta le bras et vit le visage de Nick se modifier sous ses yeux. Le masque de folie

se fissura, le poing retomba. Le regard, mélange de terreur et de fureur, qu'il abaissa sur elle la pétrifia.

— J'aurais pu vous tuer, siffla-t-il. Que faites-vous ici ? Le diable vous emporte ! Ne me touchez plus *jamais* quand je dors.

— Je ne savais pas. Je… de quoi rêviez-vous donc ?

Il roula hors du lit d'un mouvement fluide, mais il respirait toujours avec difficulté.

— De rien. Rien du tout.

— J'ai cru que vous aviez besoin de quelque chose…

— Tout ce dont j'ai besoin, c'est que vous me fichiez la paix, grogna-t-il en attrapant ses vêtements entassés sur une chaise.

Charlotte eut l'impression de recevoir une gifle. Elle était furieuse qu'il puisse la blesser rien qu'avec des mots. Et elle souffrait encore davantage de son impuissance à l'aider.

— Sortez, ordonna-t-il en s'habillant.

— Vous sortez ? risqua-t-elle. C'est inutile. Je retourne me coucher, et…

— Oui, je sors.

— Où allez-vous ?

— Je ne sais pas, répliqua-t-il sans la regarder. Et ne me demandez pas quand je rentre. Je ne le sais pas plus.

— Mais, pourquoi ? insista Charlotte en ébauchant un pas vers lui. Nick, je vous en prie, restez et dites-moi…

Il lui lança un regard d'avertissement.

— Je vous ai demandé de sortir.

Elle se sentit blêmir, mais hocha malgré tout la tête et se dirigea vers la porte. Sur le seuil, elle murmura sans se retourner :

— Je suis désolée.

Il ne répondit rien.

Charlotte se mordit la lèvre, les yeux brûlants de larmes, et, rassemblant ce qui lui restait de dignité, regagna sa chambre.

Nick ne rentra pas de la journée. Anxieuse et déroutée, Charlotte tenta de s'occuper. Cependant, rien n'arrivait à la distraire de son inquiétude.

Elle se demandait où il avait bien pu passer, et craignait qu'il ne se soit livré à quelque activité peu recommandable. Elle se consola à l'idée qu'il savait fort bien prendre soin de lui, mais son désarroi ne disparut pas pour autant. Elle soupçonnait sa colère de la veille de lui avoir servi à endiguer la peur qu'il avait ressentie en sachant qu'il aurait pu la blesser.

Cela dit, elle était sa femme et méritait mieux que d'être abandonnée sans la moindre explication. La journée lui avait paru interminable et elle fut soulagée quand vint l'heure du dîner. Elle prit ensuite un long bain, enfila une chemise de nuit blanche toute simple et lut quelques revues posées sur une table jusqu'à ce que

le sommeil s'empare d'elle. Épuisée par tant de tensions, elle s'endormit sur-le-champ.

Elle se réveilla au beau milieu de la nuit, car elle ne sentait plus le poids des couvertures sur son corps. Tandis qu'elle s'agitait, elle devina une présence derrière elle. *Nick !* Encore à moitié assoupie, elle se tourna vers lui en étouffant un bâillement. La pièce était si sombre qu'elle avait du mal à discerner sa silhouette. Des mains familières la pressèrent contre le matelas… puis il lui leva les bras au-dessus de la tête.

Charlotte poussa une exclamation étouffée et sortit de sa torpeur en sentant qu'il enroulait quelque chose autour de ses poignets. Avant qu'elle ne comprenne ce qui lui arrivait, il avait attaché les liens à la tête du lit. Elle était entièrement à sa merci. La stupéfaction lui coupa le souffle. Nick se glissa sur elle. Ses mains suivirent les courbes de son corps par-dessus le voile de coton, frôlèrent la courbe de sa poitrine, sa taille, le renflement de ses hanches et de ses cuisses. Son poids se déplaça, et sa bouche chercha ses seins, taquinant les pointes dressées à travers le tissu. Il était nu et l'enveloppait de son odeur musquée, de sa chaleur d'homme.

Sidérée, elle comprit qu'il voulait la prendre ainsi, les mains attachées au-dessus de la tête. Cette perspective l'emplit de crainte. L'idée d'être incapable de bouger lui déplaisait souverainement. Mais elle comprenait ce qu'il voulait… son impuissance, sa confiance totale… savoir qu'il pouvait lui faire tout ce qu'il souhaitait sans restriction. Il caressa de la langue la pointe d'un sein, l'excita, la mordilla jusqu'à ce qu'elle se torde de plaisir. Les bras appuyés de chaque côté de son corps, il se laissa glisser un peu plus bas.

En recourbant la main, Charlotte réussit à tâter ses liens et s'aperçut qu'il s'agissait de ses bas de soie. La légère tension qu'ils exerçaient sur ses bras intensifiait ses réactions aux caresses de Nick, provoquant des sensations inédites.

Sa bouche était sur son ventre, son souffle la brûlait à travers le linge. Il déposa une multitude de baisers sur son corps et sa respiration se fit haletante, trahissant son excitation. Sa bouche se mit à fouiller gentiment le triangle à la naissance de ses cuisses, toujours à travers le coton. Charlotte arquait les reins, ses doigts s'ouvraient et se fermaient tandis que ses talons s'enfonçaient dans le matelas. Il prenait tout son temps, remontant vers sa poitrine, jouant avec ses seins, sans jamais la dénuder, et elle songea qu'elle allait devenir folle s'il ne lui ôtait pas sa chemise de nuit sur-le-champ. Sa peau était en feu et réagissait au moindre contact. Si fin soit-il, le tissu l'irritait d'une manière insupportable.

— Nick… souffla-t-elle, ma chemise… enlevez-la, je vous en supplie…

Il la fit taire d'un doigt sur les lèvres. Quand elle se fut calmée, il lui effleura doucement la joue, puis il saisit enfin l'ourlet du vêtement, le remonta, et elle sanglota de gratitude. Elle se tortilla dans un effort désespéré pour l'aider. Il dévoila sa poitrine, l'étoffe ripant sur la pointe durcie de ses seins.

La main de Nick rampa le long de son ventre, se faufila jusqu'aux tendres replis à l'intérieur de ses cuisses. Ses doigts fouillèrent la toison bouclée et dénichèrent la fente de son sexe. Elle se raidit et tout son corps tressaillit d'anticipation. Elle l'implora d'un gémissement quand il ôta la main.

Lentement, il la fit pivoter sur le flanc et vérifia la tension de ses bras. Il s'installa derrière elle, lui caressant la nuque de ses lèvres. Charlotte se plaqua contre lui, son corps épousant le sien. Elle aurait voulu le toucher, se retourner pour caresser son torse et saisir son sexe gonflé de désir entre ses mains. Mais sa position empêchait tout mouvement, et elle n'avait d'autre choix que d'attendre son bon plaisir.

Il lui souleva légèrement la jambe, et elle sentit son sexe s'insinuer en elle. Il la pénétra à peine, histoire d'attiser son désir. Charlotte l'implorait par des gémissements tandis qu'il lui embrassait la nuque. La main de Nick se mit à errer sur elle… un délicieux pincement aux seins, un cercle autour de son nombril. Peu à peu, ses caresses se firent plus précises, ses doigts retrouvèrent le chemin des boucles humides.

Charlotte ondulait contre sa paume. Elle le sentit s'enfoncer en elle jusqu'à la garde et un cri lui échappa tandis que son corps était secoué de spasmes voluptueux.

Nick attendit qu'elle s'apaise. Puis il commença à se mouvoir en elle, de longues poussées fermes et régulières qui l'amenèrent au bord de l'inconscience. Les yeux clos, elle haletait, tirait sur ses liens, puis la jouissance l'emporta de nouveau dans un flot de sensations qui lui arrachèrent une plainte voluptueuse. Nick continuait son va-et-vient implacable, la violence de ses mouvements secouant le lit. Charlotte se sentait à la fois vulnérable et forte ; elle le possédait aussi sûrement qu'il la possédait, avec son cœur qui battait dans sa puissante main et sa chair qui emprisonnait la sienne. Il se raidit brusquement en elle et gémit contre sa nuque.

Elle demeura longtemps contre lui, geignant doucement quand il lui libéra les poignets. Il les frictionna tendrement, puis glissa la main entre ses cuisses humides. Sa respiration devint régulière et, à la pensée qu'il allait s'endormir à ses côtés, elle frissonna d'espoir. Soudain, rien ne lui parut plus désirable que de l'avoir près d'elle une nuit entière. Hélas, il finit par se lever, s'inclina sur elle pour embrasser un sein dont il agaça la pointe.

Comme il s'éloignait, Charlotte se mordit la lèvre pour ne pas lui demander de rester, sachant qu'il refuserait, comme d'habitude. La porte se referma, l'abandonnant à sa solitude. Et bien que son corps soit merveilleusement rassasié, elle sentit les larmes lui brûler les paupières. Elle se sentait soudain si triste… non pour elle, mais pour lui. Et elle était emplie du dangereux désir de le consoler, même s'il devait lui en vouloir. Plus que tout, elle ressentait une immense tendresse pour cet homme qu'elle connaissait à peine… un homme qui avait besoin d'être secouru plus qu'elle-même ne l'avait jamais été.

Le lendemain matin, un paquet envoyé par sir Ross arriva. Il contenait une liasse de documents munis de sceaux compliqués, ainsi qu'une invitation au bal qui devait avoir lieu une semaine plus tard. Quand Charlotte pénétra dans la salle à

manger, Nick avait déjà presque fini son petit-déjeuner. Il leva les yeux des papiers qu'il lisait et se leva.

Charlotte s'empourpra violemment. En général, après une nuit particulièrement passionnée, il l'accueillait en la taquinant gentiment, ou souriait tout en énonçant des banalités destinées à effacer sa gêne. Ce matin, en revanche, il arborait un visage fermé et un regard sans expression. Quelque chose avait changé entre eux – l'aisance de leurs précédents échanges avait disparu.

Elle indiqua d'un geste embarrassé la liasse entre ses mains.

— C'est arrivé ?

Nick hocha brièvement la tête et reporta son regard sur l'invitation.

S'efforçant d'agir normalement, Charlotte se dirigea vers le buffet et emplit son assiette. Nick l'aida à s'asseoir à ses côtés et s'assit à son tour. Il s'abîma dans la contemplation des reliefs de son petit-déjeuner tandis que la domestique posait une tasse de thé brûlant devant Charlotte.

Tous deux demeurèrent silencieux jusqu'à ce qu'elle quitte la pièce.

— Le bal aura lieu samedi prochain, annonça Nick d'un ton brusque, sans la regarder. Aurez-vous une robe convenable pour cette date ?

— Oui. J'ai déjà effectué les essayages, et il n'y a que quelques retouches à apporter.

— Parfait.

— Vous êtes en colère ?

Il s'empara de son couteau et le fixa d'un air maussade en en appuyant la pointe contre le bout de son pouce.

— Je commence à me sentir étrangement résigné à la situation. En ce moment, l'information se répand dans tous les organismes officiels. Tout a été mis en branle et on ne peut plus rien faire pour arrêter la machine. Sir Ross nous présentera au bal en tant que lord et lady Sydney… et dès cet instant, Nick Gentry sera mort.

Charlotte le dévisagea, frappée par l'étrangeté de ses propos.

— Vous voulez dire que son nom ne sera plus utilisé. Mais vous, en tant que lord Sydney, serez bien en vie. Dois-je commencer dès maintenant à vous appeler John en privé ?

Il grimaça et posa son couteau.

— Non. Je serai Sydney pour le reste du monde, mais dans ma propre maison, je conserverai le nom que j'ai choisi.

— Très bien… Nick, acquiesça-t-elle en ajoutant une généreuse cuillerée de sucre dans son thé. Après tout, ce nom vous a bien servi pendant des années, n'est-ce pas ? J'oserais même dire que vous lui avez apporté plus de renommée que n'aurait sans doute pu le faire le véritable Gentry.

Sa remarque lui valut un regard à la fois implorant et plein de reproche. Et elle réalisa tout à coup que le vrai Nick Gentry, le garçon qui était mort du choléra sur les pontons, était probablement au cœur du secret qui tourmentait son mari. Fixant sa tasse d'un air absent, elle se força à prendre un ton désinvolte pour demander :

— À quoi ressemblait-il ? Vous ne m'en avez jamais parlé.

— C'était un orphelin dont la mère avait été pendue pour vol. Il avait pratiquement toujours vécu dans la rue. Il avait commencé comme griveleur et avait fini par diriger sa propre bande de dix personnes.

— Qu'est-ce qu'un griveleur ?

— C'est le nom qu'on donne à ceux qui chipent de la nourriture pour survivre. Ils sont juste au-dessus des mendiants. Mais Gentry apprenait vite, et il ne tarda pas à devenir un vrai professionnel de la rapine. Il fut coincé alors qu'il pillait une maison et envoyé sur les pontons.

— C'est là que vous êtes devenus amis.

L'expression de Nick se fit lointaine tandis que les souvenirs longtemps enfouis affluaient.

— Il était vigoureux, astucieux… avec des instincts aiguisés d'avoir vécu si longtemps dans la rue. Il m'a appris ce qu'il fallait savoir pour rester en vie sur les pontons… il m'a parfois protégé…

— Protégé de quoi ? murmura Charlotte. Des gardiens ?

Nick sortit de cette espèce de transe dans laquelle il était plongé. Il s'aperçut qu'il étreignait le manche d'un couteau, le posa prudemment sur la table et recula sa chaise.

— Je sors un moment, fit-il d'une voix neutre. Je vous verrai ce soir au dîner.

Charlotte répondit sur le même ton :

— Très bien. Je vous souhaite une bonne journée.

Durant la semaine qui suivit, les jours succédèrent aux nuits dans un étonnant contraste. Au cours de la journée, Charlotte faisait des courses et s'occupait de différentes questions pratiques. Elle ne savait jamais quand elle verrait Nick, car il ne cessait d'aller et venir. Pendant le dîner, il lui parlait de ses différents entretiens avec les banquiers ou les investisseurs, et de ses visites occasionnelles à Bow Street, car il arrivait à sir Grant de le consulter à propos d'affaires anciennes.

La nuit, cependant, c'était une autre histoire. Nick lui faisait l'amour avec une intensité presque désespérée. Parfois, il l'aimait avec une passion primitive presque choquante. D'autres fois, avec une lenteur étudiée, comme s'il voulait que cela ne s'arrête jamais. Il y avait aussi des moments d'humour inattendus, où le lit devenu terrain de jeu et d'expérimentation leur procurait d'énormes fous rires.

Mais quelles que soient les joies que les nuits leur apportaient, chaque jour les rapprochait de l'instant où le cours de leur vie basculerait définitivement. Charlotte savait que son mari redoutait cet instant, et que les mois qui suivraient se révéleraient particulièrement difficiles. Elle était cependant certaine de pouvoir l'épauler. En l'épousant, jamais elle n'aurait imaginé qu'il aurait besoin de son aide, et surtout qu'elle y trouverait du plaisir. Et voilà qu'elle se considérait maintenant comme une compagne, une partenaire, et parfois, l'espace de quelques secondes, une épouse.

Le soir du bal, Charlotte ne regretta pas de s'être rangée à l'avis de Sophia. Celle-ci l'avait poussée à choisir un style jeune mais distingué, et des couleurs douces qui flattaient son teint. Sa robe était en satin bleu pâle recouverte de tulle blanc, avec un audacieux décolleté qui dénudait le haut de ses épaules. Debout au milieu de sa chambre pendant que Mme Trench et Harriet l'aidaient à s'habiller, elle était prise de vertige à la perspective du bal, et de la réaction de Nick à sa vue.

Le fait que son corset était inhabituellement serré accentuait certainement cette sensation. Avec une petite grimace d'inconfort, Charlotte se regarda dans le miroir tandis que les deux femmes ajustaient sa robe. Le tulle était rebrodé d'une pluie de roses de soie blanches. Des souliers de satin blanc, de longs gants en chevreau et une étole de gaze brodée complétaient cette tenue qui donnait à Charlotte l'impression d'être une princesse. Le seul point noir était ses cheveux. Raides comme des baguettes, il avait été impossible de les faire boucler. Après plusieurs essais infructueux, Charlotte avait décidé d'enrouler une natte en chignon au sommet de son crâne et d'y piquer des roses blanches.

Quand Harriet et Mme Trench reculèrent pour vérifier le résultat de leur travail, Charlotte pivota sur elle-même dans un tourbillon vaporeux.

— Vous êtes ravissante, milady, déclara Mme Trench avec un évident plaisir.

S'immobilisant, Charlotte la fixa avec un sourire étonné. Elle avait du mal à s'habituer à son nouveau titre. Nick lui avait laissé le soin d'annoncer la nouvelle aux domestiques. Une fois la surprise passée, ils s'étaient montrés ravis, car appartenir à la maison d'un pair rehaussait leur statut.

— Merci, madame Trench, répondit Charlotte. Comme d'habitude, vous vous êtes montrée irremplaçable. Je ne sais pas comment nous ferions sans vous, et votre aide nous sera encore plus précieuse dans les jours qui viennent.

— Je vous remercie, milady, répondit la gouvernante qui devait participer activement au recrutement d'une trentaine de domestiques pour la propriété du Worcestershire.

Charlotte quitta la pièce, sa robe bruissant à chaque pas. Alors qu'elle descendait l'escalier, elle aperçut Nick qui arpentait l'entrée, aussi tendu qu'un fauve prêt à bondir. Sa tenue de soirée, composée d'une veste noire, d'un gilet gris et d'une cravate de soie gris foncé, lui allait à la perfection. Avec ses cheveux bruns coupés court et ses joues rasées de près, il était l'image même de la virilité et de l'élégance. Il se retourna en l'entendant et son expression impatiente se transforma en franche admiration.

Charlotte fut submergée par un flot d'allégresse, et elle prit délibérément tout son temps pour le rejoindre.

— Alors, ai-je l'air d'une vicomtesse ? s'enquit-elle.

Ses lèvres prirent un pli ironique.

— Je n'ai encore jamais vu de vicomtesse qui vous ressemble !

Elle sourit.

— C'est un compliment ?

— Certainement. En fait…

Il saisit sa main gantée et l'aida à descendre les dernières marches. Il retint son regard un long moment, serrant ses doigts entre les siens, puis il répondit à sa question avec une étonnante gravité.

— En fait, reprit-il d'une voix voilée, vous êtes la plus jolie femme du monde.

— Du *monde* ? répéta-t-elle en riant.

— Quand je dis que vous êtes belle, murmura-t-il, je ne peux rien ajouter ni retrancher à cette vérité. Sinon que la seule manière dont vous pourriez être plus belle encore, c'est nue.

Elle rit de son impudence.

— Je crains que vous ne soyez obligé de vous faire à l'idée que je vais rester entièrement habillée ce soir.

— Jusqu'à ce que le bal soit terminé, riposta-t-il et il tira sur le bout de son gant gauche, libérant chaque doigt l'un après l'autre.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle, le souffle court.

Il fixa sur elle un regard moqueur.

— J'enlève votre gant.

— Pourquoi ?

— Pour admirer votre main.

Après lui avoir ôté son gant, il le posa sur la rampe, porta sa main à ses lèvres et embrassa le bout de chacun de ses doigts. Quand il déposa un dernier baiser sur sa paume, Charlotte frissonna. Nick observa songeusement sa main.

— Il manque quelque chose, murmura-t-il en fouillant dans sa poche. Fermez les yeux.

Charlotte obéit en souriant. Elle sentit le contact frais et lourd de la bague qu'il lui glissait à l'annulaire. Elle ouvrit les yeux et resta sans voix.

C'était un énorme saphir dont le bleu était presque aussi étincelant que celui des yeux de son mari. La pierre était sertie de diamants. Mais ce qui conférait au saphir une inestimable valeur, c'était l'étoile qui dansait à sa surface au gré de la lumière. Stupéfaite, elle leva les yeux sur Nick.

— Elle vous plaît ?

Les mots lui manquaient. Elle referma les doigts sur les siens, incapable de prononcer le moindre mot.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau ! parvint-elle enfin à articuler. Je ne m'attendais pas à une telle somptuosité. Vous êtes beaucoup trop généreux.

Elle jeta impulsivement les bras autour de son cou et l'embrassa sur la joue. Nick l'enlaça, elle sentit son souffle chaud contre son cou tandis qu'il murmurait :

— Vous ne savez pas encore que je vous donnerais tout ce que vous voulez ? Absolument tout.

Inquiète qu'il puisse déchiffrer son expression, Charlotte resta appuyée contre lui. Il avait parlé sans réfléchir. Ou bien elle n'avait pas bien compris. D'ailleurs, Nick se raidit comme s'il réalisait la portée de ce qu'il venait de dire, puis il s'écarta brusquement. Risquant un coup d'œil, elle remarqua son expression

soigneusement indifférente et demeura silencieuse, lui laissant le temps de se ressaisir.

Nick secoua la tête comme s'il avait du mal à retrouver la maîtrise de lui-même. Quand il la regarda, une lueur d'autodérision brillait dans ses yeux.

— Pouvons-nous partir, lady Sydney ?

— Oui, Nick, souffla-t-elle en glissant le bras sous le sien.

Sir Ross avait demandé à un ami haut placé, le duc de Newcastle, que le bal où l'on introduirait lord Sydney dans la société après une si longue éclipse ait lieu chez lui. Mariés depuis quarante ans, le duc et la duchesse formaient un couple fort respecté. Leur réputation irréprochable serait très utile à un homme au passé aussi peu recommandable que Nick.

Le duc possédait une gigantesque demeure à Londres, et il n'était pas rare que ses hôtes se perdent dans l'interminable enfilade de pièces. Les kilomètres de parquet à croisillons du salon reflétaient la lumière que déversaient une douzaine de gigantesques lustres suspendus deux étages plus haut. La galerie qui courait tout autour de la salle offrait de nombreuses loggias favorisant des conversations plus intimes.

Cinq cents invités triés sur le volet étaient attendus. Comme Sophia l'avait fait remarquer à Nick, les invitations à cet événement si particulier étaient devenues une telle marque de distinction que personne n'avait osé refuser de s'y rendre de peur qu'on en déduise qu'il ne faisait pas partie des heureux élus.

Nick afficha l'expression juste, un rien reconnaissante, qu'on attendait de lui quand il fut présenté au duc et à la duchesse qui avaient connu tous les deux ses parents.

— Vous ressemblez étonnamment à votre défunt père, observa la duchesse, comme Nick s'inclinait sur sa main gantée.

C'était une petite femme élégante, dont les cheveux gris étaient ornés d'une énorme tiare de diamants qui menaçait de lui faire perdre l'équilibre à chaque instant.

— Je n'aurais pas connu votre parenté, poursuivit-elle, que je l'aurais devinée en vous regardant. Ces yeux… oui, vous êtes bien un Sydney. Quelle tragédie cela a dû être que de les perdre tous les deux. C'était un accident de bateau, n'est-ce pas ?

— En effet, Votre Grâce.

On avait raconté à Nick que la barque de sa mère s'était retournée lors d'une partie de canotage. Son père s'était précipité pour la sauver, et tous deux s'étaient noyés.

— Quel drame ! soupira la duchesse. C'était un couple si uni. Mais cela leur fut peut-être une bénédiction d'être emportés en même temps.

— Certainement, concéda Nick aimablement en dissimulant sa contrariété.

Dans les jours qui avaient suivi la mort de ses parents, nombre de personnes s'étaient récriées sur la clémence du sort qui les avait emportés tous les deux ! Les enfants, bien entendu, ne partageaient pas cet avis. Ils auraient bien voulu en garder au moins un. Nick jeta un coup d'œil à Sophia, qui se tenait près de son

mari. Elle avait entendu la remarque de la duchesse et échangea un regard de connivence avec son frère.

— Votre Grâce, intervint Charlotte pour alléger l'atmosphère, comme c'est gentil à vous de faire preuve d'une telle hospitalité. Lord Sydney et moi-même ne pourrons nous rappeler cet événement sans le lier à votre générosité.

Visiblement flattée, la duchesse tourna son attention sur Charlotte pendant que le duc adressait un sourire de félicitations à Nick.

— Vous avez une femme exceptionnelle, Sydney, remarqua-t-il. Pleine de grâce, naturelle et tout à fait ravissante. Vous avez beaucoup de chance.

Personne n'aurait pu le contredire. Et certainement pas Nick. Charlotte était la révélation de la soirée, avec sa robe élégante, son sourire charmant et son port de reine. Qui aurait pu deviner sous son apparence si policée une personnalité assez trempée pour tenir tête à un inspecteur endurci de Bow Street ?

Tandis que le duc continuait à accueillir ses invités, la duchesse poursuivit sa conversation avec Charlotte.

Sophia s'approcha de Nick et murmura en se dissimulant derrière son éventail :

— Je te l'avais bien dit.

Nick eut un sourire ironique comme il se rappelait les propos de sa sœur selon lesquels Charlotte se révélerait un atout non négligeable.

— Voilà bien l'une des expressions les plus irritantes de notre langue, Sophia.

— En tout cas, c'est une femme adorable. Beaucoup trop bien pour toi, déclara sa sœur avec un regard espiègle.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Et elle a l'air plutôt amoureuse, poursuivit Sophia. Mais à ta place, je me garderais bien de tenir cela pour acquis.

— Amoureuse ? répéta Nick, circonspect. Pourquoi dis-tu cela ?

— Eh bien, l'autre jour… commença Sophia, mais elle s'interrompit en apercevant un couple qui venait d'arriver. Oh, voilà lord Farrington ! Excuse-moi, il faut que j'aille prendre des nouvelles de sa femme. Elle n'était pas bien ces derniers temps.

— Attends, implora Nick. Finis ce que tu étais en train de dire !

Mais Sophia s'était déjà éloignée, entraînant sir Ross dans son sillage, et abandonnant Nick à sa frustration.

Dès que Charlotte put échapper à la duchesse, elle saisit Nick par le bras et fit avec lui un petit tour des invités. Il admira son talent à échanger juste quelques mots sans se laisser emporter dans une discussion sans fin. Elle passait parmi les groupes, n'oubliant jamais les personnes qu'elle avait déjà rencontrées. Nick serait-il parti discuter avec ses amis dans la salle de billard qu'elle n'aurait rien perdu de son aisance. Avisant cependant les regards de convoitise qui suivaient sa femme, il préféra demeurer à ses côtés, posant à l'occasion une main possessive au creux de ses reins.

Une mélodie exubérante emplit l'air. L'orchestre était installé dans une des

loggias de la galerie, soigneusement caché par une multitude de plantes en pots. Tandis qu'ils se frayaient un chemin au milieu de la salle de bal bondée, Charlotte en profita pour flirter discrètement avec Nick, appuyant la main sur son torse en de légères pressions aguichantes, ou se haussant sur la pointe des pieds pour lui glisser quelques mots à l'oreille. Fasciné, Nick respirait le parfum des roses piquées dans ses cheveux et se tenait si près d'elle qu'il pouvait apercevoir quelques grains de poudre parfumée agglomérés entre ses seins.

Soudain, un petit groupe de jeunes femmes qui l'observaient d'un air excité attira l'attention de Charlotte.

— Nick, je viens de repérer quelques amies que je n'ai pas vues depuis Maidstone. Il faut que je leur parle. Pourquoi n'iriez-vous pas retrouver vos propres amis ? Vous n'avez sûrement guère envie d'entendre échanger des souvenirs d'école.

L'idée que sa femme veuille se débarrasser de lui déplut fortement à Nick.

— Parfait, déclara-t-il sèchement. Je vais au billard.

Charlotte lui jeta un regard provocateur.

— Vous promettez de venir me chercher pour la première valse ?

Réalisant qu'on le manipulait, Nick acquiesça d'un grommellement et regarda Charlotte rejoindre ses amies. À sa grande surprise, il se sentait complètement perdu. Il était tellement fasciné par un petit bout de femme qu'il arrivait à peine à penser correctement. Lui, si plein d'assurance, était en danger d'être mené en laisse par sa propre épouse.

Tandis qu'il ruminait sur cette alarmante découverte, la voix profonde de son beau-frère lui parvint :

— Cela arrive aux meilleurs d'entre nous, Sydney.

Nick se tourna vers sir Ross. Mystérieusement, ce dernier semblait comprendre exactement ce qu'il ressentait. Ses yeux gris brillaient d'amusement quand il reprit sur un ton compatissant :

— Quelles que soient nos résolutions, nous nous retrouvons réduits en esclavage par une attirance irrésistible pour une femme. Vous avez attrapé le virus, mon cher. Autant vous faire à cette idée.

Nick ne chercha même pas à se défendre.

— Je me croyais beaucoup plus malin que vous !

— Je préfère me dire que l'intelligence n'a rien à voir dans l'affaire, riposta sir Ross. Parce que si l'intelligence d'un homme se mesure à sa capacité à ne pas tomber amoureux, alors je serais le plus grand idiot du monde.

Le mot *amoureux* fit tiquer Nick.

— Que faut-il pour vous faire taire, Cannon ?

— Un verre de Cossart-Gordon 1805 ferait l'affaire, répondit-il aimablement. Et si je ne me trompe, ils viennent d'en apporter une caisse dans la salle de billard.

— Allons-y, alors, proposa Nick.

— Charlotte Howard !

Les deux jeunes femmes se ruèrent vers elle et l'étreignirent. N'eût été leur éducation rigide, elles auraient poussé des cris de joie.

— Samantha ! s'exclama Charlotte chaleureusement en contemplant la ravissante brune élancée qui avait toujours été comme une sœur pour elle. Et Arabella !

Arabella Markenfield n'avait pas changé depuis l'école… Jolie et légèrement enrobée, ses cheveux blonds relevés dégageant son front de porcelaine.

— Je suis lady Lexington, à présent ! Figure-toi que j'ai réussi à attraper un comte doté d'une solide fortune, l'informa Samantha non sans fierté, et, glissant le bras autour de la taille de Charlotte, elle la fit légèrement pivoter. Il est là-bas, à côté des portes de la serre. Le grand, chauve. Tu le vois ?

Charlotte hocha la tête. Le comte avait dépassé la quarantaine, il avait un visage étroit dans lequel les yeux paraissaient légèrement disproportionnés.

— Il a l'air fort sympathique, commenta Charlotte.

— Tu es pleine de tact, ma chérie, déclara Samantha dans un éclat de rire. Je suis la première à reconnaître qu'il n'y a pas grand-chose à admirer chez le comte, et il n'a aucun sens de l'humour. Mais les hommes qui l'ont vous portent souvent sur les nerfs. En outre, c'est un vrai gentleman.

— Je suis ravie pour toi, fit Charlotte avec sincérité, car elle savait que Samantha avait toujours souhaité un mariage de ce genre. Et toi, Arabella ?

— Je me suis mariée l'année dernière avec un Seaforth, confia Arabella en gloussant. Tu as sûrement entendu parler d'eux… Souviens-toi, il y avait une fille Seaforth dans la classe au-dessus de nous…

— En effet, répondit Charlotte, qui se rappelait que les Seaforth étaient une grande famille non titrée qui possédait un nombre impressionnant de propriétés. Ne me dis pas que tu as épousé son frère Harry ?

— Précisément ! acquiesça-t-elle, avant de poursuivre avec animation : Harry est plutôt bel homme, bien qu'il ait beaucoup grossi depuis notre mariage. Et il est toujours aussi charmant. Bien sûr, je n'aurai jamais de titre, mais j'ai un tas d'autres compensations… ma propre voiture… une vraie bonne française, pas une de ces Cockneys avec un épouvantable accent ! expliqua-t-elle en riant, puis elle posa un regard plein de curiosité sur Charlotte. Est-ce vrai que tu es lady Sydney, maintenant ?

— Oui.

Charlotte jeta un coup d'œil en direction de son mari qui quittait la salle de bal en compagnie de sir Ross. Elle éprouva une bouffée d'orgueil inattendue à sa vue, tant il lui paraissait élégant et viril.

— La beauté du diable, observa Samantha en suivant son regard. A-t-il aussi mauvais caractère qu'on le prétend ?

— Pas le moins du monde, mentit Charlotte. Lord Sydney est aussi calme et aimable que n'importe quel gentleman.

Ce fut un concours de circonstances malheureux si, à cet instant, Nick jeta un coup d'œil dans sa direction et l'enveloppa d'un regard brûlant. Sachant ce que

cette expression signifiait, et ce qui se passerait cette nuit, après le bal, Charlotte frissonna.

Entre-temps, Samantha et Arabella avaient ouvert leurs éventails qu'elles agitaient vigoureusement.

— Dieu du ciel ! s'exclama Samantha à voix basse. La manière dont il te regarde est positivement indécente, Charlotte.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, répliqua la jeune femme, bien qu'elle sentît le rouge lui monter aux joues.

Amanda gloussa derrière son éventail de soie.

— La seule fois où j'ai vu cette expression sur le visage d'Harry, c'était devant une assiette de Yorkshire pudding.

Les yeux noirs de Samantha brillaient de curiosité.

— Je croyais que tu étais destinée à lord Radnor. Comment as-tu fait pour lui échapper ? Et où as-tu passé ces deux dernières années ? Et surtout comment as-tu réussi à retenir un homme comme Nick Gentry… est-ce que cette affaire de pairage est aussi une supercherie ?

— Certainement pas, protesta Charlotte vivement. Il est vraiment lord Sydney.

— Savais-tu qu'il était vicomte lorsque tu l'as épousé ?

— Eh bien, non, avoua Charlotte. Pour commencer, tu sais que j'ai quitté l'école pour éviter d'épouser lord Radnor…

— Le grand scandale de Maidstone, l'interrompit Arabella. Il paraît qu'on continue à en faire des gorges chaudes. Pas un professeur n'aurait imaginé que la douce et obéissante Charlotte Howard disparaîtrait ainsi dans la nature.

Embarrassée, Charlotte resta un moment silencieuse. Elle était loin d'être fière d'elle, mais elle n'avait pas eu le choix.

— Pour éviter qu'on me retrouve, j'ai changé de nom et je me suis fait embaucher comme dame de compagnie auprès de lady Westcliff, dans le Hampshire…

— Tu t'es fait *embaucher* ? répéta Arabella avec stupéfaction. Comme tu as dû souffrir !

— Pas excessivement, répliqua Charlotte avec un sourire désabusé. Les Westcliff étaient très compréhensifs, et j'aimais beaucoup la comtesse douairière. C'est chez eux que j'ai fait la connaissance de Nick Gen… euh… lord Sydney. Il m'a demandée en mariage peu de temps après notre rencontre…

Elle marqua une pause tandis que les souvenirs de cette soirée dans la bibliothèque de lord Westcliff l'assaillaient, le profil de Nick se découpant sur les flammes qui dansaient dans la cheminée comme il se penchait vers elle…

— Et j'ai accepté, dit-elle hâtivement en sentant son visage s'empourprer.

— Hum-hum, murmura Samantha que son embarras fit sourire. Apparemment, ce fut une proposition mémorable.

— Tes parents ont-ils été contrariés ? s'enquit Arabella.

Charlotte hocha la tête tout en songeant avec ironie que le mot « contrarié » ne convenait pas vraiment pour décrire leur réaction.

— Ils ne seront pas éternellement furieux, assura Samantha avec un pragmatisme beaucoup plus réconfortant que ne l'aurait été la simple sympathie. Si ton mari est à moitié aussi riche qu'on le prétend, ils seront ravis de l'avoir pour gendre.

Elles discutèrent encore un moment, heureuses de s'être retrouvées, et décidèrent de se rendre de mutuelles visites très bientôt. Soudain, l'orchestre entama les premières mesures d'une valse et de nombreux couples commencèrent à tournoyer dans la pièce. Se demandant si Nick allait se souvenir de sa promesse, Charlotte décida d'aller à sa recherche. Abandonnant ses amies, elle emprunta une galerie qui était séparée de la salle par des balustrades de bois sculpté et des tonnelles de verdure.

Tout à coup, une main se posa sur son bras, et elle s'immobilisa, ravie d'avoir enfin retrouvé Nick. La pression s'accentuant, elle baissa les yeux, et s'aperçut que les longs doigts maigres qui s'enfonçaient dans sa chair n'étaient pas ceux de Nick. Saisie d'horreur, elle entendit la voix qui hantait ses cauchemars depuis des années.

— Pensiez-vous réussir à m'éviter indéfiniment, Charlotte ?

CHAPITRE 12

Rassemblant ses forces, Charlotte leva les yeux sur lord Radnor. Il était méconnaissable. Il avait vieilli de dix ans et son teint était anormalement pâle. Un teint avec lequel ses sourcils et ses yeux noirs formaient un contraste désagréable. Son visage était sillonné de profonds plis d'amertume.

Charlotte n'ignorait pas que, tôt ou tard, il lui faudrait affronter lord Radnor, et elle s'était préparée à faire face à sa haine, mais ce qu'elle lut dans son regard était bien plus inquiétant. Visiblement, son besoin de la posséder n'avait fait que croître durant son absence, et sa trahison l'avait transformé en un être plein d'une implacable détermination.

— Milord, fit-elle d'une voix ferme alors même que ses lèvres tremblaient, vous êtes importun. Lâchez mon poignet, s'il vous plaît.

Ignorant sa requête, Radnor la poussa derrière une colonne recouverte de verdure en resserrant son étreinte. Charlotte n'essaya pas de résister. Elle ne voulait surtout pas d'une scène qui gâcherait la soirée donnée en l'honneur de son mari. C'était risible, d'ailleurs, d'avoir aussi peur dans une salle bondée. Radnor ne pouvait rien contre elle ici. En revanche, s'ils avaient été seuls, il n'aurait sans doute pas hésité à refermer les mains autour de son cou pour l'étrangler.

Il la dévisagea d'un regard acéré.

— Mon Dieu, mais qu'a-t-il fait de vous ? Vous respirez la luxure. Seul un mince vernis vous séparait du milieu provincial et sans éducation dont vous êtes issue. Et voilà qu'il s'est envolé.

— Dans ce cas, répliqua Charlotte en serrant les poings, vous allez me lâcher immédiatement. Je suis sûre que vous ne voulez pas être contaminé par ma présence.

— Petite idiote, siffla Radnor, l'œil froid. Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous avez perdu. Savez-vous ce que vous seriez sans moi ? *Rien.* Je vous ai entièrement créée. Je vous ai ramassée dans le ruisseau. J'allais vous transformer en une créature parfaite. Mais vous m'avez trahi et vous avez tourné le dos à votre famille.

— Je ne vous ai jamais rien demandé.

— Vous devriez m'en être encore plus reconnaissante. Vous me devez tout,

Charlotte. Votre vie même.

Charlotte comprit qu'il était inutile de discuter.

— Quoi qu'il en soit, répondit-elle sans élever la voix, j'appartiens désormais à lord Sydney. Vous n'avez aucun droit sur moi.

Un rictus tordit sa bouche.

— Mes droits sur vous vont beaucoup plus loin que les promesses insignifiantes du mariage.

— Vous seriez-vous abusé vous-même au point de croire que vous pouviez m'acheter comme une vulgaire marchandise ?

— Je possède votre âme même, murmura Radnor en serrant son poignet si fort que les larmes lui vinrent aux yeux. Je l'ai achetée au prix de la mienne. J'ai investi plus de dix ans de ma vie dans cette tâche et je veux être remboursé.

— Comment ? Je suis la femme d'un autre. Et je n'éprouve plus rien pour vous maintenant – ni crainte ni haine – seulement de l'indifférence. Comment pensez-vous donc vous dédommager ?

Alors que Charlotte craignait que son poignet ne se brise, elle entendit une exclamation rageuse derrière elle. Nick bondit entre eux et fit immédiatement lâcher prise à lord Radnor. Ce fut si brutal qu'elle trébucha en arrière ; Nick la rattrapa et l'attira contre lui. Spontanément, elle se nicha entre ses bras, sa voix lui parvenant assourdie tandis qu'il s'adressait à lord Radnor :

— Ne vous approchez plus jamais d'elle ou je vous tue.

Ce n'était pas une menace, juste un fait.

— Porc insolent ! rugit Radnor.

Risquant un regard dans sa direction, Charlotte vit que ses joues avaient pris une teinte violacée. Il était clair que la vue des mains de Nick sur elle était plus qu'il n'en pouvait supporter. Le défiant délibérément, son mari posa la paume sur sa nuque puis la laissa descendre lentement le long de son dos.

— Très bien, fit Radnor d'une voix rauque, je vous laisse à votre avilissement, Charlotte.

— Partez, ordonna Nick. *Tout de suite.*

Radnor s'éloigna avec la raideur d'un monarque détrôné et la même expression de bon droit outragé.

Frottant son poignet meurtri, Charlotte remarqua quelques regards curieux fixés sur eux.

— Nick… chuchota-t-elle, mais il prit les choses en main avant qu'elle ait le temps d'en dire plus.

Sans la lâcher, il fit signe à un serveur qui passait avec un plateau de verres vides.

— S'il vous plaît.

Le valet s'approcha.

— Oui, milord ?

— Dites-moi où je peux trouver une pièce tranquille.

L'autre réfléchit rapidement.

— Un peu plus loin, à droite, il y a une salle de musique qui doit être vide en

ce moment, milord.

— Très bien. Apportez-moi du cognac là-bas. Vite.

— Très bien, Milord.

Tout étourdie, Charlotte suivit Nick le long du vestibule. Des pensées chaotiques tourbillonnaient dans son esprit tandis que le brouhaha de la salle de bal s'estompait au loin. Après la confrontation avec lord Radnor, elle se sentait à la fois malade et remplie d'allégresse, furieuse et soulagée. Comment était-il possible de ressentir tout cela en même temps ?

La salle de musique était discrètement éclairée. Les contours d'un piano et de différents instruments jetaient des ombres sur le mur. Nick ferma la porte et se tourna vers elle. Elle ne lui avait jamais vu une expression pareille.

— Je vais bien, assura-t-elle, et sa voix anormalement haut perchée lui arracha un gloussement. Vraiment, il n'y a pas de quoi avoir l'air…

Elle se tut et ne put retenir un autre rire. À l'évidence, Nick semblait croire qu'elle avait perdu la raison. Elle était incapable d'expliquer ce sentiment de liberté qui l'avait envahie depuis qu'elle avait affronté la pire de ses peurs.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, prise de vertige alors que des larmes de soulagement lui montaient aux yeux. C'est que… j'ai toujours tellement craint lord Radnor… mais lorsque je l'ai vu là, j'ai compris qu'il n'avait plus aucun pouvoir sur moi. Je ne me sens aucune obligation à son égard… et je n'éprouve même plus de culpabilité. Ce fardeau m'a été enlevé, de même que ma peur, et je me sens toute drôle…

Tremblant et riant tout à la fois, elle s'essuya les yeux de ses doigts gantés. Nick la prit dans ses bras et tenta de l'apaiser.

— Du calme… du calme… chuchota-t-il en lui caressant le dos. Respirez à fond. Chut ! Tout va bien, ajouta-t-il en pressant les lèvres contre son front, ses cils mouillés, ses joues. Vous êtes en sécurité, Charlotte. Vous êtes ma femme et je vais prendre soin de vous. Rien ne peut vous arriver.

Comme elle essayait de lui expliquer qu'elle n'avait plus peur, il lui murmurait à l'oreille de se calmer, de se reposer contre lui. Elle se mit à respirer profondément, comme si elle venait d'effectuer un marathon, et appuya la tête contre son torse. Nick enleva ses gants et lui massa la nuque.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Ah, le cognac ! s'exclama-t-il avant de la guider vers un siège.

Charlotte se laissa tomber dans le fauteuil. Elle entendit le serveur remercier Nick, qui lui avait sans doute glissé une pièce. Puis il revint vers elle avec un plateau qu'il posa sur un guéridon à côté d'elle.

— Je n'en ai pas besoin, affirma-t-elle.

Sans l'écouter, Nick versa un doigt de cognac dans le verre, qu'il réchauffa un instant entre ses paumes avant de le lui tendre.

Charlotte le prit, et s'aperçut avec stupéfaction qu'elle tremblait si fort qu'elle pouvait à peine le tenir. Nick s'accroupit devant elle, enserrant ses jambes entre ses cuisses. Il entoura sa main de la sienne et l'aida à porter le verre à ses lèvres. Elle but une gorgée et grimaça.

— Encore, murmura-t-il, la forçant à avaler une autre gorgée et encore une autre, jusqu'à ce que les larmes lui viennent aux yeux.

— Ce n'est pas très bon, commenta-t-elle.

— Ce n'est pas possible ! contra Nick, amusé. C'est un Fin Bois 1798.

— Ce doit être une mauvaise année.

Il sourit tout en lui caressant le dos de la main.

— Il faudrait avertir les marchands de spiritueux, car ce breuvage se vend bien cinquante livres la bouteille.

— Cinquante livres ? répéta Charlotte, atterrée.

Elle ferma les yeux et finit son verre d'un air déterminé, puis le lui rendit en toussant.

— C'est bien, approuva-t-il en lui pressant doucement la nuque.

Elle ne put s'empêcher de songer que les mains de Nick, qui étaient dix fois plus puissantes que celles de Radnor, ne lui avaient jamais infligé la moindre douleur.

Elle tressaillit en posant le poignet sur l'accoudoir du fauteuil. Ce fut imperceptible, mais Nick s'en aperçut. Il jura tout bas et, s'emparant de sa main, lui ôta son gant.

Il se figea en découvrant les ecchymoses violettes laissées par Radnor. La fureur meurtrière qui se peignit sur ses traits alarma Charlotte.

— J'ai une peau qui marque facilement, dit-elle. Ne prenez pas cet air. Cela aura disparu dans un jour ou deux, et…

— Je vais le tuer, siffla Nick. Et quand j'en aurai terminé avec lui, il ne restera plus qu'une tache sur le sol. Maudit soit-il…

— Je vous en prie, implora Charlotte en posant la main sur sa joue. Lord Radnor a tenté de gâcher cette soirée, et je refuse de le laisser gagner. Je voudrais que vous attachiez un mouchoir autour de mon poignet et que vous m'aidiez à remettre mon gant. Nous devons retourner là-bas avant qu'on s'aperçoive de notre absence. Sir Ross va commencer son discours et…

— Je m'en fiche éperdument.

— Pas moi, répliqua Charlotte qui retrouvait peu à peu son sang-froid. Je veux valser avec vous et être à vos côtés quand sir Ross annoncera qui vous êtes vraiment. Et ensuite, ajouta-t-elle en baissant les paupières, je veux que vous me rameniez à la maison et me portiez au lit.

Comme elle l'espérait, cela créa une diversion et le regard de Nick s'adoucit.

— Et ?

Avant qu'elle ne puisse répondre, on frappa un coup bref à la porte.

— Sydney ! appela une voix étouffée de l'autre côté.

— Oui, répondit Nick en se redressant.

La haute silhouette de sir Ross s'encadra sur le seuil.

— Je viens d'apprendre que Radnor était ici, déclara-t-il, le visage indéchiffrable, en se dirigeant vers Charlotte.

Il s'accroupit devant elle et, voyant son poignet, lui demanda la permission de l'examiner.

— Je vous en prie, acquiesça-t-elle.

Il regarda le poignet bleui avec un froncement de sourcils. Il y avait tant d'inquiétude dans ses yeux gris qu'elle se demanda comment elle avait pu le croire distant. Avec un sourire rassurant, il reprit :

— Cela ne se renouvellera pas. Je vous le promets.

— Quelle merveilleuse soirée ! observa Nick, sarcastique. Peut-être pourriez-vous nous dire qui diable a invité Radnor.

— Nick, intervint Charlotte. Tout va bien. Je suis persuadée que sir Ross n'a pas…

— Non, tout ne va pas bien, contra tranquillement sir Ross. Je me tiens pour responsable de cet incident, et je vous demande humblement pardon, Charlotte. Lord Radnor n'était certainement pas inscrit sur la liste que j'ai approuvée, mais je découvrirai comment il s'est débrouillé pour obtenir une invitation.

Le front barré d'un pli soucieux, il poursuivit :

— Le comportement de Radnor ce soir était irrationnel autant que répréhensible… Il en est arrivé à un tel degré d'obsession qu'il risque de continuer à persécuter Charlotte.

— Oh, je sais comment l'en empêcher, remarqua Nick sombrement. Pour commencer, s'il n'a pas encore quitté les lieux, je me charge de…

— Il n'est plus là, l'interrompit son beau-frère. Il y a deux inspecteurs de Bow Street, ici, et je leur ai demandé de le faire sortir le plus discrètement possible. Calmez-vous, Sydney… Cela ne vous fera aucun bien de vous déchaîner tel un taureau furieux.

Nick plissa les yeux.

— J'aimerais voir dans quel état vous seriez si Sophia avait le poignet dans cet état.

Sir Ross poussa un soupir.

— Un point pour vous, fit-il. Évidemment, vous avez le droit d'agir avec Radnor comme vous l'entendez, et je n'ai pas l'intention d'interférer. Mais sachez que j'ai pris la décision d'aller le trouver en personne pour l'avertir que Charlotte est aussi sous ma protection. Je considère comme un outrage qu'il ait osé accoster un membre de ma famille de cette façon.

Charlotte fut touchée qu'il se montre aussi soucieux d'elle. Jamais elle n'aurait imaginé que deux hommes aussi puissants puissent la défendre contre Radnor.

— Merci, sir Ross.

— Personne ne vous en voudra si vous souhaitez rentrer tout de suite dès à présent, déclara-t-il. Quant à mon discours, nous pouvons le reporter…

— Je n'irai nulle part, dit-elle fermement. Et si vous ne prononcez pas votre discours ce soir, sir Ross, je vous jure de m'en charger à votre place.

Un brusque sourire illumina les traits de sir Ross.

— Très bien. Je serais désolé de ne pas combler vos vœux. Vous pensez nous rejoindre bientôt ? demanda-t-il avec un regard interrogateur à l'adresse de Nick.

— Si Charlotte le désire.

— Certainement, confirma-t-elle.

Son poignet la faisait souffrir, mais elle se sentait de taille à se mesurer avec le diable en personne s'il le fallait.

Avant que sir Ross ne quitte la pièce, elle surprit le regard qu'échangeaient les deux hommes, sans doute pour se promettre de régler le cas de Radnor à un moment plus approprié. Elle se leva résolument. Nick se précipita vers elle et la saisit à la taille comme s'il craignait qu'elle ne s'effondre.

— Je vais bien, maintenant, dit-elle avec un sourire. Vraiment.

Elle attendit que l'habituelle lueur d'humour revînt éclairer le regard de Nick. En vain. Il demeurait tendu.

— Promettez-moi de ne pas me quitter de toute la soirée.

Charlotte redressa le menton et sourit de nouveau.

— Cela vaut peut-être mieux ! Le cognac m'est monté à la tête.

Un éclair brûlant traversa son regard, et il suivit délicatement de la main la courbe de sa poitrine.

— Vous avez la tête qui tourne ?

Elle se détendit sous sa caresse. Elle en oublia même la douleur de son poignet quand il agaça du pouce la pointe de son sein.

— Seulement quand vous me touchez de cette manière.

— J'ai hâte que cette maudite soirée soit terminée, déclara-t-il en la lâchant. Venez… plus vite nous serons là-bas, plus vite Cannon terminera son fichu discours.

Il l'aida à enfiler son gant et elle se raidit pour ne pas broncher. Quand il eut fini, elle était blanche comme un linge et lui-même transpirait abondamment comme s'il était à sa place.

— Maudit Radnor ! dit-il d'une voix grinçante en allant lui verser un autre cognac. Je vais le mettre en pièces.

— Je connais un moyen bien plus simple de le blesser, déclara Charlotte en épongeant délicatement le front de Nick avec un mouchoir.

— Ah oui ? fit-il en arquant les sourcils d'un air sardonique.

Elle serra le mouchoir dans sa main et resta un long moment silencieuse, savourant la vague d'espoir qui la submergeait. Puis elle lui prit le verre des mains et avala une gorgée pour se donner du courage.

— Nous pourrions essayer d'être heureux ensemble, proposa-t-elle. C'est une chose qu'il n'arrivera jamais à comprendre… quelque chose qu'il n'aura jamais.

Elle ne put se résoudre à croiser son regard de crainte d'y déceler une note de moquerie ou un rejet pur et simple. Mais son cœur se mit à battre à grands coups quand elle sentit sa bouche se poser sur ses cheveux et jouer avec les roses qui ornaient sa tresse.

— Nous pourrions essayer, acquiesça-t-il doucement.

Après les deux verres de cognac, Charlotte avait la tête qui tournait

plaisamment, et elle était reconnaissante à Nick de la soutenir tandis qu'ils se dirigeaient vers la salle de bal. Elle avait toujours l'impression d'être légère comme une plume entre ses bras. C'était un homme fort… mais jusqu'à ce soir, elle ne l'aurait jamais cru capable de lui offrir un si tendre réconfort.

Ils pénétrèrent dans la salle de bal et rejoignirent sir Ross. Tous trois prirent place sur l'estrade amovible qui avait été dressée pour la circonstance, et sir Ross fit signe aux musiciens de s'arrêter et demanda leur attention aux invités. Il possédait une voix naturellement autoritaire que tout politicien lui aurait enviée. Tous les invités se pressèrent dans la salle où une armée de serveurs passait des plateaux chargés de coupes de champagne. Et le silence se fit peu à peu.

Sir Ross commença son discours par un rappel de sa carrière de magistrat et de la satisfaction qu'il avait éprouvée chaque fois que des torts étaient réparés. Il continua par toute une série de remarques sur les traditions inviolables et les obligations du pairage héréditaire. Ces réflexions plurent beaucoup à l'assistance, majoritairement composée de comtes, de marquis et de ducs.

— Je croyais que sir Ross n'était pas un défenseur des privilèges héréditaires, chuchota Charlotte à Nick.

— Il a le sens de la mise en scène quand il le faut. Et il sait que ce rappel des traditions les aidera à m'accepter comme l'un des leurs.

Sir Ross entreprit de décrire un gentleman inconnu qui avait été trop longtemps privé du titre qui lui revenait de droit. Un homme qui était le descendant direct d'une famille éminente et qui, durant ces dernières années, s'était entièrement consacré au service public.

— C'est pourquoi, conclut-il, je suis heureux d'avoir le privilège de vous annoncer le retour parmi nous de lord Sydney. J'ai la certitude qu'il continuera à servir son pays et la reine dans le rôle qui est le sien par sa naissance. Portons un toast à Nick Gentry, proposa-t-il en levant son verre. L'homme qui sera désormais pour nous John, Vicomte Sydney.

Bien que la plupart des invités fussent déjà au courant, des murmures d'étonnement parcoururent la salle.

— À lord Sydney ! répondirent à l'unisson une multitude de voix, suivies par des acclamations.

— Et à lady Sydney ! ajouta sir Ross, qui obtint une réponse tout aussi enthousiaste.

Charlotte s'inclina légèrement pour remercier, puis frôla le bras de Nick.

— Vous devriez peut-être offrir un toast à sir Ross.

Il lui jeta un regard éloquent, mais s'inclina et leva son verre en direction de son beau-frère.

— À sir Ross ! déclara-t-il d'une voix forte, sans les efforts duquel je ne serais pas là ce soir.

La foule répondit par une salve de hourras tandis que sir Ross souriait, conscient que le toast de Nick ne comportait pas le moindre soupçon de gratitude.

Des toasts à la reine, au pays, au pairage suivirent, puis l'orchestre entama de nouveau une valse. Sir Ross invita Charlotte à danser pendant que Nick entraînait

Sophia.

Observant le couple que formaient le frère et la sœur, l'un si brun et l'autre si blonde, mais si semblables dans leur extraordinaire séduction, Charlotte sourit. Elle leva les yeux vers sir Ross et posa délicatement la main sur son épaule. Comme elle s'y attendait, c'était un excellent danseur. Ressentant un mélange de sympathie et de gratitude, elle le dévisagea.

— Vous avez fait cela pour le sauver, n'est-ce pas ?

— J'ignore si ce sera efficace, dit-il.

Elle éprouva un douloureux pincement au cœur. Voulait-il dire que Nick était toujours en danger ? Mais il n'était plus inspecteur, et donc plus soumis aux risques que comportait sa profession. Il était en sécurité, à présent. À moins que sir Ross ne sous-entende que le plus grand danger était en lui ?

Durant les jours qui suivirent, la maison de Betterton fut assiégée. Mme Trench disait un mot à tout le monde, des anciens complices de la pègre aux représentants de la reine. Les cartes et les invitations s'amoncelaient sur le plateau en argent de l'entrée. Les journaux le surnommaient *le vicomte malgré lui*, racontant de quel héroïsme il avait fait preuve à Bow Street. Comme les journalistes suivaient la ligne imposée par sir Ross, Nick était habituellement décrit comme un champion du service public qui aurait modestement préféré servir ses semblables plutôt que de reprendre son titre. Au grand amusement de Charlotte, sa nouvelle image agaçait Nick, car personne ne semblait plus le considérer comme dangereux. Des inconnus l'accostaient dans la rue, nullement intimidés par son air menaçant.

— Avant peu, l'intérêt qu'ils vous portent se sera émoussé, assura Charlotte pour le consoler alors qu'il venait de fendre une foule d'admirateurs pour atteindre sa porte.

Exaspéré, Nick se débarrassa de son manteau et se laissa choir sur le canapé du salon, les jambes étendues.

— Ce ne sera pas avant longtemps, rétorqua-t-il, furieux. Cet endroit est trop facile d'accès. Il nous faut une maison avec une allée privée et entourée d'une haute haie.

— Nous avons reçu plusieurs invitations à rejoindre des amis à la campagne, lui rappela Charlotte en s'asseyant gracieusement sur le tapis, près de lui. Westcliff lui-même nous propose de passer une quinzaine de jours à Stony Cross Park.

Nick se renfrogna.

— Le comte veut sans doute s'assurer par lui-même que vous n'êtes pas maltraitée par votre impossible mari.

Charlotte ne put s'empêcher de rire.

— Vous devez reconnaître que vous n'étiez pas des plus charmants, à l'époque.

Nick s'empara de ses mains alors qu'elle s'apprêtait à desserrer son nœud de

cravate.

— Je vous désirais trop pour me soucier d'être charmant, murmura-t-il en lui caressant les doigts.

— Vous aviez laissé entendre que n'importe quelle femme aurait fait l'affaire, le taquina-t-elle.

— Dans le passé, j'ai appris que le meilleur moyen d'obtenir quelque chose, c'était de prétendre que je n'en voulais pas.

Charlotte secoua la tête, perplexe.

— Cela n'a aucun sens.

Nick lâcha sa main et se mit à jouer avec la dentelle de son décolleté plongeant.

— Cela a toujours marché.

Comme il plongeait son regard bleu dans le sien, Charlotte sentit ses joues s'enflammer.

— Vous vous êtes montré plein de ressources, cette nuit-là.

— Pas autant que je l'aurais voulu, murmura-t-il en glissant les doigts dans la délicate vallée entre ses seins. Je…

Le marteau de la porte d'entrée résonna jusque dans le salon. Retirant sa main, Nick écouta Mme Trench avertir l'importun que ni lord Sydney ni sa femme ne recevaient les visiteurs.

Cette nouvelle intrusion dans leur intimité ranima la colère de Nick.

— Ça suffit. Je veux quitter Londres.

— Par qui commençons-nous ? Lord Westcliff ferait très bien l'affaire…

— Non.

— Dans ce cas, poursuivit Charlotte, imperturbable, les Cannons sont à Silverhill…

— Diable, non ! Je refuse de passer quinze jours sous le même toit que mon beau-frère.

— Nous pourrions alors aller dans le Worcestershire, suggéra-t-elle. D'après Sophia, les restaurations touchent à leur fin. Elle serait ravie que vous alliez admirer le résultat de ses efforts.

Il secoua vivement la tête.

— Je n'ai aucune envie de voir cet endroit maudit.

— Votre sœur s'est donné beaucoup de mal. Vous ne voulez pas lui faire de peine, n'est-ce pas ?

— Personne ne lui a rien demandé. Sophia a pris sur elle de réaménager le manoir, et je veux bien être damné plutôt que de lui manifester de la gratitude.

— J'ai entendu dire que le Worcestershire était une très jolie région, observa Charlotte, une note rêveuse dans la voix. L'air y est certainement meilleur qu'ici. En été, Londres est redoutable. Et j'aimerais bien connaître l'endroit où vous êtes né. Mais si vous ne voulez pas y aller maintenant, je comprends…

— Il n'y a pas de domestiques, souligna-t-il d'un air triomphant.

— Nous pourrions en emmener quelques-uns avec nous. Ne serait-ce pas merveilleux d'être chez nous plutôt qu'en visite ? Juste une quinzaine ?

Nick ne répondit pas. Charlotte devinait à quelle lutte intérieure il était en proie. Elle baissa les paupières avant qu'il ne puisse lire la compassion dans son regard. Elle était sûre qu'il l'aurait mal interprétée.

— J'expliquerai à Sophia que nous irons une autre fois. Elle comprendra…

— Allons-y maintenant, jeta-t-il brusquement.

Charlotte le regarda avec surprise. Il était tendu comme un arc.

— Ce n'est pas une obligation, murmura-t-elle. Nous irons ailleurs.

Il secoua la tête et sa bouche prit un pli moqueur.

— D'abord, vous voulez aller dans le Worcestershire, et maintenant, vous ne voulez plus. Dieu, que les femmes sont contrariantes !

— Je ne suis pas contrariante ! protesta-t-elle. C'est juste que je ne veux pas que vous y alliez pour me faire ensuite la tête pendant tout le séjour.

— Je ne fais pas la tête. Les hommes ne font jamais la tête.

— Ah oui ? Alors ils sont agacés ? Exaspérés ? Contrariés ? débita-t-elle avec un tendre sourire en souhaitant de tout son cœur parvenir à le protéger contre lui-même, les cauchemars, les souvenirs, et les démons qui le taraudaient.

Nick s'apprêta à répliquer, mais tandis qu'il la contemplait, il parut oublier ce qu'il voulait dire. Il lui tendit la main puis se ravisa. Et comme Charlotte l'observait, il se leva et s'esquiva.

Le voyage pour le Worcestershire prenait normalement une journée entière. Aussi la plupart des voyageurs préféraient-ils faire étape à mi-chemin et n'arriver que le matin suivant. Mais Nick insista pour qu'ils effectuent le trajet d'une traite, ne s'arrêtant que pour changer les chevaux et prendre quelques rafraîchissements.

Bien que Charlotte s'efforçât de demeurer stoïque, les cahots de la route eurent raison de son humeur joyeuse, d'autant qu'elle se sentait nauséeuse. Remarquant son malaise, Nick se ferma comme une huître et le silence tomba dans la voiture.

Quelques domestiques s'étaient rendus sur les lieux la veille pour apporter des provisions et préparer les chambres. Il avait été convenu que les Cannons leur rendraient visite le lendemain. La propriété de sir Ross, à Silverhill, se trouvait seulement à une heure de chez eux.

Les dernières lueurs du couchant flamboyaient quand la voiture atteignit le Worcestershire. La campagne apparut fertile et prospère à Charlotte. Des prés verts, des exploitations agricoles bien entretenues, des collines couvertes de moutons se succédaient. Un réseau de canaux sillonnait le pays, facilitant le commerce, et le paysage champêtre ne pouvait que plaire aux voyageurs. Pourtant, chaque tour de roues qui les rapprochait de la propriété rendait Nick plus morose.

Ils s'engagèrent bientôt dans une longue allée qui menait à une imposante demeure. Les lanternes en façade avaient été allumées, jetant sur l'entrée une lueur chaleureuse. Charlotte écarta impatiemment les rideaux de la voiture pour avoir une meilleure vue.

— C'est ravissant ! s'extasia-t-elle, le cœur battant. Exactement comme Sophia me l'a décrite.

La grande maison de style palladien était jolie sans être exceptionnelle. Les briques rouges et les colonnes blanches avaient été arrangées selon une symétrie rigoureuse de chaque côté du fronton. L'ensemble plut tout de suite à Charlotte.

La voiture s'arrêta devant l'entrée. Nick, le visage sombre, aida sa femme à descendre. Tous deux gravirent les quelques marches et furent accueillis par Mme Trench dans le grand hall ovale dallé de marbre rose.

— Madame Trench, comment allez-vous ? la salua chaleureusement Charlotte.

— Très bien, milady. Et vous-même ?

— Fatiguée, mais contente d'être là. Avez-vous rencontré des difficultés jusqu'à présent ?

— Aucune, milady, mais il y a beaucoup à faire. Une seule journée, c'était très peu pour tout préparer…

— Ne vous inquiétez pas, la rassura Charlotte avec un sourire. Après ce long voyage, lord Sydney et moi avons juste besoin d'un endroit propre où dormir.

— Les chambres sont prêtes, milady. Voulez-vous monter tout de suite, ou dînerez-vous…

La gouvernante se tut soudain.

Charlotte suivit son regard et aperçut Nick qui, les yeux fixes, semblait observer et écouter une scène visible de lui seul. Son visage était empourpré comme s'il avait la fièvre. Puis il se mit à errer dans le hall tel un gamin perdu.

Bien que cela lui parût au-dessus de ses forces, Charlotte réussit à prendre un ton détaché pour répondre à la gouvernante.

— Non, merci, madame Trench, nous n'avons pas faim. Peut-être pourriez-vous nous faire porter un peu d'eau et une bouteille de vin dans notre chambre. Et demander à la femme de chambre de sortir juste le nécessaire pour cette nuit. Elle déballera le reste demain. Pendant ce temps, lord Sydney et moi allons jeter un coup d'œil dans la maison.

— Très bien, milady. Je m'occupe de faire monter vos affaires tout de suite.

La gouvernante s'éloigna pour donner ses instructions à deux jeunes domestiques qui quittèrent rapidement le hall.

Une semi-pénombre y régnait, car le lustre central n'avait pas été allumé, et les deux lampes ne réussissaient pas à en chasser les ombres. Charlotte emboîta le pas à son mari et se dirigea à sa suite vers une arche qui donnait sur une galerie. Une odeur de peinture fraîche et de colle flottait dans l'air.

Charlotte étudiait le profil de Nick tandis qu'il fixait les murs nus. Il se souvenait, devina-t-elle, des portraits qui occupaient autrefois l'espace maintenant vide.

— Nous allons devoir acheter quelques tableaux, hasarda-t-elle.

— Ils ont tous été vendus pour payer les dettes de mon père.

Charlotte s'approcha et pressa la joue contre sa veste.

— Vous voulez bien me montrer la maison ?

Nick resta un long moment silencieux. Quand il baissa enfin les yeux sur elle, son regard était vide. Il avait conscience qu'il ne restait plus rien du garçon qui avait vécu ici, autrefois.

— Pas ce soir, murmura-t-il. J'ai besoin d'être seul.

— Je comprends, acquiesça Charlotte en glissant sa main dans la sienne. De toute façon, je suis fatiguée. Ce sera certainement mieux de faire le tour de la maison demain, quand il fera jour.

Il lui pressa légèrement les doigts avant de les relâcher.

— Je vais vous conduire en haut.

— Ce n'est pas la peine, dit-elle en se forçant à sourire. Je vais demander à Mme Trench ou à l'un des domestiques de m'accompagner.

Une horloge lointaine sonnait la demie de minuit quand Nick pénétra dans la chambre. La pièce était chaleureuse et décorée avec goût. Le dessus-de-lit de soie brodée et le dais étaient assortis. Les murs vert d'eau s'harmonisaient avec les tentures. Incapable de dormir, malgré sa fatigue, Charlotte avait déniché un roman dans sa malle et s'était absorbée dans sa lecture sans se soucier de l'heure.

Apercevant Nick sur le seuil, elle posa son livre sur la table de chevet et le contempla en silence, se demandant combien de fantômes il avait croisés durant sa promenade solitaire.

— Vous devriez dormir, finit-il par dire.

— Vous aussi, répondit-elle avant de repousser les couvertures.

Le silence s'étira entre eux avant qu'elle ne se décide à demander :

— Viendrez-vous au lit avec moi ?

Son regard glissa sur elle, s'arrêtant sur le devant de sa chemise dont le col haut était orné de dentelles ce qui, d'ordinaire, ne manquait jamais d'éveiller son désir. Il semblait si seul, si désabusé… exactement comme lors de leur première rencontre.

— Pas ce soir, dit-il pour la seconde fois de la soirée.

Leurs yeux se croisèrent, s'aimantèrent. Et Charlotte sentit qu'elle ne devait surtout pas le brusquer. Pourtant, à sa grande consternation, elle s'entendit murmurer :

— Restez.

Tous deux savaient qu'il ne s'agissait pas de quelques minutes, ni de quelques heures, mais de toute la nuit.

— Vous savez bien que je ne peux pas.

— Ne craignez pas de me faire mal. Je n'ai pas peur de vos cauchemars, déclara-t-elle.

Elle s'assit pour fixer son visage indéchiffrable, et soudain, elle ne put retenir le flot des paroles qui se pressaient sur ses lèvres :

— Je veux que vous restiez avec moi. Je veux être près de vous. Dites-moi ce que je dois dire ou faire pour vous garder près de moi. Dites-le-moi, je vous en

prie, car je ne peux m'empêcher de vouloir davantage que ce que vous êtes prêt à me donner.

— Vous ne savez pas ce que vous demandez.

— Je vous promets que je ne…

— Je ne veux pas de paroles rassurantes ni de promesses, coupa-t-il d'une voix dure. J'expose un fait. Il y a une partie de moi que vous ne voulez pas connaître.

— Dans le passé, vous avez réclamé ma confiance. C'est moi qui réclame la vôtre, aujourd'hui. Racontez-moi pourquoi vous faites de tels cauchemars. Dites-moi ce qui vous hante.

— Non, Charlotte.

Mais, comme si ses pieds refusaient de lui obéir, Nick resta cloué sur place.

Soudain, Charlotte comprit qu'il était torturé par un besoin lancinant de se confier, doublé de la certitude qu'elle ne pourrait que le rejeter ensuite. Il s'était mis à transpirer et une mèche collait à son front. Elle éprouvait un irrépressible besoin de le toucher, mais elle se força à rester immobile.

— Je ne me détournerai pas de vous, dit-elle fermement. Quoi qu'il vous soit arrivé. Cela s'est passé sur les pontons, n'est-ce pas ? Cela a un rapport avec le vrai Nick Gentry. L'avez-vous tué pour prendre sa place ? Est-ce cela qui vous tourmente ?

À la manière dont Nick accusa le coup, elle comprit qu'elle n'était pas loin de la vérité. Il secoua la tête.

— Ce n'est pas ainsi que cela s'est passé.

— Que s'est-il passé, alors ? insista-t-elle sans le quitter des yeux.

Il parut se détendre, comme si la résignation finissait par l'emporter. Il s'appuya contre le mur, un peu de biais pour éviter de lui faire face, le regard rivé sur le sol, l'air absent.

— On m'a envoyé sur les pontons parce que j'étais responsable de la mort d'un homme. J'avais quatorze ans à l'époque. Je m'étais lié avec un groupe de bandits de grand chemin. Nous avons volé une voiture et son propriétaire, un vieil homme, est décédé. Peu après, nous avons été arrêtés et jugés. J'avais trop honte pour avouer qui j'étais… j'ai simplement dit que je m'appelais John Sydney. Les quatre autres membres de la bande ont été pendus, mais à cause de mon âge, j'ai bénéficié de l'indulgence du juge : dix mois sur le *Scarborough*.

— C'est sir Ross qui vous a condamné, murmura Charlotte qui se rappelait les confidences de Sophia.

Un sourire amer tordit sa bouche.

— Qui aurait deviné à l'époque qu'un jour, nous deviendrions beaux-frères, ironisa-t-il, et il s'appuya plus lourdement contre le mur. Je n'avais pas plus tôt posé le pied sur les pontons que je compris que je ne tiendrais pas un mois. J'aurais mille fois préféré une pendaison vite expédiée. L'académie de Duncombe, c'est ainsi qu'on appelait le bateau. Duncombe en était le commandant quand je suis arrivé. La moitié des prisonniers venaient de succomber à une épidémie. De vrais chanceux.

« Le bateau était prévu pour cent prisonniers, mais il y en avait cinquante de plus, entassés sous le pont. Le plafond était si bas qu'on ne pouvait pas se tenir debout. Les prisonniers dormaient sur le sol ou sur des bat-flanc de chaque côté. L'espace alloué à chacun était d'un mètre quatre-vingts sur cinquante centimètres. Nous étions enchaînés la plupart du temps et le cliquetis constant des chaînes m'était devenu insupportable.

« L'odeur était encore ce qu'il y avait de pire. Nous n'étions pratiquement pas autorisés à nous laver. Il n'y avait jamais assez de savon et nous devions nous rincer à l'eau de mer. Pas de ventilation, juste une rangée de hublots du côté du large. La puanteur était telle que les gardiens qui venaient ouvrir les cales le matin suffoquaient. J'en ai même vu un s'évanouir. Depuis le moment où l'on nous enfermait, au début de la soirée, jusqu'à ce qu'on ouvre, au lever du jour, les prisonniers étaient entièrement livrés à eux-mêmes, sans aucune surveillance.

— Que faisaient-ils alors ?

Sa grimace était éloquente, et Charlotte frissonna.

— Ils jouaient, se battaient, dressaient des plans pour s'évader et se sodomisaient les uns les autres.

— Que signifie ce mot ?

Nick lui lança un bref coup d'œil, étonné par la question.

— Cela veut dire violer.

Charlotte secoua la tête avec ahurissement.

— Mais un homme ne peut pas être violé.

— Je vous assure que si, répliqua-t-il d'un ton sarcastique. Et c'est une chose que je désirais éviter à tout prix. Malheureusement, les gamins de mon âge étaient les premières victimes. Si cela ne m'est pas arrivé, c'est parce que je suis devenu ami avec un garçon un peu plus vieux que moi et sacrément plus aguerri.

— Nick Gentry ?

— Oui. Il me surveillait quand je dormais, m'apprenait à me défendre… Il m'a forcé à manger pour rester en vie, même quand la nourriture était si infecte qu'on pouvait à peine l'avaler. Parler avec lui m'occupait tout au long de ces jours où je croyais devenir fou à force de ne rien faire. Sans lui, je n'aurais pas survécu. Et j'étais terrifié à l'idée qu'il parte. Six mois après mon arrivée sur le *Scarborough*, Gentry m'annonça qu'il serait libéré une semaine plus tard.

En voyant son expression, Charlotte sentit un grand froid l'envahir.

— Plus qu'une semaine, après avoir passé deux ans dans cet enfer ! J'aurais dû me réjouir pour lui. Mais cela m'était impossible. Je savais que je ne ferais pas long feu après son départ.

Il se tut, fouillant dans sa mémoire à la recherche de ses souvenirs.

— Que s'est-il passé ? Racontez-moi.

Il devint livide. Son âme s'était refermée sur ses secrets et refusait de les livrer. Un étrange sourire flotta sur ses lèvres quand il avoua :

— Je ne peux pas.

Charlotte se raidit pour s'empêcher de courir se jeter dans ses bras. Retenant ses larmes à grand-peine, elle demanda :

— Comment Nick Gentry est-il mort ?

Il déglutit et secoua la tête.

Charlotte chercha de toutes ses forces un moyen de briser sa réserve.

— N'ayez pas peur, souffla-t-elle. Quoi qu'il soit arrivé, je resterai à vos côtés.

Détournant le visage, il cligna des paupières comme s'il était exposé à la lumière après être demeuré longtemps dans le noir.

— Une nuit, j'ai été attaqué par un prisonnier du nom de Styles. Il m'a traîné hors du bat-flanc pendant que je dormais et m'a cloué au sol. Je me suis débattu comme un fou, mais il faisait deux fois ma taille, et je savais que personne ne prendrait le risque de s'interposer. Ils avaient tous peur de lui. J'ai appelé Gentry avant qu'il ne…

Il s'interrompit et laissa échapper un rire dissonant.

— Et il vous a aidé ?

— Oui… l'imbécile, avoua-t-il un sanglot dans la voix. Il savait bien que cela ne rimait à rien de se battre pour moi. Si je n'étais pas violé maintenant, je le serais après sa libération. Je n'aurais pas dû lui demander son aide. Il a réussi à virer Styles…

Un long silence s'installa.

— Est-ce que Nick est mort pendant le combat ?

— Un peu plus tard dans la nuit. Il s'était fait un ennemi mortel et la vengeance n'a pas tardé. Juste avant l'aube, Styles a étranglé Nick pendant son sommeil. Quand je m'en suis aperçu, il était trop tard. Je me suis traîné auprès de Nick… j'ai essayé de le réveiller, de le ranimer. Il n'a pas bougé. Il est devenu froid entre mes bras.

Un spasme nerveux agita sa joue et il se racla la gorge.

Charlotte ne pouvait le laisser s'arrêter là – pas avant de connaître la fin de l'histoire.

— Comment avez-vous fait pour changer d'identité avec Gentry ?

— Tous les matins, un infirmier descendait accompagné d'un garde pour ramasser les corps de ceux qui étaient morts pendant la nuit. Et ceux qui n'étaient pas encore morts mais qui ne se portaient guère mieux étaient aussi emmenés sur le gaillard d'avant. J'ai feint d'être malade, ce qui n'était pas difficile vu mon état. Ils nous ont montés tous les deux sur le pont. On m'a demandé qui j'étais et si je connaissais le nom du mort. Les gardes savaient à peine qui nous étions – pour eux, c'était du pareil au même. J'avais échangé mes vêtements avec son… son cadavre, aussi n'avaient-ils aucune raison de ne pas me croire. Les jours suivants, je suis resté sur le pont, à jouer les mourants pour ne pas retourner dans la cale. Les prisonniers qui m'entouraient étaient trop malades pour me contredire.

— Et vous avez fini par être relâché à la place de Gentry.

— Il a été enterré dans une fosse commune près des docks tandis que j'étais libéré. À présent, son nom signifie davantage pour moi que le mien.

Charlotte était bouleversée. Porter le nom de Gentry était à ses yeux une manière de le garder en vie. Elle commençait à comprendre pourquoi une telle

honte était attachée à son propre nom. Il se croyait responsable de la mort de son ami. Bien sûr, ce n'était pas sa faute. Mais réussirait-elle à le lui faire admettre que la culpabilité demeurerait.

Elle se glissa hors du lit, et s'approcha de lui, submergée par un profond sentiment d'impuissance. Qu'elle se montre gentille, et il prendrait cela pour de la pitié. Qu'elle se taise, et il y verrait le signe de son mépris ou de son dégoût.

— Nick, murmura-t-elle.

Il ne fit pas un mouvement, alors elle alla se placer devant lui, attentive au rythme haché de sa respiration.

— Vous n'avez rien fait de mal en appelant quelqu'un à l'aide. Il vous a prêté main-forte comme n'importe quel ami l'aurait fait. Aucun de vous deux n'a mal agi.

Il se frotta les yeux de sa manche.

— Je lui ai volé sa vie.

— Non ! protesta-t-elle. Il n'aurait pas voulu que vous restiez là-bas. À qui cela aurait-il servi ?

Elle sentit le goût salé des larmes au coin de ses lèvres. Elle savait si bien ce qu'était la culpabilité. La haine de soi qu'elle engendrait, surtout en l'absence de pardon. Et dans le cas de Nick, c'était d'un mort qu'il aurait voulu obtenir le pardon.

— Il n'est pas là pour vous absoudre, reprit-elle. Mais je vais parler à sa place. S'il le pouvait, il vous dirait : « Tu es pardonné. Tout va bien. Je suis en paix et tu devrais l'être aussi. Et cela fait longtemps que tu aurais dû te pardonner à toi-même. »

— Comment savez-vous qu'il dirait cela ?

— Parce que quelqu'un qui se soucie de vous ne peut pas dire autre chose. Et il se souciait de vous, sinon il n'aurait pas risqué sa vie pour vous défendre, murmura-t-elle en s'approchant pour nouer les bras derrière sa nuque. Et moi aussi, je me soucie de vous, ajouta-t-elle en se suspendant littéralement à son cou pour l'obliger à incliner la tête vers elle. Je vous aime, chuchota-t-elle. S'il vous plaît, ne me rejetez pas !

Et elle posa ses lèvres sur les siennes. Il mit longtemps à réagir. Puis un son étouffé sortit de sa gorge, et il leva lentement ses mains tremblantes vers son visage pour le maintenir tandis qu'il répondait enfin à la douce pression de sa bouche. Ses joues étaient humides de sueur et de larmes, et son baiser la meurtrissait par son ardeur.

— Est-ce que cela vous fait du bien d'entendre ces mots ?

— Oui, répondit-il d'une voix rauque.

— Alors, je les répéterai chaque fois que vous en aurez besoin, jusqu'à ce que vous finissiez par les croire, dit-elle, et elle attira sa tête vers elle pour qu'il l'embrasse de nouveau.

Comme en proie à une soudaine fièvre, Nick la souleva brusquement de terre. En trois enjambées, il fut près du lit où il la déposa. Il se dépouilla ensuite de ses vêtements, arrachant les boutons dans sa hâte. Puis il la rejoignit sur le lit, la

chevaucha et déchira le devant de sa chemise de nuit. Elle comprit que son désir d'être en elle était si violent qu'il avait perdu toute maîtrise de lui. Lui écartant les jambes, il se positionna à l'entrée de son sexe. Mais elle n'était pas prête et, malgré son désir, elle était incapable de l'accueillir.

Se laissant glisser le long de son corps, il la prit avec sa bouche. Sa langue plongea en elle, encore et encore, l'humidifiant et préparant sa chair. Se soulevant alors, il s'introduisit en elle.

Aussitôt la férocité aveugle qui l'habitait le quitta. Il demeura penché au-dessus d'elle, ses bras musclés appuyés sur le matelas de chaque côté de sa tête, sa poitrine se soulevant au rythme irrégulier de son souffle. Charlotte était emprisonnée sous lui, vibrant sous l'impact de son sexe.

Sa bouche reprit la sienne, un long baiser profond, langoureux, puis il plongea en elle d'une seule poussée, se retirant presque aussitôt pour recommencer, plus superficiellement, cette fois. Il continua ainsi, alternant les poussées profondes et superficielles, et Charlotte commença à gémir de plaisir en se cambrant à sa rencontre. Quand la sensation enivrante s'estompait, Nick changeait leur position, lui écartant davantage les jambes, accentuant la pression, imprimant un mouvement tournant à ses propres hanches.

Charlotte n'aurait su dire combien de fois il la mena jusqu'à l'extase, ni combien de temps ils s'aimèrent. Lui chuchotant des mots sans suite à l'oreille, il la rendit folle jusqu'à ce qu'elle demande grâce. Alors seulement il prit son propre plaisir, le corps secoué de spasmes.

Il l'embrassa fébrilement tandis qu'il se retirait de son corps rassasié. Charlotte eut à peine la force de lever la main pour lui agripper le bras et murmurer :

— Allez-vous rester ?

— Oui, l'entendit-elle dire. Oui.

Soulagée, elle sombra dans un sommeil sans rêve.

CHAPITRE 13

Le soleil entrait à flots par les fenêtres que Charlotte avait laissées ouvertes la veille. Elle bâilla et s'étira, grimaçant en sentant une douleur inhabituelle entre ses cuisses aux muscles raides…

Se souvenant soudain de la nuit précédente, elle se retourna, et fut submergée de bonheur en découvrant Nick couché sur le ventre à côté d'elle. La tête à demi enfouie dans l'oreiller, les lèvres entrouvertes, il dormait. Charlotte n'avait jamais éprouvé un intérêt aussi passionné pour rien ni personne… un désir aussi aigu de connaître en détail son esprit, son corps, son âme… le pur délice d'être auprès de lui.

Appuyée sur le coude, elle réalisa qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de le contempler tout son soûl. Il était magnifiquement proportionné. Musclé mais pas trop, le dos large, la taille et les hanches étroites. Elle admira la courbe de ses fesses sous le drap léger.

Elle mourait d'envie d'en voir plus, aussi, après un coup d'œil à son visage paisible, se risqua-t-elle à saisir le lin blanc et à le tirer doucement, tout doucement…

La main de Nick se referma autour de son poignet si brusquement qu'elle laissa échapper une exclamation étouffée. Il ouvrit les yeux et l'étudia d'un air endormi, puis une lueur amusée vacilla dans les profondeurs bleues de son regard.

— Ce n'est pas bien de reluquer un homme pendant qu'il dort.

— Je ne vous reluquais pas, protesta-t-elle d'un ton espiègle. Les femmes ne reluquent pas les hommes. Mais je vous trouve tout à fait à mon goût, ce matin, ajouta-t-elle avec un regard appréciateur.

La lâchant, il secoua la tête avec un grognement d'incrédulité et fourragea dans ses cheveux en bataille, avant de rouler sur le flanc.

Incapable de résister, Charlotte se glissa jusqu'à lui, pressa sa poitrine contre son torse.

— Avez-vous déjà passé une nuit avec votre amie ?

— Gemma ? Oh non, jamais.

— Alors je suis la première avec laquelle vous ayez dormi, constata-t-elle avec plaisir.

— En effet, acquiesça-t-il en suivant la courbe de son épaule du doigt.

Charlotte ne protesta pas quand il bascula sur elle et se pencha sur ses seins. Elle poussa un petit cri quand il commença à en agacer la pointe de ses dents. Délicieusement détendue, elle noua les bras autour de son cou…

— Nick, non ! s'exclama-t-elle soudain, tandis que son regard s'arrêtait sur la pendule posée sur la cheminée. Dieu du ciel, nous sommes en retard !

— En retard, pour quoi ? fit-il d'une voix assourdie, pesant sur elle de tout son poids pour l'empêcher de se libérer.

— Sophia et sir Ross sont censés arriver à 10 heures. Nous avons à peine le temps de nous préparer… Lâchez-moi, voyons. Je dois me dépêcher !

Nick lui obéit, l'air renfrogné.

— Je veux rester au lit.

— Ce n'est pas possible. Nous devons faire le tour de la maison avec eux, et ensuite vous féliciterez votre sœur pour le magnifique travail qu'elle a accompli et vous les remercierez tous deux de leur générosité. Ensuite, nous les inviterons à dîner avant qu'ils ne rentrent à Silverhill.

Paresseusement étendu sur le lit, Nick la regarda se lever.

— Cela signifie que nous n'aurons pas la paix avant une douzaine d'heures. Je ne tiendrai pas tout ce temps-là sans vous toucher.

— Il va vous falloir en trouver le moyen…

Charlotte s'interrompit et prit une brusque inspiration en se redressant.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta-t-il.

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— J'ai mal partout, avoua-t-elle. Y compris aux… endroits où je ne sens rien d'habitude.

Nick se força à prendre un air confus.

— Je suis désolé. C'est toujours ainsi lorsqu'on fait l'amour selon les préceptes tantriques.

— Ah, c'était donc cela ? fit Charlotte en boitillant jusqu'à la chaise où elle avait laissé sa robe de chambre, qu'elle enfila rapidement.

— Le tantrisme vient des Indes, expliqua-t-il. C'est une méthode ritualisée destinée à prolonger les rapports sexuels.

— Eh bien, question durée, vous avez été parfait, déclara Charlotte qui rougit de nouveau à ce souvenir.

— J'aurais pu faire mieux. Les experts peuvent tenir durant neuf ou dix heures d'affilée.

Elle lui jeta un regard épouvanté.

— Vous en seriez capable, si vous le vouliez ?

Il se leva enfin et la rejoignit sans se soucier de sa nudité. Il l'attira contre lui et enfouit le visage dans ses cheveux blonds, jouant avec la natte lâche qui pendait dans son dos.

— Avec vous, cela ne me dérangerait pas d'essayer, dit-il en souriant.

— Merci bien, je peux déjà à peine marcher, murmura-t-elle en lui caressant le torse. Je risque fort de ne pouvoir encourager ce genre de pratiques.

— Ce n'est pas grave, répondit-il avec gentillesse. Nous trouverons autre chose. Je ne vous ai pas encore montré le dixième de ce que je sais.

— C'est justement ce que je craignais ! fit-elle, lui arrachant un éclat de rire.

Nick glissa l'index sous son menton et lui releva la tête. Puis il approcha ses lèvres des siennes, lentement, comme s'il avait peur qu'elle ne se dérobe. Elle ferma les yeux et se tendit tout entière vers lui, grisée par la douceur de sa bouche.

Durant les jours qui suivirent, Nick se reconnut à peine. Sa confession et l'étonnante réaction de Charlotte avaient tout changé. Alors qu'il s'attendait à une réaction de rejet, elle l'avait pris dans ses bras et accepté tel qu'il était sans aucune hésitation. Il l'observait prudemment, à la recherche du moindre signe de regret. Mais jamais elle ne lui avait manifesté une telle confiance. En retour, il lui arrivait de se sentir terrifié en constatant combien il avait besoin d'elle et à quel point son indépendance était compromise.

Pourtant, il devait se rendre à l'évidence : pour la première fois de sa vie, il avait trouvé la paix. Même ses cauchemars semblaient battre en retraite, et si des rêves commençaient à le troubler, il lui suffisait de se réveiller et de découvrir Charlotte blottie contre lui pour qu'ils s'évanouissent. Il n'avait jamais été aussi oisif… paressant au lit, faisant l'amour à sa femme, se promenant avec elle, allant jusqu'à participer à des pique-niques et y prenant du plaisir tout en sachant qu'il aurait dû être à Londres avec Morgan et les autres, à s'occuper plus utilement.

Cela commençait cependant à l'ennuyer… le besoin familier de rôder dans les endroits mal famés, l'excitation de la poursuite et de la capture. Il ignorait comment se comporter en vicomte, et il ne se sentait pas vraiment à sa place ici, dans la maison de son enfance. Aucun changement magique ne s'était produit à l'arrivée de son nouveau certificat de naissance. Sang bleu ou pas, il demeurait un pur produit de la rue.

— J'ai réfléchi à ce dont vous avez besoin, lui annonça un jour Charlotte, durant l'une de leurs promenades.

Ils venaient de dépasser le vieux bassin aux nénuphars au-dessous duquel s'étendait une pelouse qui menait à une succession de lacs artificiels bordés d'une forêt de cèdres et d'ormes. Nick avait pris un raccourci qu'il utilisait souvent enfant et qui permettait d'aller directement dans le bois en escaladant un vieux mur.

Accueillant la déclaration de sa femme avec un sourire, il lui tendit les bras pour l'aider à descendre du mur. Bien qu'elle ait pu facilement se débrouiller seule, elle accepta son aide et posa les mains sur ses épaules tandis qu'il lui prenait la taille.

— Et de quoi ai-je besoin selon vous ? demanda-t-il en la déposant sur le sol, non sans l'avoir pressée contre lui.

— Une cause.

— Une *quoi* ?

— Une chose qui mérite d'être défendue et qui n'ait rien à voir avec la gestion de vos propriétés.

Nick laissa son regard errer délibérément sur la charmante silhouette de Charlotte moulée dans une robe de mousseline pêche.

— J'en ai déjà une, dit-il en posant ses lèvres sur les siennes, et il la sentit sourire juste avant qu'elle n'ouvre la bouche sous la pression de sa langue.

— Je songeais à quelque chose qui vous occuperait pendant vos loisirs, précisa-t-elle en reprenant souffle quand il mit fin à leur baiser.

Il glissa la main le long de sa taille.

— Moi aussi.

Charlotte s'écarta de lui en riant et se remit en route, le manteau de feuilles mortes craquant sous ses pas. Les rayons du soleil qui filtraient à travers le feuillage teintaient d'un éclat argenté ses cheveux relevés en chignon.

— Sir Ross s'intéresse à la réforme judiciaire, reprit-elle, et défend les droits des femmes et des enfants. Si vous choisissiez aussi un cheval de bataille d'intérêt public, vous pourriez utiliser votre siège à la chambre des lords à bon escient.

— Hé, pas si vite ! dit-il avec circonspection en la suivant entre les grands arbres. Si vous voulez me comparer à mon sacro-saint beau-frère…

— Je ne l'utilise qu'à titre d'exemple, pas comme mesure de comparaison, déclara-t-elle en s'arrêtant devant un gigantesque orme dont elle caressa l'écorce rugueuse de la main. Le fait est que vous avez passé ces dernières années au service des gens les plus divers, et ce n'est pas facile de s'arrêter aussi brutalement…

— Je n'aidais pas les gens, rectifia Nick comme s'il s'agissait d'une insulte. Je me suis frotté à des criminels et des prostituées, et j'ai poursuivi des fuyards de Tyburn à East Wapping.

Charlotte le contempla d'un regard désabusé, mais ses yeux bruns étaient emplis d'une inexplicable tendresse.

— Et en agissant ainsi, vous avez rendu Londres un peu plus sûr et apporté un peu de justice à ceux qui le méritaient. Pourquoi prenez-vous la mouche dès qu'on suggère que vous avez fait du bien de temps à autre ?

— Je ne veux pas qu'on fasse de moi ce que je ne suis pas, répliqua Nick d'un ton cassant.

— Je vous vois exactement tel que vous êtes, l'informa-t-elle. Et je serais bien la dernière à faire de vous un saint.

— Parfait.

— Mais il n'empêche que votre travail en tant qu'inspecteur profitait à tout le monde, que vous l'admettiez ou non. Voilà pourquoi il vous faudrait retrouver une activité qui ait du sens à vos yeux.

Charlotte poursuivait son chemin au hasard.

— Vous voulez que je me transforme en réformiste ? demanda-t-il d'un air dégoûté.

Ignorant délibérément sa mauvaise humeur, elle emprunta un chemin qui conduisait à un petit lac.

— Il doit bien y avoir un problème qui vous intéresse. Une cause pour laquelle vous seriez prêt à vous battre. Que diriez-vous d'améliorer l'état désastreux de la Tamise… ou les asiles dans lesquels sont mélangés enfants, vieillards et fous sans personne pour s'occuper d'eux…

— Et ensuite, vous me demanderez de faire des discours au Parlement et d'organiser des bals de charité.

Il grimaça à cette perspective.

Charlotte continua à dresser la liste des problèmes qui avaient besoin d'être pris en charge.

— L'insuffisance du système public d'éducation, la cruauté des sports sanguinaires, la situation critique des orphelins, des prisonniers libérés…

— Vous m'avez convaincu, l'interrompit Nick en lui barrant la route.

— Que diriez-vous de la réforme des prisons ? Voilà un sujet que vous pourriez défendre avec une certaine conviction.

Nick se figea sur place, n'arrivant pas à croire que Charlotte ait pu lui dire une chose pareille. Il gardait ce passé honni soigneusement cadenassé dans une partie de son cerveau. Qu'elle ait pu y faire allusion avec autant de désinvolture, c'était une trahison. Mais quand il regarda son visage levé vers lui, il n'y décela qu'une immense bonté. Il y avait une supplique dans ses yeux. *Laissez-moi partager votre fardeau.*

Il détourna son regard. Dieu du ciel, comme il aurait voulu croire en elle. Lui offrir cette partie de son âme que le monde n'avait pas encore souillée. Mais comment accepter d'être aussi vulnérable ?

— Je vais y réfléchir, s'entendit-il déclarer d'un ton grinçant.

Charlotte sourit et posa la main sur son torse.

— J'ai peur que si vous ne vous dépensez pas pour une juste cause, l'inactivité vous rende fou. Vous n'êtes pas homme à passer votre temps à vous délasser. Et maintenant que vous ne travaillez plus à Bow Street… Cela vous manque, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle après une pause, troublée par la lueur fugitive qu'elle avait entrevue dans ses yeux.

— Non, répondit-il d'un air dégagé.

— Dites la vérité, insista-t-elle en fronçant les sourcils.

Il s'empara de sa main et l'entraîna à sa suite sur le sentier qui serpentait autour du lac.

— Cela me manque, admit-il. J'ai recherché des bandits pendant trop longtemps. J'aime l'idée de les battre au poteau. Je sais comment ils fonctionnent. Chaque fois que je rattrape un meurtrier échappé ou un répugnant violeur et que je l'enferme à Bow Street, je ressens une satisfaction que je ne trouve nulle part ailleurs. Je… commença-t-il, puis il s'arrêta à la recherche du mot juste. Oui, j'ai le sentiment d'avoir gagné la partie.

— La partie ? répéta Charlotte. C'est ainsi que vous voyez les choses ?

— Tous les inspecteurs les voient ainsi. Il le faut, si vous voulez vous montrer plus malin que votre adversaire. Vous devez rester détaché si vous ne voulez pas vous laisser distraire.

— Cela a dû vous paraître difficile, parfois.

— Jamais, assura-t-il. Je n'ai jamais eu aucun mal à mettre mes sentiments sous clé.

— Je vois.

Mais bien que Charlotte parût comprendre ce qu'il lui racontait, une pointe imperceptible de scepticisme avait filtré dans sa voix. Comme si elle doutait de sa capacité à n'éprouver aucune émotion. À la fois troublé et ennuyé, Nick demeura silencieux tandis qu'ils poursuivaient leur promenade autour du lac. Et soudain, il fut impatient de quitter le paysage idyllique du Worcestershire pour retrouver Londres.

CHAPITRE 14

— Vous allez à Bow Street aujourd'hui, n'est-ce pas ? demanda Charlotte en serrant sa tasse de thé entre ses mains tout en regardant Nick dévorer ses œufs brouillés.

— Pourquoi cette question ?

Depuis trois jours qu'ils étaient rentrés du Worcestershire, il avait rencontré des banquiers, loué les services d'un agent immobilier, rendu visite à son tailleur et passé un après-midi avec des amis au café *Chez Tom*. Et quoique la journée d'aujourd'hui s'annonçât semblable aux précédentes, Charlotte le soupçonnait d'avoir d'autres projets.

— Parce que vos yeux brillent d'un éclat particulier lorsque vous avez rendez-vous avec sir Grant ou un autre inspecteur de Bow Street.

Nick ne put s'empêcher de sourire devant l'expression méfiante de sa femme.

— En l'occurrence, je ne vais pas à Bow Street, dit-il, ce qui était la vérité, mais seulement d'un point de vue purement technique. Je vais juste rendre visite à un ami, Eddie Sayer. Je vous ai déjà parlé de lui, vous vous en souvenez ?

— Oui, c'est un inspecteur, acquiesça Charlotte, et elle plissa les yeux. Et quels sont vos projets à tous deux ? Ce n'est pas quelque chose de dangereux, n'est-ce pas ?

Il y avait une note d'appréhension dans sa voix qui fit battre le cœur de Nick. Il se demanda ce que cela signifiait. On aurait dit qu'elle se faisait du souci pour lui. Jamais elle ne l'avait regardé ainsi, et il ne savait trop comment réagir.

Il lui prit la main et la fit asseoir sur ses genoux.

— Rien de dangereux, déclara-t-il tout contre sa joue dont la douceur le grisait. Je ne me risquerai pas à rentrer à la maison autrement qu'en total état de marche, ajouta-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille.

Charlotte se tortilla sur ses genoux.

— Où devez-vous retrouver M. Sayer ? insista-t-elle.

Sans répondre à sa question, Nick laissa courir ses mains sur le corsage de sa robe légère imprimée de fleurs et de feuilles. Le décolleté plongeant révélait la ligne de ses seins. La tentation fut trop forte. Il commença à embrasser sa gorge tout en glissant la main sous ses jupes.

— Ce n'est pas ainsi que vous réussirez à détourner mon attention, déclara Charlotte, mais elle ne put retenir un délicieux sursaut quand sa main atteignit ses cuisses.

Ce qu'il découvrit alors fit durcir son sexe sans attendre.

— Vous ne portez pas de pantalon, murmura-t-il, tandis que sa main errait sur ses cuisses nues.

— Il fait trop chaud, aujourd'hui, expliqua-t-elle, le souffle court, en gigotant pour lui échapper. Ce n'est certainement pas pour votre bénéfice que je ne les ai pas mis, et… Nick, arrêtez. La bonne peut entrer à tout moment.

— Alors, il va falloir que je me dépêche.

— Vous ne vous dépêchez jamais. Nick… Oh…

Elle se mordit la lèvre et ne put s'empêcher d'onduler lascivement contre lui.

— C'est exactement ce que j'ai l'intention de faire la semaine prochaine au bal des Markenfield, chuchota-t-il sans cesser d'explorer son intimité. Je vous pousserai dans un coin solitaire… je soulèverai votre robe et je vous caresserai jusqu'à ce que vous jouissiez.

— Non ! protesta-t-elle pour la forme en fermant les yeux quand elle sentit ses doigts s'introduire en elle.

— Oh, si ! répliqua-t-il en agaçant du pouce la petite crête dressée. Je vous ferai taire avec ma bouche. Et je vous embrasserai pendant que vous atteindrez l'extase…

Et c'est ce qu'il fit, ne libérant ses lèvres que lorsque les derniers frissons de plaisir se furent apaisés.

— Était-ce assez rapide pour vous ? murmura-t-il alors avec un sourire contre sa joue empourprée.

Après ce bref intermède, Nick se sentait tout gaillard. Et c'est d'une humeur allègre qu'il héla un fiacre pour se rendre à son rendez-vous avec Eddie Sayer.

Il avait longtemps été un familier du *Blood Bowl*, car cet endroit se trouvait non loin de Fleet Ditch où il possédait autrefois un bar à filles. Fleet Ditch, l'égout principal de Londres, traversait un quartier extrêmement dangereux qui ne vivait que du crime. C'était sans doute possible le cœur des bas-fonds, situé entre quatre prisons dont Newgate, Fleet et Bridewell.

Des années durant, Nick n'avait pas connu d'autre foyer. Au sommet de sa carrière, il louait d'élégants locaux en ville pour rencontrer ses clients de la haute société et les représentants des banquiers qui répugnaient à se rendre à Fleet Ditch. Mais c'est dans son bar louche qu'il passait la majeure partie de son temps, non loin de l'égout dont il finissait par ne plus sentir la puanteur. Il s'était toujours attendu à mourir riche et jeune, et il était d'accord avec la maxime d'un criminel qu'il avait vu pendre à Tyburn : Une vie courte mais joyeuse, c'est bien suffisant.

Mais juste avant qu'il ne risque une sentence bien méritée, sir Ross s'était invité dans sa vie avec son infâme marché. Pourtant, même s'il n'aimait pas le

reconnaître, ses années à Bow Street avaient été les meilleures de sa vie.

Nick regardait avec étonnement les rues bondées où des grappes humaines entraient et sortaient d'immeubles délabrés pressés les uns contre les autres. Il n'était plus habitué à ce spectacle. Curieusement, il ne ressentait plus le feu sacré qui le saisissait autrefois lorsqu'il se lançait dans une chasse à l'homme.

Et, il devait l'admettre, il regrettait presque d'avoir accepté de venir aider Sayer.

Mais pourquoi ? Il n'était ni un lâche ni un aristocrate oisif. À vrai dire, il éprouvait le sentiment étrange qu'il n'avait plus rien à faire ici. À présent, il avait quelque chose à perdre, et il ne voulait pas en prendre le risque.

L'esprit troublé, il entra au *Blood Bowl* et repéra tout de suite Sayer, attablé dans un coin sombre. La taverne était aussi sale et bondée que d'ordinaire.

Sayer l'accueillit avec un large sourire. Jeune, fringant et costaud, il était sans conteste le meilleur inspecteur de Grant, maintenant que Nick était parti. Bien qu'il fût content de voir son ami, il ressentit comme un pincement au cœur en remarquant la lueur d'excitation qui brillait dans ses yeux, et en réalisant qu'il ne partageait pas son enthousiasme. Nick ne doutait pas d'avoir conservé toutes ses capacités, mais l'envie de chasser l'avait quitté. Il voulait être chez lui avec sa femme.

— Morgan m'étriperait s'il découvrait que j'ai sollicité ton aide, avoua Sayer d'un air penaud.

— Il ne le saura jamais, promit Nick, refusant d'un signe de tête la bière que la serveuse lui apportait.

— J'aurais pu me débrouiller seul, remarqua Sayer en baissant la voix. Mais je ne connais pas les coins et les recoins de Fleet Ditch aussi bien que toi. Dans ce domaine, tu es vraiment le plus fort. Et tu es aussi le seul qui puisse facilement identifier le type que je recherche. Tu as déjà eu affaire à lui.

— Qui est-ce ?

Nick appuya les coudes sur la table et les enleva aussitôt en sentant ses manches coller à la surface.

— Dick Follard.

Nick haussa les sourcils, surpris. Follard était un gros poisson. Il l'avait arrêté deux ans plus tôt, après qu'il eut cambriolé la maison d'un célèbre avoué qu'il avait tué et dont il avait violé la femme, sous prétexte qu'ils ne s'étaient pas montrés assez coopératifs. Il avait malgré tout échappé au gibet en donnant ses complices.

— Follard a été envoyé en Australie, lui rappela Nick.

— Il en est revenu, répliqua Sayer avec une grimace. Comme un chien à son vomi.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne peux pas le prouver, malheureusement. Mais selon certaines rumeurs, on l'aurait vu récemment, sans parler d'une série de vols avec violences qui portent sa marque. Hier, j'ai interrogé une malheureuse femme qui a été violée par un cambrioleur et dont le mari a été tué. La manière d'opérer est exactement la

même, et le portrait que cette femme nous a brossé de son assaillant correspond à celui de Follard. Elle a même noté sa cicatrice sur le cou.

— Sapristi ! jeta Nick, qui se frotta le nez d'un air pensif en digérant l'information. Je n'arrive pas à croire que Grant t'ait envoyé seul pour cueillir Follard.

— Il ne l'a pas fait, répondit Sayer avec entrain. Il m'a juste demandé d'enquêter auprès de ses anciens complices. Mais je préfère lui rapporter directement Follard.

Nick ne put s'empêcher de sourire, sachant précisément quelle serait la réaction de Morgan.

— Si tu réussis, Morgan va t'écorcher vif pour avoir pris un tel risque.

— Sans doute… mais après il m'embrassera sur la bouche. Et je ferai la une du *Time*, et j'aurai toutes les femmes à mes pieds.

Le sourire de Nick se fit ironique.

— Ce n'est pas aussi agréable que tu l'imagines.

— Non ? Eh bien, j'ai quand même envie d'essayer, déclara Sayer. Bon, on y va ?

Nick hocha la tête avec un soupir.

— Par où veux-tu commencer ?

— Il paraît qu'on a aperçu Follard dans les bas quartiers, entre Hanging Ax Alley et Dead Man's Lane. C'est comme une fourmilière avec tous ces trous dans les murs et ces tunnels entre les caves…

— Oui, je connais l'endroit.

Nick afficha un air impassible bien qu'il eût un haut-le-cœur. Il était déjà allé dans ces taudis, et malgré son extrême tolérance pour les abominations du milieu, l'expérience avait été rude. Il y avait croisé une mère prostituant sa fille pour du gin, tandis que les putains et les mendiants s'entassaient dans les ruelles telles des sardines dans une boîte.

— Il faudra faire vite, dit-il. Dès qu'ils nous auront repérés, ils feront passer le mot et Follard s'évaporera dans la nature.

— Allons-y alors. Je te suis, déclara Sayer avec un sourire qui en disait long sur son enthousiasme.

Ils quittèrent la taverne et suivirent un lacis de ruelles coupées en deux par des égouts à ciel ouvert. Une odeur de charogne et de pourriture emplissait l'air. Les immeubles fatigués s'appuyaient les uns contre les autres, gémissant au moindre coup de vent. Il n'y avait aucun nom de rue, et celui qui ne connaissait pas le coin avait toutes les chances de se perdre et de recevoir un sale coup de couteau. La pauvreté des gens qui vivaient là était inimaginable et leur seule échappatoire résidait dans l'alcool. Aussi vendait-on du gin à chaque coin de rue.

Soudain, toute cette misère ne laissait plus Nick indifférent. Les seuls êtres bien portants qu'il croisait étaient les rats qui traversaient allègrement les rues en tous sens. Il ne s'en était pas soucié jusqu'à présent, considérant que cela faisait partie de la vie. Mais aujourd'hui, pour la première fois, il se demandait ce qu'il pourrait faire pour ces gens. Seigneur, il leur manquait tant qu'il se sentait dépassé.

Il se rappelait sa conversation avec Charlotte. « Il doit bien y avoir un problème qui vous intéresse ? avait-elle dit. Une cause pour laquelle vous seriez prêt à vous battre ? » Maintenant qu'il avait eu le temps d'y réfléchir, il devait reconnaître qu'elle avait raison. En tant que lord Sydney, il pouvait faire beaucoup plus que ne l'avait jamais pu Nick Gentry.

Enfonçant les mains dans ses poches, il jeta un coup d'œil à Sayer qui, visiblement, ne pensait pas à autre chose que ce pour quoi il était là. Et il avait raison, car se montrer distrait pouvait vous coûter la vie. Le conseil de Morgan lui revint à l'esprit : « Il arrive un moment où l'on a suffisamment tenté le diable. Et si on n'est pas capable de s'en rendre compte, on le paye très cher. J'ai su m'arrêter à temps. Aujourd'hui, c'est votre tour… »

Il était effectivement temps de s'arrêter, décida Nick. Dès qu'il en aurait fini avec Sayer, il romprait définitivement avec son personnage d'inspecteur et se construirait une nouvelle identité. Cette fois en tant que lord Sydney… un homme avec une femme, une maison et peut-être même des enfants, qui sait ?

Une bouffée de bonheur le submergea à l'idée que Charlotte pourrait attendre un enfant de lui. Il commençait à comprendre pourquoi sir Ross n'avait pas trop souffert en quittant la magistrature, et pourquoi Morgan plaçait sa famille au-dessus de tout.

— Gentry, marmonna Sayer. Gentry ?

Sayer dut réitérer son appel pour tirer Nick de ses pensées.

— Sydney !

— Oui, répondit Nick en lui lançant un coup d'œil interrogateur.

Sayer fronça les sourcils.

— Fais attention. Tu as l'air complètement ailleurs.

— Ça va, répliqua sèchement Nick en réalisant qu'il était préoccupé ce qui, dans un lieu pareil, risquait d'être fatal.

Ils s'aventurèrent dans un quartier particulièrement dangereux, et Nick essaya de se remémorer l'entrelacs de ruelles, de tunnels et de passages entre les immeubles. Il en profita pour vérifier que sa matraque était bien là.

— Nous allons commencer par le bâtiment qui se trouve au nord, décréta-t-il. Nous irons ensuite jusqu'au coin.

Sayer hocha la tête, visiblement tendu.

Ils fouillèrent l'immeuble méthodiquement, s'arrêtant de temps à autre dans des pièces mal éclairées et surpeuplées pour poser des questions. Ils ne rencontrèrent aucune résistance bien qu'ils soient le point de mire de regards curieux et hostiles.

Dans une boutique, presque à l'angle de la rue, Nick remarqua une lueur dans les yeux d'un vieil homme décharné quand il prononça le nom de Follard. Pendant que Sayer passait le magasin au peigne fin, il s'approcha de l'homme.

— Tu sais quelque chose sur Follard ? demanda-t-il en palpant entre ses doigts sa manche gauche, un signe bien connu dans le milieu qui signifiait qu'il était prêt à payer les informations.

L'homme baissa ses paupières fines comme du papier à cigarette sur ses yeux

jaunes tout en réfléchissant à l'offre.

— Ouais. Ça se pourrait bien.

Nick déposa quelques pièces dans le creux de sa main, qu'il referma sans attendre.

— Sais-tu où je peux le trouver ?

— Le vendeur de gin sur Melancholy Lane.

Nick le remercia d'un signe de tête, puis il indiqua la porte à Sayer d'un coup d'œil.

Une fois dehors, ils se dirigèrent en hâte vers Melancholy Lane, deux rues plus loin. La plupart des boutiques de gin se trouvant dans ce quartier, de nombreux ivrognes étaient assis sur le sol, à demi inconscients. Après s'être mis d'accord, Nick s'approcha de l'entrée tandis que Sayer contournait le bâtiment pour essayer de repérer la sortie à l'arrière.

À peine Nick fut-il entré dans l'échoppe que des grognements s'élevèrent dans l'assistance. Il faut dire que, comme la plupart des inspecteurs de Bow Street, il passait difficilement inaperçu en raison de sa carrure. En outre, il s'était fait d'innombrables ennemis en dénonçant ses associés lorsqu'il avait changé de camp. Ignorant les murmures menaçants, Nick balaya la pièce des yeux.

Il aperçut soudain le visage qu'il cherchait. Dick Follard n'avait pas changé, son visage de rat était toujours surmonté d'une tignasse brune huileuse. Leurs regards se croisèrent.

La seconde d'après, Follard disparaissait dans l'arrière-boutique. Nick lui emboîta le pas, animé d'une détermination à toute épreuve. À peine dehors, Follard se perdit dans le labyrinthe de ruelles et de passages. Sayer n'était nulle part en vue.

— Sayer ! appela Nick. Où es-tu, bon sang ?

— Là, cria son collègue d'une voix rauque.

Nick fit volte-face au moment où il sautait par-dessus une clôture.

Se ruant à sa suite, Nick l'imita, se laissa glisser sur le sol, et descendit au pas de course la ruelle plongée dans la pénombre. C'était un cul-de-sac, et Nick s'arrêta en dérapant quand il vit Sayer fixer un point en l'air. Follard escaladait le mur en mauvais état d'un ancien entrepôt de trois étages. On aurait dit un gros insecte tandis qu'il cherchait des points d'appui parmi les briques. Après avoir franchi deux étages, il réussit à atteindre une brèche assez large pour s'introduire à l'intérieur et il disparut.

Sayer jura.

— Nous l'avons perdu, constata-t-il. Et je suis loin d'être un acrobate.

Évaluant le mur du regard, Nick s'en approcha et d'une brusque détente, il s'accrocha à la paroi. Il suivit le même chemin que Follard, cherchant des interstices entre les briques pour y caler les mains et les pieds. Haletant, il s'éleva lentement à la poursuite du fugitif.

— Bon sang, Gentry ! entendit-il Sayer s'exclamer. Je vais trouver un autre moyen de te rejoindre.

Nick continua son ascension jusqu'à l'ouverture par laquelle Follard s'était

glissé. Une fois à l'intérieur, il s'immobilisa, l'oreille aux aguets. Des bruits de pas résonnèrent juste au-dessus de sa tête. Son regard tomba sur une échelle qui menait à l'étage supérieur – l'escalier ayant dû s'effondrer depuis longtemps. En deux pas il la rejoignit. Elle était presque neuve, ce qui était la preuve que l'entrepôt servait toujours en dépit de son délabrement apparent. On y stockait très certainement des marchandises de contrebande ou volées, et il offrait sans doute un sanctuaire aux fugitifs. Aucun représentant de la loi doté d'un minimum de bon sens n'aurait osé se risquer dans un tel endroit.

L'échelle craqua sous le poids de Nick. Quand il eut atteint le troisième étage, il découvrit que la plupart des planches étaient pourries et qu'il n'y avait comme seul appui que les poutres qui ressemblaient aux côtes d'un gigantesque squelette. Quelques planches branlantes garnissaient encore les côtés, mais tout le plancher, au centre, avait disparu, de même qu'au second étage, ce qui en cas de chute se révélerait mortel.

Dès que Follard aperçut Nick, il s'éloigna en sautant de poutre en poutre. Nick comprit immédiatement ce qu'il avait en tête. Le bâtiment voisin était très proche, et d'une des fenêtres, il pouvait facilement sauter sur le toit.

Il le suivit donc résolument, s'efforçant d'oublier le trou béant au-dessous de lui. Il choisissait soigneusement les emplacements où il posait les pieds et finit par prendre de l'assurance. Hélas, au moment où il atteignait l'autre côté, il entendit un horrible craquement et sentit la poutre se dérober sous lui.

Avec un juron, il bondit sur la poutre suivante, glissa et referma à tâtons les bras autour d'elle. Une pluie de morceaux de bois et de débris de planches pourries s'abattit autour de lui dans un bruit de tonnerre tandis qu'un nuage de sciure et de poussière l'aveuglait. Suffoquant, il essaya de se hisser sur la poutre, mais un brutal coup dans le dos faillit lui faire lâcher prise. Avec un grognement de douleur, il leva la tête, et vit le visage triomphant de Follard juste au-dessus de lui.

Une grimace diabolique tordit la bouche de ce dernier.

— Je vais t'envoyer en enfer, Gentry, annonça-t-il avant d'écraser la main de Nick sous le talon de sa botte.

Nick laissa échapper un hurlement.

— Un, ricana Follard. Et deux ! ajouta-t-il en broyant de nouveau les doigts meurtris.

Alors qu'il levait le pied pour assener le coup de grâce, Nick lui agrippa la cheville.

— Trois, hoqueta-t-il.

Avec un cri strident, Follard bascula dans le vide et heurta le sol deux étages plus bas.

Nick n'osait pas regarder en bas. Il rassembla toute son énergie pour essayer de remonter sur la poutre. Malheureusement, il n'avait plus de force et sa main gauche était inutilisable. Tel un ver au bout d'un hameçon, il se balançait au-dessus du gouffre mortel.

Et il réalisa avec incrédulité qu'il allait mourir.

La missive tremblait entre les mains de Charlotte tandis qu'elle la relisait.

Charlotte,

Je t'en supplie, aide-moi. Maman m'a avertie que lord Radnor allait venir me chercher. Je ne veux aller nulle part avec lui, mais papa et maman disent que je n'ai pas le choix. Ils m'ont enfermée dans ma chambre en attendant son arrivée. Ne les laisse pas faire, Charlotte, tu es mon seul espoir.

Ta sœur qui t'aime,

Ellie

Un garçon du village avait apporté la lettre trempée de larmes peu après le départ de Nick. Il prétendait qu'Ellie l'avait appelé de la fenêtre de sa chambre et lui avait lancé la missive en assurant qu'il y avait une demi-couronne à gagner s'il l'apportait à l'adresse indiquée.

Charlotte donna au garçon un demi-souverain avant de l'envoyer à la cuisine se restaurer. Puis elle se mit à arpenter l'entrée en réfléchissant à la conduite à tenir. Elle ne savait pas quand Nick rentrerait. Mais si elle attendait trop longtemps, Ellie ne serait plus là.

À cette pensée, elle serra les poings et lâcha une exclamation furieuse. Ses parents offraient l'innocente Ellie à Radnor, comme s'il s'agissait d'un objet qu'on échangeait.

— Elle n'a que seize ans, déclara-t-elle à voix haute, le visage empourpré de colère. Comment peuvent-ils ?

Dans la lettre, il n'était pas fait mention d'un éventuel mariage, ce qui laissait à penser que ses parents étaient prêts à prostituer leur fille pour en tirer bénéfice. Cette idée la rendit malade.

Non, elle ne pouvait se permettre d'attendre Nick. Le temps était compté, elle irait chercher sa sœur elle-même.

— Harriet ! appela-t-elle. Harriet !

La petite bonne apparut presque immédiatement.

— Milady ?

— Allez me chercher mon manteau et mon chapeau. Et prévenez Daniel qu'il doit m'accompagner pour une course, ajouta-t-elle après avoir passé mentalement en revue les différents valets au service de Nick et choisi celui qui avait la carrure la plus imposante. Demandez aussi qu'on prépare tout de suite la voiture.

— Très bien, milady.

Harriet se précipita pour transmettre les ordres de sa maîtresse comme si elle avait été contaminée par son impatience.

Moins d'une minute plus tard, Daniel apparaissait en livrée noire. C'était un jeune homme brun robuste et plein d'entrain.

— Milady, fit-il en s'inclinant.

Harriet revint avec chapeau et manteau.

— Daniel, nous allons chercher ma sœur chez mes parents. Je sais d'avance

qu'ils ne seront pas d'accord. Il risque d'y avoir un peu de grabuge… Je peux compter sur vous ?

— Certainement, milady, répondit-il, comprenant tout de suite de quoi il retournait.

— Je vous en suis très reconnaissante, fit-elle avec un sourire.

La voiture fut prête en un temps record, et tandis que Betterton Street disparaissait à l'horizon, Charlotte serrait convulsivement la missive dans son poing tout en essayant de comprendre la situation.

Pourquoi Radnor s'était-il rabattu sur sa sœur ? Il n'avait jamais fait attention à elle, sinon pour se moquer de ses rondeurs et de son manque de raffinement. Dans ce cas, pourquoi vouloir en faire sa maîtresse ? Avait-il deviné que ce serait la pire manière de blesser Charlotte ?

Le trajet ne prit qu'un quart d'heure, mais l'attente lui parut insupportable. À leur arrivée, elle ne vit nulle part la voiture de Radnor et un regain d'espoir monta en elle. Il n'était peut-être pas trop tard.

Le véhicule s'immobilisa et Daniel l'aida à descendre. Son expression imperturbable lui permit de retrouver son sang-froid. Elle sauta sur le trottoir et pénétra dans la cour où, étrangement, aucun enfant ne jouait.

Sur un signe d'elle, Daniel frappa à la porte. Une domestique apparut dans l'entrebâillement.

— Mademoiselle Howard, salua-t-elle d'un air ennuyé.

— Je suis lady Sydney, à présent, répliqua Charlotte, puis, se tournant vers Daniel : Vous pouvez m'attendre ici. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

— Très bien, milady.

Ses parents se trouvaient dans l'entrée. Sa mère affichait un air pincé et déterminé. Son père leva à peine les yeux qu'il tenait obstinément rivés sur le sol. Leur attitude coupable transforma l'indignation de Charlotte en colère.

— Où est Ellie ? demanda-t-elle sans préambule.

Sa mère la fixa d'un regard froid.

— Cela ne te regarde pas, Charlotte. Comme je te l'ai dit lors de ta dernière visite, ta présence n'est pas souhaitée dans cette maison. Tu t'es coupée de la famille par ton comportement égoïste.

Un cri résonna à l'arrière de la maison, l'empêchant de répliquer vertement.

— Charlotte, je suis là ! appela sa sœur d'une voix étouffée. Ne m'abandonne pas !

— J'arrive, lança Charlotte qui gratifia ses parents d'un regard incrédule. Honte à vous ! articula-t-elle en détachant chaque mot. Vous êtes prêts à la donner à Radnor en sachant qu'ainsi vous la privez à jamais de mener une vie normale. Comment pouvez-vous supporter de vivre avec vous-mêmes ?

Ignorant les protestations véhémentes de sa mère, Charlotte gagna la chambre de sa sœur et déverrouilla la porte.

Les cheveux en désordre, Ellie se jeta à son cou en sanglotant.

— Je savais que tu viendrais, Charlotte. Emmène-moi. Il va arriver d'une minute à l'autre.

Serrant sa sœur contre elle, Charlotte lui caressa doucement le dos pour la calmer.

— Tout va bien, Ellie, je suis là. Va chercher tes affaires, nous allons chez moi.

Elle secoua la tête vigoureusement.

— Nous n'avons pas le temps. Il faut partir tout de suite.

— Comme tu veux, acquiesça Charlotte en passant le bras autour des épaules de sa sœur. Tu me raconteras tout dans la voiture.

— Charlotte, hoquetait Ellie, les joues striées de larmes, c'était tellement affreux ici…

Elle s'immobilisa soudain et laissa échapper un cri en apercevant lord Radnor en grande conversation avec ses parents dans l'entrée. Bien que son cœur batte à tout rompre, Charlotte ne manifesta aucune émotion. Resserrant son étreinte autour des épaules d'Ellie, elle déclara avec un détachement qu'elle était loin de ressentir :

— Je ne vous laisserai pas l'emmener, lord Radnor.

— Sydney ! Surtout, ne lâche pas ! entendit-il Sayer crier de quelque part au-dessous de lui.

— Je… n'en ai pas l'intention, marmonna Nick alors que ses doigts barbouillés de sang glissaient inexorablement sur la poutre pourrie.

Ses oreilles bourdonnaient, ses bras étaient engourdis et la douleur lancinante le mettait au supplice. Il se sentit curieusement détaché en réalisant que Sayer n'arriverait pas à temps.

Pourtant, il n'avait pas envie de mourir. S'il s'était trouvé dans cette situation quelques mois plus tôt, peut-être que cela lui aurait été égal. Une vie courte, mais bien remplie… C'était tout ce qu'il attendait alors. Jamais il n'aurait songé à demander davantage.

Mais c'était avant de rencontrer Charlotte. Il voulait la tenir encore dans ses bras, lui dire combien il l'aimait. À l'idée qu'il ne pourrait plus veiller sur elle, qu'elle allait se retrouver seule, vulnérable, ses doigts glissèrent un peu plus, et il poussa une plainte. Fermant les yeux, il serra de toutes ses forces la pièce de bois, conscient que chaque minute qui passait lui donnait une chance supplémentaire de la revoir. La sueur qui inondait son front formait de petites rigoles salées.

Charlotte, songea-t-il avec terreur. Il comprenait tellement de choses à présent que c'était trop tard. Son nom serait le dernier mot qui franchirait. Charlotte…

Soudain, il sentit une brutale pression autour de son poignet.

— C'est bon, je te tiens !

La voix de Sayer. Il était sur la poutre avec lui, malgré les craquements menaçants du bois. Nick aurait voulu lui dire de l'abandonner, la poutre n'était sans doute pas assez solide pour supporter leurs deux poids, mais il n'en eut pas la force.

— Il va falloir que tu me fasses confiance, Sydney, poursuivit Sayer. Lâche la poutre et je te soulèverai.

Tous ses instincts se rebellaient contre cette suggestion. Remettre son sort entre les mains d'autrui !

— Tu n'as pas le choix, siffla Sayer. Lâche, bon sang, et laisse-moi t'aider !

Nick relâcha son étreinte autour de la poutre. L'espace d'un horrible moment, il se balança dans les airs. Il sentit la main de Sayer se resserrer autour de son poignet comme un véritable étau, puis il fut soulevé vers le haut juste assez pour que son corps vienne reposer sur le bois vermoulu.

— Plus loin, marmonna Sayer en tirant Nick loin du trou béant.

Lorsqu'ils eurent enfin atteint un endroit suffisamment solide, ils s'effondrèrent côte à côte, haletants.

— Sapristi ! grinça Sayer quand il eut retrouvé son souffle. Tu es un veinard de poids, Sydney.

Hébété, souffrant le martyre, Nick avait du mal à croire qu'il était encore en vie. Il essuya son front de sa manche et sentit son bras trembler.

Sayer se redressa et l'examina d'un regard inquiet.

— Tu as dû te froisser des muscles, et on dirait que ta main est passée dans un tamis.

Mais il était vivant. C'était un véritable miracle. Nick avait bénéficié d'un sursis qu'il était loin de mériter, et par tout ce qu'il avait de plus sacré, il allait le mettre à profit.

— Sayer, parvint-il à articuler, je viens de décider quelque chose.

— Ah ?

— À partir de maintenant, tu devras te débrouiller tout seul pour trouver ton fichu chemin dans Fleet Ditch.

Sayer sourit d'un air entendu.

— Tu te crois peut-être trop bien pour cet endroit, maintenant que tu es vicomte. Je savais bien que c'était une question de temps avant que tu ne prennes tes grands airs.

Lord Radnor était à l'évidence surpris par la présence de Charlotte dans cette maison. Son regard noir passa du visage d'Ellie à celui de sa sœur, comme s'il établissait des comparaisons. Quand ses yeux s'arrêtèrent enfin sur Charlotte, un mélange de haine et de désir altérait ses traits.

— Vous n'avez aucun droit de vous interposer, lâcha-t-il.

— Ma sœur est une jeune fille innocente qui ne vous a rien fait, s'enflamma Charlotte. Pourquoi souffrirait-elle à cause de moi ? Laissez-la tranquille !

— J'ai investi douze années de ma vie pour vous, rétorqua Radnor en s'avançant. Et je veux être remboursé, d'une façon ou d'une autre.

Charlotte posa un regard incrédule sur ses parents.

— Vous avez vraiment l'intention de la lui donner ? Comment avez-vous pu

tomber si bas ? Mon mari a promis de prendre soin de vous et de régler vos dettes…

— Ellie aura une vie plus agréable, marmotta son père. Lord Radnor fera le nécessaire pour qu'elle ne manque de rien…

— Cela ne vous gêne pas qu'il veuille en faire sa maîtresse ? martela Charlotte tandis qu'Ellie se recroquevillait derrière son dos en sanglotant. Eh bien, il n'en est pas question. J'emmène Ellie avec moi… et si vous osez vous mettre en travers de mon chemin, vous en répondrez devant lord Sydney.

La mention de Nick déclencha la fureur de Radnor.

— Comment ? Vous m'avez trompé, vous m'avez trahi, vous m'avez insulté au-delà des mots, et maintenant, vous voulez m'enlever la seule récompense que je demande.

— Ce n'est pas Ellie que vous voulez, répliqua Charlotte, les yeux rivés aux siens. Vous voulez vous venger de moi. Me punir d'en avoir épousé un autre.

— Oui, je veux vous punir, explosa Radnor. Je vous ai sortie de la boue et vous prenez un malin plaisir à y replonger. En agissant ainsi, vous m'avez privé de la seule chose que j'aie jamais désirée.

Il fut près d'elle en deux enjambées.

— Chaque nuit, je vous imagine couchée avec ce porc, cracha-t-il. Comment avez-vous pu choisir cet animal répugnant plutôt que moi ? L'homme le plus grossier, le plus débauché…

Charlotte le fit taire d'une gifle magistrale.

— Vous n'êtes pas digne de prononcer son nom !

Leurs regards se heurtèrent et Charlotte vit le dernier vestige de raison disparaître de ses yeux. Ses mains se refermèrent autour d'elle telles les serres d'un faucon et il la tira jusqu'à ce qu'elle titube contre lui. Derrière elle, Ellie poussa un cri de terreur.

Les parents de Charlotte étaient trop abasourdis pour le poursuivre tandis qu'il entraînait leur fille hors de la maison. Il la poussa vers les marches du perron qu'elle descendit en trébuchant. Il cria un ordre à ses valets alors qu'elle se débattait et finit par la frapper. Elle secoua la tête, sonnée.

— Milady, cria Daniel, avant de s'effondrer, assommé par l'un des hommes de Radnor.

Ce dernier attrapa Charlotte par les cheveux, puis, lui serrant la nuque, la força à avancer en direction de sa voiture.

— Voyons, Radnor, entendit-elle son père intervenir d'une voix anxieuse. Nous vous avons permis de prendre Ellie. Relâchez Charlotte et nous…

— C'est *elle* que je veux ! Assez de marchandages et d'échanges. Allez tous au diable !

Lord Radnor avait passé le bras autour de sa gorge, et continuait à la tirer, l'empêchant presque de respirer. Charlotte se débattait avec l'énergie du désespoir. Ses poumons semblaient sur le point d'exploser. Elle avait besoin d'air… sa vue commença à se brouiller, et elle se sentit défaillir.

CHAPITRE 15

Lorsque Charlotte reprit connaissance, Radnor la traînait et la portait tour à tour dans sa demeure londonienne. Sa tête était affreusement douloureuse. Mais en dépit de sa peur et de sa colère, elle éprouvait un profond soulagement à la pensée que sa sœur avait été épargnée. À présent, l'heure de la confrontation avec l'homme qui avait régi une bonne partie de sa vie avait sonné.

Bien qu'elle entendît quelques exclamations, aucun serviteur n'osa intervenir. Ils avaient trop peur de lord Radnor. Elle se demandait d'ailleurs pourquoi celui-ci l'avait amenée dans cette maison qui serait la première à être fouillée dès que l'alerte serait donnée.

Radnor l'entraîna jusqu'à la bibliothèque, dont il verrouilla la porte, puis il la poussa vers une chaise. Elle s'y laissa tomber tout en tâtant sa gorge douloureuse. Quelques secondes plus tard, elle sentit un objet dur et froid contre sa tempe, et sa tête fut brutalement tirée en arrière.

Son cœur cessa de battre. Tout devenait soudain clair. Puisqu'il ne pouvait la posséder, il allait la tuer.

— Je vous aimais, déclara Radnor d'une voix calme. Je vous aurais tout donné.

Charlotte fut surprise de s'entendre lui répondre sur un ton détaché, comme si sa vie n'était pas suspendue au doigt posé sur la détente :

— Vous ne m'avez jamais aimée. Vous ne savez pas ce que ce mot signifie.

Une secousse agita le pistolet.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille alors que j'ai sacrifié ma vie pour vous ?

— Pendant toutes ces années, vous n'avez manifesté à mon égard qu'une volonté de domination, une totale obsession et du désir… mais cela n'est pas de l'amour.

— Alors dites-moi ce qu'est l'amour, jeta-t-il, méprisant.

— Le respect. L'acceptation de l'autre. L'altruisme. Ces sentiments, mon mari les montre à mon égard. Mes défauts lui sont indifférents. Il m'aime comme je suis. Et je l'aime de la même manière.

— C'est *moi* que vous devez aimer !

— Peut-être aurais-je pu éprouver quelque chose pour vous si seulement vous aviez fait preuve d'un peu de gentillesse, déclara Charlotte, puis elle se tut et ferma les yeux tandis que le pistolet meurtrissait sa tempe. C'est étrange, mais je n'ai jamais pensé que vous vous souciiez de ce que je ressentais à votre endroit.

— Je m'en souciais, répliqua Radnor avec hargne. Et vous me deviez bien cela.

— L'ironie de la chose, remarqua-t-elle avec un sourire sans joie, c'est que vous exigiez de moi une perfection hors d'atteinte. Mais que vous ne sembliez pas vouloir de la seule chose que j'aurais pu vous donner : mon affection.

— Je la veux, à présent, lâcha Radnor à la stupéfaction de Charlotte.

Le pistolet à la main, il s'agenouilla devant elle de sorte que leurs visages se trouvent au même niveau. Des plaques rouges marbraient sa peau, ses yeux étaient noirs de rage et sa bouche tordue par l'émotion. Elle ne l'avait jamais vu dans un tel état.

Il lui agrippa la main et la posa sur son front mouillé de transpiration. Sidérée, elle comprit qu'il voulait la forcer à le caresser… ici, sous la menace d'une arme.

— Touchez-moi, marmonna-t-il fiévreusement. Dites-moi que vous m'aimez.

La main de Charlotte demeura immobile.

— J'aime mon mari.

Un flot de sang monta au visage de Radnor.

— Vous ne pouvez pas.

Devant son expression d'incompréhension totale, elle eut presque pitié de lui.

— Je suis désolée, fit-elle. Vous êtes incapable d'aimer un être qui ne soit pas parfait. Comme cela doit être triste !

— Je vous aime, cria-t-il d'une voix stridente. *Vraiment !*

— Alors vous aimez quelqu'un qui n'a jamais existé. Vous aimez un idéal impossible. Pas moi. Vous ne savez rien de moi, milord.

— Je vous connais mieux que personne, contra-t-il avec véhémence. Vous ne seriez rien sans moi. *Vous m'appartenez !*

— Non, je suis la femme de lord Sydney.

Elle hésita un instant avant d'exprimer la pensée qui la taraudait depuis quelques jours.

— Et je suis presque certaine de porter son enfant.

Les orbites de lord Radnor se transformèrent en deux puits sans fond, et le sang reflua de son visage qui prit la teinte de la cendre. L'idée qu'elle puisse être enceinte d'un autre homme ne lui était sans doute jamais venue à l'esprit.

Il lui lâcha la main et se redressa. Lentement, il la contourna pour se placer derrière elle.

— Vous avez tout gâché, observa-t-il en lui caressant les cheveux.

Il arma son pistolet, le bruit parut se répercuter dans le crâne de Charlotte.

— Il ne me reste rien. Vous ne serez jamais telle que je le désire.

— Non, acquiesça doucement Charlotte. Tout cela était voué à l'échec.

De petites rigoles de sueur coulaient sur son visage tandis qu'elle attendait

qu'il presse la détente. Elle ferma les yeux et songea à Nick… à ses baisers, à son sourire, à la chaleur de ses bras. Des larmes de regret et de bonheur perlèrent sous ses paupières. Si seulement elle avait eu le temps de lui dire ce qu'il représentait pour elle. Un soupir lui échappa…

Soudain, elle s'aperçut que le pistolet n'était plus appuyé contre sa tempe. Dans le silence pesant qui suivit, Charlotte ouvrit les yeux. Si elle n'avait pas entendu la respiration oppressée de Radnor, elle aurait supposé qu'il avait quitté la pièce. Alors qu'elle s'apprêtait à tourner la tête, une déflagration ébranla la pièce. Son siège bascula en arrière et une gerbe de gouttelettes chaudes aspergea ses vêtements et ses bras.

Le souffle coupé, elle s'essuya machinalement, avant de réaliser que les longues traînées rougeâtres qui maculaient ses bras étaient… du sang ! Elle regarda lord Radnor. Il était allongé sur le sol, à quelques pas d'elle, le corps agité de spasmes mortels.

Convenant à regret qu'il valait mieux faire un rapport à Morgan, Nick et Sayer regagnèrent Bow Street ensemble. Nick souffrait terriblement, ses muscles étaient douloureux et ses doigts enflés sous le mouchoir dont il les avait enveloppés. Il était fatigué et mourait d'envie de retrouver Charlotte.

À peine entrés dans l'immeuble, ils se dirigèrent à grands pas vers le bureau de sir Grant. À leur vue, Vickery, le secrétaire, bondit sur ses pieds et écarquilla les yeux.

— Monsieur Sayer et mon… euh… lord Sydney…

— Nous avons eu une petite altercation près de Fleet Ditch, expliqua Sayer. Est-ce que nous pouvons voir Morgan ?

Vickery dévisagea Nick d'une manière bizarre.

— Il interroge quelqu'un.

— Combien de temps cela va-t-il lui prendre ? demanda Nick, contrarié.

— Je n'en ai aucune idée, lord Sydney. L'affaire semble urgente. En fait, le visiteur est votre valet, milord.

Nick le fixa, interloqué.

— Pardon ?

— Daniel Finchley, précisa Vickery.

— Que diable fait-il ici ?

Nick fonça vers le bureau de Morgan où il entra sans frapper. Morgan l'accueillit avec une expression sinistre.

— Entrez, Sydney. Vous arrivez à point nommé. Qu'est-il arrivé à votre main ?

— C'est sans importance, dit Nick avec impatience.

Il se tourna sans attendre vers le visiteur pour vérifier qu'il s'agissait bien de Daniel, et remarqua aussitôt que le malheureux portait des ecchymoses sur le visage et que sa livrée était déchirée.

— Qui vous a fait cela ! s'écria-t-il en fronçant les sourcils. Que faites-vous ici, Daniel ?

— Je ne vous ai pas trouvé à la maison, milord, répondit le valet qui semblait dans un état d'agitation extrême. Je ne savais pas quoi faire. Alors je suis venu trouver sir Grant. Il est arrivé quelque chose à lady Sydney.

Nick devint blanc comme un linge.

— *Quoi ?*

— Lady Sydney est allée rendre visite à sa famille ce matin. Elle voulait ramener sa sœur à la maison. Elle m'a demandé de l'accompagner et m'a prévenu qu'il pourrait y avoir un peu de grabuge…

Il se tut un instant pour fouiller dans sa poche dont il sortit un papier froissé qu'il tendit à Nick.

— Lady Sydney a oublié cela dans la voiture.

Nick parcourut rapidement la missive d'Ellie. Lâchant un juron, il leva les yeux sur son valet.

— Continuez.

— Quelques instants après notre arrivée chez les Howard, lord Radnor a fait son apparition. Il est entré dans la maison, et quand il est ressorti, il donnait l'impression d'avoir perdu la tête. Il avait passé le bras autour du cou de lady Sydney et l'a forcée à monter dans sa voiture. J'ai essayé de l'en empêcher, mais ses valets m'ont maîtrisé.

Une vague d'horreur submergea Nick. Sa femme était à la merci de l'homme qu'elle craignait le plus… et il n'était pas à ses côtés. Cette idée le rendit fou.

— Où l'a-t-il emmenée ? gronda-t-il en empoignant le malheureux de sa main valide. Où sont-ils, Daniel ?

— Je ne sais pas, avoua ce dernier en tremblant.

— Je vais le tuer, s'emporta Nick en faisant volte-face.

— Sydney ! intervint Morgan qui se précipita vers la porte, et l'atteignit en même temps que Nick. À quoi cela servirait-il de vous ruer dehors comme un fou furieux ? Si votre femme est en danger, elle a besoin que vous gardiez la tête froide.

— Ne vous mettez pas en travers de mon chemin, articula Nick, menaçant.

— Je vais organiser des recherches. J'ai quatre inspecteurs sous la main, et je peux disposer de trente agents dans les cinq minutes. Dites-moi seulement où chercher, car vous connaissez Radnor mieux que moi.

Le regard ferme de Morgan croisa celui de Nick, et il dut mesurer la profondeur de son angoisse, car ce fut d'une voix radoucie qu'il ajouta :

— Vous n'êtes pas seul, Sydney. Nous la trouverons, je vous le jure.

Juste à ce moment, on frappa de nouveau à la porte.

— Sir Grant, leur parvint la voix étouffée de Vickery, vous avez une visite.

— Pas maintenant, rétorqua sèchement Morgan. Dites-lui de revenir demain.

Il y eut une courte pause, puis la voix reprit :

— Euh… sir Grant ?

— Quoi encore, Vickery ? jeta Morgan.

— Je ne pense pas que vous souhaitiez renvoyer cette personne.

— Je me fiche éperdument de ce que vous pensez, dites-lui juste de…

Morgan s'interrompit comme la porte s'ouvrait.

Nick tourna la tête et faillit tomber à la renverse… *Charlotte !*

En dépit de ses vêtements déchirés et tachés de sang, Charlotte s'efforça de sourire dès qu'elle avisa le visage blême de son mari.

— J'ai eu une journée un peu chargée, aujourd'hui.

Le son de sa voix sembla libérer chez Nick un flot d'émotions. Il fut près d'elle en deux enjambées, et la serra contre lui avec une telle force qu'il faillit l'étouffer.

— Du sang… balbutia-t-il en la tâtant frénétiquement, cherchant à découvrir d'où il provenait.

— Ce n'est pas le mien, le rassura-t-elle. Je vais bien en dehors de quelques…

Elle s'interrompit en remarquant le mouchoir enroulé autour de sa main.

— Nick, vous êtes blessé !

— Ce n'est rien, fit-il en l'écartant légèrement pour étudier son visage dont il suivit le contour d'un doigt tremblant. Mon Dieu, Charlotte…

Les mots lui manquèrent lorsqu'il aperçut les ecchymoses sur sa gorge.

— Votre cou… hurla-t-il. Il a osé. Je vais l'égorger, ce salaud…

Charlotte posa la main sur sa bouche.

— Je vais bien, répéta-t-elle.

Puis, voyant combien son grand corps tremblait, elle passa une main réconfortante sur son torse, goûtant le bonheur d'être enfin près de lui après ces heures cauchemardesques. Examinant alors d'un regard inquiet son visage luisant de sueur et couvert de poussière, elle reprit :

— À vrai dire, j'ai l'impression que je me porte mieux que vous.

Il la serra contre lui de son bras valide et se pencha sur elle comme un affamé.

— Je vous aime, fit-il d'une voix mal assurée. Je vous aime tant, Charlotte, murmura-t-il avant de capturer ses lèvres avec ardeur.

Visiblement, il était trop bouleversé pour se rappeler qu'ils n'étaient pas seuls, Charlotte détourna le visage avec un rire étouffé.

— Moi aussi, je vous aime, chuchota-t-elle. Pas ici, mon chéri. Plus tard, quand nous serons seuls, nous pourrons…

Elle fut réduite au silence par les lèvres de Nick qui s'emparèrent de nouveau des siennes, puis il la plaqua contre le mur. Comprenant qu'il n'y avait aucun espoir de le refréner, elle lui caressa doucement le dos pour le calmer. Il l'embrassait avec une telle ferveur qu'il en perdait le souffle, elle sentait sa cage thoracique se gonfler à chaque inspiration. Sa respiration se fit rauque tandis qu'il murmurait son nom comme s'il récitait une litanie.

— Sydney, intervint sir Grant après s'être raclé la gorge à plusieurs reprises.

Sydney, voyons…

Au bout d'un moment, Nick finit par lever la tête.

Charlotte le repoussa légèrement tout en essayant de se libérer de son étreinte. Rouge et essoufflée, elle nota que Sayer regardait avec beaucoup d'intérêt par la fenêtre. Quant à Daniel, il avait quitté la pièce.

— Je suis désolé d'interrompre vos retrouvailles avec lady Sydney, milord, déclara sir Grant, mais il faut absolument que je sache ce qui s'est passé avec Radnor, et où il se trouve, surtout vu l'état des vêtements de lady Sydney.

Comprenant qu'il faisait allusion aux traînées de sang, Charlotte annonça :

— Lord Radnor a mis fin à ses jours. Il m'a emmenée chez lui. Nous avons eu une brève conversation, après quoi, il s'est suicidé.

— De quelle manière ?

— Il a utilisé un pistolet, répondit-elle, et elle sentit Nick trembler de tout son corps à ces mots. Je ne sais comment expliquer son comportement. Il m'a paru pris de folie. J'ai demandé à ses domestiques de laisser le corps tel qu'il était et de ne toucher à rien en attendant l'arrivée de la police.

— Vous avez bien fait, milady. Puis-je me permettre encore quelques questions ?

— Demain, intervint brutalement Nick. La journée a été difficile. Ma femme a besoin de se reposer.

— Je serai tout à fait prête à vous donner tous les détails que vous souhaitez, déclara Charlotte, si vous voulez bien envoyer chercher un médecin pour examiner la main de lord Sydney, ainsi que notre valet.

Les yeux verts du magistrat se plissèrent, amusés.

— Je vais faire venir le Dr Linley.

— J'y vais, proposa Sayer qui s'éclipsa sur-le-champ.

— Bien, fit Morgan en reportant son attention sur Nick. Et en attendant Linley, peut-être pourrez-vous m'expliquer comment vous vous êtes mis dans cet état, milord. Et pourquoi vous avez l'allure et l'odeur de quelqu'un qui sort tout droit de Fleet Ditch.

Beaucoup plus tard, alors qu'ils étaient au lit, blottis dans les bras l'un de l'autre, et qu'ils avaient déjà parlé durant des heures, Nick avoua à Charlotte les pensées qui lui avaient traversé l'esprit lorsqu'il avait cru mourir.

— Jamais je n'ai autant désiré vivre que pendant que je balançais au-dessus du vide, raconta-t-il. Je ne pouvais supporter l'idée de ne plus vous voir. Tout ce que je souhaite, à présent, c'est passer le restant de mes jours auprès de vous.

Charlotte lui embrassa l'épaule en murmurant des mots d'amour.

— Vous vous souvenez quand je vous ai dit que je ne me voyais pas ne plus être inspecteur ? reprit-il.

— Oui. Vous prétendiez que le défi et le danger vous étaient indispensables.

— Eh bien, ce n'est plus le cas, déclara-t-il avec véhémence.

— Dieu merci ! fit-elle avec un sourire en s'appuyant sur le bras. Parce que, désormais, c'est vous qui m'êtes indispensable…

Nick suivit de la main la courbe de son dos éclairé par la lune.

— Aujourd'hui, je sais quel vœu je ferais.

— Quel vœu ? répéta-t-elle sans comprendre.

— Le puits des Soupirs, vous vous souvenez ?

— Oh, oui. Vous n'aviez pas voulu faire de vœu.

— Parce que je ne savais pas ce que je voulais. Mais maintenant, je le sais.

— Et que voulez-vous ? demanda-t-elle tendrement.

Il glissa la main derrière sa nuque et approcha son visage du sien.

— Vous aimer toujours, souffla-t-il juste avant que leurs lèvres ne se soudent.

ÉPILOGUE

Une heure après sa naissance, sir Ross porta John Robert Cannon au salon où l'attendaient sa famille et des amis. Un chœur d'exclamations accueillit le nouveau-né endormi, enroulé dans une couverture bordée de dentelle. Il le tendit à sa propre mère, qui rayonnait de bonheur, et se laissa tomber dans un fauteuil avec un soupir.

Observant son beau-frère, Nick songea qu'il ne l'avait jamais vu dans cet état. Sir Ross avait défié les conventions en demeurant auprès de sa femme durant l'accouchement. Il avait prétexté qu'il était incapable d'attendre dehors pendant qu'elle éprouvait les douleurs de l'enfantement. Les cheveux en bataille, son habituelle assurance temporairement envolée, sir Ross paraissait plus jeune soudain… Un homme ordinaire qui avait besoin d'un verre.

Nick alla chercher la bouteille de cognac et lui versa un verre.

— Comment va Sophia ? s'enquit-il en le lui tendant.

— Beaucoup mieux que moi, reconnut sir Ross en s'emparant du verre avec reconnaissance. Merci, dit-il, et, fermant les yeux, il avala de longues gorgées pour se calmer les nerfs. Dieu du ciel, je ne sais pas comment les femmes font !

Ignorant tout des dures réalités de l'accouchement, Nick prit un siège près de lui et le fixa avec une expression perplexe.

— Sophia a eu beaucoup de difficultés ?

— Non. Mais même la naissance la plus facile me paraît un effort herculéen, avoua-t-il, et Nick fut surpris par son inhabituelle franchise. Un mari en viendrait presque à craindre de retourner dans le lit de sa femme quand on voit où cela risque de la mener. Pendant le travail, j'arrivais à peine à croire que c'était moi le responsable, ajouta-t-il avec un sourire navré. Ensuite, bien entendu, les instincts primaires reprennent le dessus.

Nick jeta un coup d'œil consterné à Charlotte qui était penchée sur le bébé et le fixait, extasiée. L'une de ses mains était posée sur son ventre où leur progéniture s'épanouissait. Sentant son regard, elle leva les yeux et fronça le nez d'un air espiègle.

— Sapristi ! marmonna Nick, réalisant qu'il risquait de ne pas faire meilleure figure que sir Ross quand son enfant naîtrait.

— Vous survivrez, assura son beau-frère avec un sourire. Et je serai là pour vous offrir un verre de cognac ensuite.

Ils échangèrent un regard amical, et Nick éprouva pour cet homme dont il avait été l'ennemi pendant tant d'années quelque chose qui ressemblait à de la sympathie. Secouant la tête avec un sourire, il lui tendit la main.

— Merci, dit-il.

Sir Ross lui donna une poignée de main ferme. Apparemment, il semblait savoir de quoi Nick le remerciait.

— Cela en valait la peine, alors ?

S'enfonçant dans son fauteuil, Nick contempla sa femme. Il l'aimait avec une intensité dont il ne se serait jamais cru capable. Pour la première fois de sa vie, il était en paix avec lui-même et avec le monde.

— Oui, répondit-il simplement.

Et une bouffée de bonheur le submergea tandis que Charlotte posait de nouveau le regard sur lui.

6990

Composition Chesteroc Ltd
Achevé d'imprimer en Allemagne (Pössneck) par GGP
le 5 avril 2004.

Dépôt légal avril 2004. ISBN 2-290-33742-0

Éditions J'ai lu

84, rue de Grenelle, 75007 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion